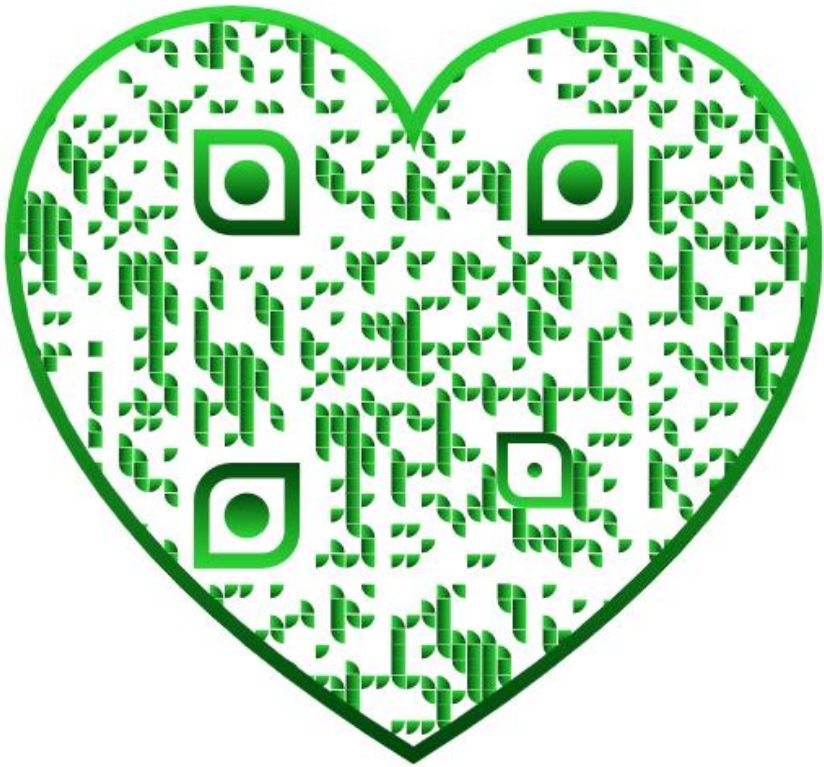
MARINE MONTSIGIER
A
DANCE
IN THE
DARK



MARINE MONTSIGIER
A
DANCE
IN THE
DARK

Marine Montsigier

A Dance in the Dark

Elle ne devrait rien ressentir pour lui, mais son regard lui fait oublier toutes ses certitudes…

Eva-Line voue une haine sans limites à la famille De Bregeac. Depuis la rupture chaotique de sa sœur avec Liam, l'un des fils de cette fratrie bourgeoise et cruelle, elle ne peut se résoudre à leur pardonner le harcèlement que cette dernière a subi. Alors lorsqu'elle repère Matthias dans la foule qui observe avec attention son show de danse au Styx, le bar où elle travaille dans le plus grand secret, Eva-Line sent la colère bouillonner dans ses veines. Déjà qu'elle les tolère à peine en tant que voisins, elle devrait accepter le regard brûlant de Matthias sur la piste de danse ? Hors de question ! Armée de sa forte personnalité et surtout de sa répartie sans faille, elle compte bien dire ses quatre vérités à cet aristocrate de pacotille, les yeux dans les yeux, et le repousser comme il se doit. Mais, alors qu'elle pensait pouvoir le remettre à sa place sans heurts, la belle danseuse tatouée doit se rendre à l'évidence : Matthias De Bregeac la perturbe au plus haut point, et ce ne sont pas les battements erratiques de son cœur qui diront le contraire…

Marine Montsigier s'est lancée dans l'écriture lorsque toutes ces histoires qu'elle imaginait ont pris trop de place dans sa tête. Elle espère pouvoir les faire partager à ceux et celles qui, comme elle, aiment s'évader le temps d'une lecture.

MARINE MONTSIGIER

A Dance in the Dark

Roman

Sommaire

Titre

Avertissement

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Épilogue

Copyright

AVERTISSEMENT

Ce roman traite de plusieurs thèmes difficiles : violences intrafamiliales, évocation de viol.

Si l'un de ces sujets est susceptible de heurter votre sensibilité, je vous laisse le choix d'entamer ou non cette lecture en toute connaissance de cause.

Prenez soin de vous.

« Un feu léger est vite étouffé : si vous le laissez faire, des rivières ne sauraient l'éteindre. »

William Shakespeare

CHAPITRE 1

Eva-Line

J'ai fait une énorme bêtise. Et je prie pour qu'il n'y ait aucune répercussion.

Les jambes lourdes et fatiguées, je marche dans la nuit tiède en direction de la maison.

Ma bêtise ? Avoir fait preuve de compassion envers un homme. Mon ex, à présent. Grosse erreur.

Je pourrais me sentir libérée de notre relation qui ne m'apportait rien, puisque je viens de le quitter, mais il a bien fait en sorte de me laisser un souvenir durable de la fin de notre histoire.

Je n'ai pas pris cette décision à la légère, il m'était impossible de continuer à me sentir enfermée dans cette situation une seconde de plus. Ruben ne m'offrait *rien*. Ni aventure, ni passion. Pourtant, sur le papier, il est parfait : un type gentil, drôle, doux, cultivé, polyglotte, qui adore cuisiner, blablabla.

La perfection, c'est chiant. Et je retire « doux ». Encore un au sujet duquel je me suis royalement fourvoyée.

J'ai cru à notre couple. Il y a quasiment deux ans, il m'a séduite en quelques heures. Naïvement, je me suis mis dans le crâne que j'offrirais mon cœur à un seul homme.

Je tombe de haut. La chute est violente. Mais j'ai réussi à mettre fin à tout ça avant de m'enliser dans des tonnes de paroles et de promesses mensongères.

Il me l'a fait payer.

Je ne sais pas ce qui l'a amené à se conduire de la sorte, à ignorer ma supplique. Tout ça car j'ai eu pitié de lui, une dernière fois.

C'est toujours pareil. Dès qu'on montre ne serait-ce qu'une once de

bonté, on nous récompense d'un coup de couteau dans le dos.

Plus jamais.

Dans la rue, une légère brise fait voltiger mes cheveux sur mon visage. J'esquisse une grimace, ils portent l'odeur de son parfum. Ce souvenir olfactif m'écœure.

Je ne m'acharnerai plus à chercher mon idéal masculin.

Je déverrouille silencieusement la porte d'entrée. À peine celle-ci refermée, je me déleste de mon haut qui pue le pauvre mec et mon legging le rejoint sur le sol du couloir qui mène à la salle de bains.

Dans la baignoire, j'accueille l'eau tiède avec délectation et un gémissement sourd m'échappe. Laver, effacer, oublier… Une fois rincée et propre, j'enfile un short de sport et un débardeur.

Avant d'aller me coucher, je décide de profiter du ciel dégagé et de la douceur de cette nuit d'été. C'est si agréable de pouvoir apprécier le calme de notre ville de campagne.

Je passe mes doigts sur le feuillage des arbustes en rejoignant le fond du jardin. J'y ai installé une chaise pliante avec d'énormes coussins moelleux sur laquelle je peux me détendre, ces soirées de beau temps. Je me laisse tomber dessus, mon portable en main. J'envoie un vocal à Yanis, mon meilleur ami, pour lui annoncer que, avec Ruben, c'est du passé.

Je lui épargne les détails de notre séparation.

Cela faisait des mois que je parlais de ma future rupture mais je n'osais pas sauter le pas, jusqu'à aujourd'hui.

Je fixe quelques minutes le ciel, en attendant que mon corps se calme après cette soirée désastreuse.

Deux minutes s'écoulent avant que je ne me rende compte que je pleure. Je refuse de mettre des mots sur ce qu'il s'est passé il y a une demi-heure.

Hypnotisée par le scintillement des étoiles, une autre lumière attire finalement mon regard à l'étage de nos chers voisins et me distrait volontiers de mes réflexions. Leur immense maison est rarement éclairée, à cette heure-ci.

C'est étrange, il n'y a plus qu'Irène et son connard de mari qui habitent là-dedans.

Plusieurs souvenirs douloureux infestent mon esprit. Lorsque leur progéniture a quitté notre ville, ma mère et ma sœur ont été soulagées. Il nous a fallu du temps pour oublier ce qu'ils nous avaient

fait. Nous n'avons rien oublié, d'ailleurs, nous nous sommes habituées à cette situation. Les années ont enterré cette malheureuse affaire dont ils sont responsables, mais elle reste enracinée en nous.

Je me détourne du manoir et ferme les yeux pour savourer ce moment de calme absolu.

Il est soudain brisé par une porte qui claque dans la propriété voisine.

La paix est impossible quand ils sont dans les parages, ceux-là.

J'entends des pas de l'autre côté de la haie bien entretenue. Ils dévalent les marches de la terrasse puis foulent l'herbe de leur jardin de deux hectares. Je prête attention aux mouvements que fait l'individu. Je pense que celui-ci s'assoit sur le gazon. Monsieur va salir son jean Armani, je suis sur le cul.

C'est forcément l'un des deux fils.

Après cette affaire avec eux, je me suis juré de mener la vie dure à tous les hommes qui viendraient graviter autour de moi, de nous. J'ai baissé ma garde avec Ruben, et je n'aurais pas dû. Ils ne méritent rien venant de moi. Une musique s'élève, probablement de son téléphone. Aussitôt, je souris lorsque je reconnais les accords de guitare si singuliers de cette chanson des Red Hot, *Love of your life*.

Eh bien, eh bien, au moins ils ont de bons goûts musicaux. Ça doit être leur unique qualité.

Je me laisse transporter par la mélodie, les paupières closes. Mon job au bar, l'événement chez Ruben… Tous mes muscles se détendent après cette soirée sportive. Ma frustration s'évapore. Bercée par la mélodie, je somnole.

There I know that you turned off the light

The-e-e-re so slow but you gave me the love of my life…

Un thème qui correspond assez mal à la relation que nous entretenons avec nos voisins, mais ce morceau est l'un de mes préférés. Plus jeune, je rêvais de rencontrer l'homme de ma vie (qui n'existe probablement pas) sur cette chanson.

Je pleure toujours. Dans un état second, je ne me rends pas compte qu'un sanglot m'échappe bruyamment.

Soudain, une voix me parvient depuis l'autre côté des arbres et je réalise mon erreur. Je refuse d'attirer l'attention de ces gens.

— Y a quelqu'un ?

J'ouvre les yeux et retiens ma respiration. Ces intonations

profondes et rocailleuses me troublent. Parce que je reconnais l'identité de cet homme, et ça confirme mon hypothèse.

Bon, c'est mieux que ce soit lui que son cadet, cela dit.

Je me relève lentement de mon siège, pleine d'interrogations, et file en direction de la maison. À l'étage, je bifurque vers la chambre de Maé, dont la porte est entrouverte. Par l'interstice, je distingue sa silhouette endormie dans son lit. Il est chanceux d'avoir encore cette innocence propre à son âge. Il ignore ce que nous ont fait subir les De Bregeac, à cause de lui. Il n'est responsable de rien, bien sûr, tout a commencé par une simple bêtise commise par deux ados, une nuit.

Ces gens qui vivent à quelques mètres de nous ont bousillé une jeune fille de seize ans, par excès de fierté. Ils se foutaient bien du mal qu'ils répandaient dans notre famille, tant que la leur restait intacte.

Leur réputation, sur laquelle est basé leur empire, était plus importante que la survie de leurs voisines sans histoires qui ne souhaitent qu'une existence tranquille.

Je jure qu'ils ne nous feront plus jamais de mal, mais l'inquiétude s'immisce en moi lorsque je repense à ma rencontre à l'aveugle dans le jardin. On n'avait pas besoin d'une petite réunion de famille chez eux. Que fait-il ici ?

Matthias De Bregeac est de retour dans cette ville, et cela n'annonce rien de bon.

CHAPITRE 2

Eva-Line
Le lendemain

Le soleil du mois d'août me crame les joues.

J'ai été tentée de courir plonger dans la piscine du country club où je travaille toute la matinée. Malheureusement, j'ai dû rester derrière mon comptoir, à regarder tous ces clients fortunés en maillot de bain se prélasser au bord du bassin, cocktails en main. Et moi, je bataillais avec mes escarpins bon marché dans lesquels mes pieds macéraient à cause de cette chaleur infernale.

Vous avez dit aigrie ? Totalement.

Je suis crevée. La température de cette semaine caniculaire me donne mal au crâne. Jongler entre ce travail de réceptionniste et le deuxième qui occupe mes jeudis, vendredis et samedis soir est éreintant. Ma journée aurait pu se terminer lorsque j'ai quitté le complexe sportif tout à l'heure, mais je suis loin d'avoir réglé tous mes problèmes.

De retour chez moi, accoudée au rebord de la fenêtre de ma chambre, j'examine la pilule du lendemain que je suis allée chercher à la pharmacie tôt ce matin.

— Mon futur repose sur toi, alors t'as intérêt à faire le boulot, lui dis-je.

Je lève les yeux vers le soleil, puis glisse le comprimé dans ma bouche et l'avale avec une gorgée de ma bouteille d'eau.

Ça, c'est fait.

— Eva, tu viens m'aider à décharger les courses, s'il te plaît ?

C'est ma petite sœur qui m'appelle depuis l'allée qui borde le garage.

La vie continue, il faut que je passe à autre chose. Des filles ont

vécu bien pire, je refuse de me lamenter plus longtemps.

Je descends les escaliers et retrouve Christa devant la voiture. J'attrape un pack d'eau et le sors du coffre.

— Tu tiens la cadence, avec ton job au Styx ? s'inquiète-t-elle.

Façon de me dire que j'ai la tête d'une morte-vivante qui aurait été déterrée dix fois. Je ne lui parlerai pas de ce qu'il s'est passé la nuit dernière, elle n'a pas besoin de ça.

— Hmm, hmm.

Et puis, je n'ai pas le choix. J'essaie de renflouer le compte en banque de notre famille plus que modeste depuis des années.

À vingt-cinq ans, je vis encore chez ma mère.

J'ai expérimenté l'aventure parisienne, la chambre de bonne, les soirées étudiantes aux thèmes fluo, infirmières et compagnie pendant trois ans, en fac de lettres. Mais tout ça me paraissait bien futile à côté de la seule cause qui me tient à cœur : prendre soin de mes proches.

Je suis donc revenue à Valienne après avoir obtenu ma licence et je me suis retroussé les manches. Peu importe le boulot que j'ai, ce qui me rend heureuse, c'est d'être avec eux. Il faut s'occuper de Maé, aider ma sœur qui gère difficilement le rythme entre ses cours et son alternance dans son école de pâtisserie. Le salaire de secrétaire médicale de maman ne suffit pas à payer tous nos frais.

Et puis, je leur dois cette dévotion.

— Mais n'évoque pas le Styx ici, ajouté-je.

Personne ne doit savoir que je travaille dans ce bar. Elle est la seule que j'ai informée de cette activité à mi-temps, au cas où, avec Ruben.

Soudain, des bruits réguliers de moteurs un peu plus loin dans la rue attirent mon attention. Il y a une agitation inhabituelle dans le manoir des De Bregeac, aujourd'hui. Des taxis viennent déposer des invités, d'autres véhicules se garent le long du trottoir et les inconnus qui en sortent sont reçus à l'intérieur de la grande bâtisse bourgeoise.

— Il se passe quoi chez les voisins ? l'interrogé-je.

— Maman t'a pas dit ? Ce sont les cinquante ans d'Irène. Ils organisent une garden-party, pour l'occasion.

Ma sœur, concentrée sur les cabas dont elle me débarrasse, fuit mon regard.

Nous savons ce que ce rassemblement signifie. Tous les De Bregeac, *tous*, vont être réunis dans cette baraque. Tous ces cons sont

de retour, de l'autre côté de la clôture.

Notre maison, voisine de la leur, n'a rien de bien impressionnant. Une simple haie sépare nos deux mondes. La dernière fois qu'ils se sont télescopés, ça a fait des dégâts. C'est pourquoi je ne suis jamais très sereine lorsque l'ensemble de cette famille pleine de préjugés, et de pouvoir, débarque ici.

Notre mini-tornade de cinq ans sort de notre humble demeure en courant :

— Alors, alors, vous en avez trouvé ?!

Maé nous hurle dessus, et agrippe Christa et moi à tour de rôle.

— Oh là là, du calme ! Oui, on l'a ! le rassure-t-elle.

— Ouiiiiii !

Ses exclamations interpellent un couple qui est en train d'entrer chez les De Bregeac. Lorsque je les vois tourner leurs têtes vers nous, je pousse gentiment Maé vers l'allée de notre jardin.

— Allez, rentre.

Je refuse que ce petit alimente leurs ragots. Il l'a déjà bien trop fait, malgré lui.

— Mamie, où est mon maillot de bain ? Je vais pouvoir me baigner ! Maman et tata en ont trouvé une !

— Il faut peu de choses à cet enfant pour être heureux, ça me convient, se réjouit ma sœur.

Je ferme le coffre et verrouille notre voiture.

— J'ai fait le sprint de ma vie pour cette piscine en plastique, il a intérêt.

C'était la dernière du magasin. À cause des fortes chaleurs, les gens se sont rués sur ce type de produits. Lorsque j'ai vu qu'une autre personne zieutait le paquet, je me suis jetée dessus.

Qu'est-ce que je ferais pas pour ce gosse.

Je referme notre portillon de bois, et nous retrouvons notre mère dans la cuisine, qui range les courses.

— Mamiiiiie, mon maillot ! insiste Maé.

— Demande ça à Christa, mon chéri !

Le petit garçon vient sautiller dans les bras de ma sœur. Elle l'emmène dans la salle de bains. Elle est pensive, et je la comprends. Cet événement chez les De Bregeac va irrémédiablement faire réapparaître quelques têtes de notre passé. L'épreuve que nous avons traversée a bien plus abîmé notre famille que la leur. Ce sont eux qui

ont contribué à notre détresse.

Je me demande s'ils sont conscients de chaque blessure, chaque plaie à vif qu'ils nous ont infligée – non, je l'espère. Car elles ne disparaîtront jamais.

Je me poste près de ma mère.

— Tu as vu ce qu'il se passait, à côté ?

— Bien sûr, ça n'arrête pas depuis ce matin.

— Je suppose que leurs connards de fils vont rôder dans le coin.

Une vague de haine me gagne.

— Qu'ils ne s'approchent pas de nous, ou je les dégomme.

— Je n'en doute pas une seule seconde. Mais on va éviter de se faire remarquer, Eva.

J'ai du mal à m'en tenir à ce conseil, souvent. Il me faut énormément de self-control pour ne pas dire ce que j'ai sur le cœur, que ce soit positif ou négatif.

Ma mère se gratte la tempe et fronce le nez. Cette expression signifie qu'elle s'apprête à m'annoncer un truc qui ne va pas forcément me plaire.

— En fait… Irène nous a invitées à leur garden-party, et on peut s'y rendre, si on le souhaite, m'avoue-t-elle.

Ma sœur revient dans la pièce, en colère parce qu'elle nous a entendues :

— Quoi ?! C'est super déplacé ! Ils ne pensent pas qu'on va venir, quand même ?

Maman baisse les yeux.

— Je… je crois que je vais y aller.

Christa la fixe, déçue. Son expression meurtrie me serre le cœur. Nos souffrances se sont atténuées, depuis cinq ans, mais elle n'a pas pardonné ce qu'ils ont fait, et moi non plus.

— Pour quelle raison ?

— Parce que Irène et moi étions très proches, avant, je vous rappelle. Je ne veux pas que tu prennes mon geste pour une trahison, ma chérie, soupire maman en s'appuyant contre le meuble en faïence. Mais elle me manque beaucoup, c'était la seule amie que j'avais… Ce ne sera l'histoire que de quelques heures, pour passer du temps avec elle.

Ma mère a eu très peu de soutien, durant cette sombre période. Elle et notre père ont divorcé quand j'avais six ans, et il est parti

s'installer en Italie, sur l'île de Capri. Elle s'est privée d'Irène lorsque son fils a tout déclenché. Je crois qu'elle en a marre de cet éloignement avec son ancienne meilleure copine.

L'affaire s'est tassée, les années ont amoindri sa douleur.

Je comprends qu'elle veuille à nouveau s'ouvrir au monde.

— Ne compte pas sur moi pour venir avec toi, déclare Christa avant d'aller retrouver Maé, qui se change.

Je sais que maman déjeune parfois avec Irène.

Elle est seule. Elle s'est mise à l'écart des habitants de Valienne, pour se protéger. Je suis celle qui appréhende le moins le regard des autres.

Je cède devant l'affliction de la femme qui nous a élevées. Mieux vaut que je sois dans les environs si certains décident de venir l'embêter.

— Je vais t'accompagner.

Elle a été si démunie face à cette histoire. Elle n'a pas su protéger sa plus jeune fille du monde sans pitié dans lequel nous vivons. Les premiers mois, maman restait sur ses gardes dès qu'elle s'éloignait de la maison. N'importe qui était susceptible de nous faire du mal.

Mais moi, je n'ai pas peur d'eux ou de ce qu'ils pourraient me faire. Qu'ils s'acharnent sur moi, je m'en fous. Tant qu'ils laissent en paix ma mère, ma sœur et son fils.

Je recevrais en pleine figure la violence de leurs paroles et de leurs actes à la place de ma famille pour les protéger, toujours. Plus jamais je ne pourrai supporter toute cette souffrance chez elles.

— Eva…

— Ça va, c'est pas la mafia non plus, la coupé-je, parce que je sais déjà ce qu'elle va me dire. Je refuse de te laisser en pâture dans cette mer de requins.

Je déteste cette famille, je les méprise, ils me débectent.

C'est la principale raison pour laquelle je ne veux pas que mon travail au Styx soit dévoilé. Christa et maman ne pourrons pas supporter un scandale de plus. Les De Bregeac sauteraient sur l'occasion pour nous pourrir, à nouveau.

Oui, vraiment, apprendre que je danse à moitié nue dans un bar, ça ferait les affaires des commères de la ville.

CHAPITRE 3

Eva-Line

Une fois le déjeuner terminé, je me plante de longues minutes devant ma penderie. Après mûre réflexion, je choisis une robe portefeuille bleu turquoise, d'une simplicité qui me hérisse le poil. À mes pieds, j'enfile des sandales à talons noires, sans fioritures.

Je fais ce que j'ai toujours refusé de faire : rentrer dans le moule. Ça va bien aux autres, mais ce n'est pas moi. Quand je me regarde dans le miroir, c'est comme si j'étais déguisée. Mais vu qu'une seule de leurs désagréables réflexions risque de réveiller le volcan de colère en moi, je préfère m'adapter à leur réception guindée. Je retire même l'anneau à ma narine. Ils ne verront pas les tatouages sur mes bras, mes manches descendent jusqu'aux coudes.

Ça me démange d'attraper mon rouge à lèvres pourpre et de l'appliquer, mais je choisis de rester sobre pour cet événement. Je récupère mon mini-sac à la lanière en perles et quitte ma chambre.

Je me sens patraque, il paraît que c'est un effet secondaire relativement fréquent de la pilule du lendemain. Et cela n'améliore pas mon humeur.

Christa et Maé sont partis passer l'après-midi chez une copine de cours de ma sœur. Elle n'en veut pas à maman, elle comprend qu'elle ait besoin de revoir son amie.

Il y aura des centaines de personnes, j'ai espoir que la foule m'évitera de croiser les pires d'entre elles et de faire un nouveau coup d'éclat.

— Promets-moi qu'on ne s'éternisera pas, dis-je à ma mère qui me rejoint.

— Tu vas y aller comme ça ?

De son index, elle balaie ma tenue on ne peut plus… banale.

— Comme quoi ?

— Avec tes cuisses et…

— Ce ne sont pas des tatouages Carambar, maman, ils ne se retirent pas avec un peu d'eau. Je ne vais pas porter une combinaison de ski, on meurt de chaud. Et puis s'ils y trouvent quelque chose à redire, c'est mon problème. Oh ! au fait, Ruben et moi c'est fini, je viens de le quitter. Allez, c'est parti.

Le moment est parfaitement choisi, ma mère n'a pas le temps de m'infliger un interrogatoire. Et moi de repenser à hier.

Je la prends par la main et nous sortons en direction du manoir des De Bregeac.

— Enfin, commente-t-elle simplement à la suite de mon annonce concernant Ruben.

Je sais… Deux ans que je le baladais. Mais j'ai vraiment espéré que des sentiments naissent en moi.

Fouettez-moi, je suis une horrible personne.

Nous nous arrêtons quelques instants devant la façade élégante datant du XIXe siècle. Notre maison était une dépendance de la leur, à cette époque, peut-être les quartiers des domestiques. Finalement, rien n'a changé en presque deux cents ans dans ce monde. Il appartient aux riches, tandis que les autres triment toute leur vie pour maintenir la tête hors de l'eau.

Je sais d'avance que je vais me sentir comme un poisson rouge qui aurait échoué en plein milieu du désert de Gobi. Je vais naviguer en mer inconnue, seule, toute cette putain d'après-midi.

— Tu te souviens…

— De la dernière fois où tu es entrée dans ce manoir ? complète-t-elle pour moi.

Cette scène était mémorable, avec le recul. Dommage que personne ne l'ait filmée, ça valait le détour.

— Ouais.

— Tu as déboulé chez eux, dans une fureur incontrôlable, pour dire ses quatre vérités à Liam et lui refaire le portrait.

— Ma première visite dans un commissariat de police.

Et la dernière, hein ! Je n'en suis pas très fière.

Personne n'a pu m'arrêter, ce jour-là. C'était après qu'un groupe de garces du lycée nous avaient prises à partie, Christa et moi, pour déverser une avalanche de haine sur nous. La jalousie les a

transformées en harpies dénuées de solidarité féminine.

Je lui ai hurlé tout ce que j'avais sur le cœur, et le seul moyen qu'ils ont trouvé pour me calmer a été d'appeler les flics.

Bah oui, j'étais entrée sans frapper et je ne voulais pas quitter les lieux. Ils m'ont prise pour une allumée. Mais ça m'a fait un bien fou.

Ma mère sonne au portail et, très vite, sa vieille amie Irène De Bregeac vient nous accueillir.

— Bonjour, Andréa, Eva-Line.

— Bonjour.

L'ambiance entre nous est pesante, Irène a elle aussi été victime de ce bazar. Il me semble qu'elle n'a plus parlé à son fils pendant des mois, après ça. Alors que lui et son père ne cessaient de nous rabaisser, elle faisait preuve de plus d'honneur et portait la honte à la place de ces hommes à l'ego démesuré.

— Suivez-moi.

La réception a déjà commencé depuis un moment lorsque nous rejoignons le cocktail derrière la maison.

Le parc de leur propriété est magnifique et très arboré. Ils y ont ajouté une grande serre en verre et une piscine, bien sûr. Je vois mal ces gens plonger leurs mains dans l'engrais, mais bon. De longues tables rectangulaires garnies de nappes blanches et de bouquets de fleurs des champs sont disposées dans l'herbe près de leur terrasse. Dessus, on trouve de la nourriture sucrée/salée, des amuse-bouches, de la soupe de champagne, des boissons fraîches à foison.

Toute cette opulence me met mal à l'aise parce qu'elle me rappelle que nous ne sommes pas du tout de ce côté-là de la société. Je scanne rapidement les lieux et tombe sur des visages familiers qui me révulsent. J'en connais plusieurs, de ces têtes bien peignées, mais peu m'inspirent confiance. Un seul minuscule faux pas de ma part provoquerait un scandale planétaire.

Pour maman, Christa et Maé, je vais me maîtriser.

« Je ne dis rien, mais je n'en pense pas moins » pourrait être la devise des De Bregeac. Je les remarque à chaque seconde, tandis que ma mère et moi nous mêlons aux invités, leurs évaluations sur nous. Sur moi, surtout. Sur ces dessins noirs qui dépassent de ma robe.

Ces faux culs me servent des sourires hypocrites et crispés. Certaines vieilles semblent défaillir lorsqu'elles me voient et me cataloguent directement dans la catégorie des « rebelles aux mœurs

douteuses ».

Tout ce qui sort du classique et de l'ordinaire est bizarre, pour eux.

— Tu ne regrettes pas la combinaison de ski ? me glisse ma mère.

— Non.

Il faut bien plus que les regards condescendants de ces bourgeois pour me faire trembler.

— Tenez.

Irène nous tend deux coupes d'un liquide pétillant. Sa prévenance me tire un sourire. C'est probablement sa façon de se rattraper pour les humiliations que nous avons subies de la part de son gosse et de son mari. Malheureusement, un peu d'alcool ne suffira pas à faire table rase du passé.

Lorsqu'elle et ma mère étaient dans la même pièce, il y a très longtemps, c'était comme être entourée de perruches. Usant.

Aujourd'hui, tout a changé. Irène arbore un air affligé d'excuse en permanence quand elle s'adresse à nous.

Je l'apprécie, au fond. Elle est celle qui a fait un premier pas vers maman quand nous avons emménagé à côté de chez eux. Étonnamment, elles ont tout de suite accroché.

Cette femme est un cliché ambulant de la bourgeoise française. Le chignon banane, la robe fourreau noire, les escarpins Louboutin, la totale quoi. Elle fait partie de ce collectif qui a recréé le Bal des Débutantes, événement mondain qui date d'il y a trois siècles.

Si elle savait où je travaille les week-ends…

Elle arriverait presque à me faire croire que mon apparence ne lui donne pas la nausée. Sauf que ses yeux dérivent toutes les deux secondes sur les tatouages qu'on aperçoit sur ma nuque et mes chevilles. Mais Irène De Bregeac a l'amabilité de garder ses a priori pour elle.

Son mari ne s'est pas encore montré, Dieu merci. Mon répit ne va pas durer, je le sais.

Notre hôte nous introduit auprès de quelques personnes, de la famille trèèèès éloignée et qui ne connaît pas tout de notre relation. Pendant que machin, truc et bidule nous parlent de je ne sais quoi, j'examine la foule.

Je crois que j'ai repéré Liam et… son frère.

Matthias.

Cela faisait si longtemps que je n'avais pas vu ce type que je me

disais parfois qu'il n'était qu'un mirage, avant d'entendre sa voix hier soir. Il est parti étudier sur Paris il y a sept ans, tout comme moi.

Il n'a jamais réagi à toute cette affaire, mais je le mets dans le même panier que son petit frère. Et puis, avec un père comme le leur, il ne peut qu'être irrécupérable, lui aussi.

Irène m'apprend que Matthias et Liam vont rester plusieurs jours ici, pour les vacances.

Joie.

Il ne faudra pas qu'ils me chauffent, sinon je fais un carnage.

Je dois passer cinq bonnes minutes à fulminer contre eux, jusqu'à ce que papa De Bregeac fasse son entrée. Le grand méchant loup devant lequel j'ai failli craquer, une fois.

Augustin De Bregeac est un gros connard de première. Vicieux, pervers, irrespectueux, surtout envers le « bas peuple », il a traité ma sœur de tous les pires noms, à l'époque.

— Andréa, Eva-Line, ose-t-il nous saluer.

Je vais perdre mon calme d'ici deux secondes.

Je ne suis pas encore capable d'affronter ce monstre. Je sens les doigts de ma mère s'enrouler autour de mon poignet.

Le parrain, vous connaissez ? C'est cette image qui m'est venue à l'esprit lors de notre première rencontre.

Le contact de ma génitrice m'apaise un peu. Immobile, je me redresse. Je me force à détendre ma mâchoire, je dois avoir l'air d'un dragon prêt à cracher du feu. M. De Bregeac pourrait se vexer de mon attitude, il faut que je fasse attention. Un faux pas de ma part, et j'expose mes proches à ce type.

Il me faisait flipper, au début. C'est un homme habitué à être obéi. Il est CEO du département défense d'une entreprise de construction spatiale. Leur famille a investi tous les secteurs qui amassent le plus de fric : les banques, le droit, l'industrie aéronautique.

Il adore embarrasser les gens, les tester. Très vite, ma peur s'est transformée en dégoût. Ceux qui jouent de leur autorité ont un complexe bien caché, selon moi. Ce qu'il aime, c'est voir cette crainte, cette gêne dans les yeux des autres.

Un sadique. Un con.

— Bonjour, Augustin, lui répond ma mère.

C'est quoi ce ton mielleux ?!

Elle ne veut probablement pas faire de vagues. Mieux vaut que je

reste muette, alors.

Cet homme est si indécent qu'il nous adresse un sourire félin. Provocateur. Il a failli détruire ma sœur et il ne trouve rien d'autre que nous offrir un putain de sourire sournois.

Je lui souhaite d'un jour se retrouver ruiné, sans un sou, misérable. Qu'il ne possède plus rien et qu'il en souffre. Longtemps.

Se ramène ensuite le deuxième homme que je déteste le plus au monde, Liam. Lui au moins montre un semblant de gêne. Je serais capable d'exiger qu'il vienne se prosterner à mes pieds et nous demande pardon pour tout ce qu'il nous a infligé.

D'un pas maladroit, il s'arrête en face de maman et moi.

— Bonjour.

Sa modestie serait presque crédible. Il a tenté de parler à Christa, quelques mois après le bordel qu'il avait déclenché. C'est moi qui ai dissuadé ma sœur de lui accorder une conversation. J'étais terrorisée à l'idée qu'il lui veuille du mal, à nouveau.

Son petit air de chien battu, ça ne prend pas. Il a appris la manipulation auprès de son père, je ne placerai aucune confiance dans ses propos. Plutôt crever.

Ma mère et sa douceur m'énervent aussitôt. Elle est celle dont la rancune envers Liam s'est le plus atténuée. Même si elle l'a détesté pour ce qu'il a fait, elle ne voyait qu'un gamin perdu, amoureux et blessé par les événements. Cela a généré de nombreuses disputes entre nous.

Je tourne la tête pour ne pas avoir à supporter cet échange hypocrite. Dans un soupir, je consulte mon portable. J'ai reçu un message de mon ami Yanis :

N'oublie pas, ce soir, il y a deux anniversaires, le lancement est une heure plus tôt !

Enfin une bonne nouvelle. Je vais pouvoir récupérer plus de pourboires que d'habitude. Ma fin de journée va être nettement plus joyeuse que cette stupide garden-party.

— Je vous ai vue au country club, Eva-Line, non ? Vous y travaillez ?

De Bregeac senior est sérieusement en train de me taper la discute ?

Je contiens ma colère. Elle n'est pas redescendue depuis tout ce

temps. Elle dort, tapie en moi, alors il a intérêt à être très, très délicat. En sa présence, je suis un bâton de dynamite dont la mèche enflammée se consume trop vite.

— Oui.

Je ne peux rien ajouter, ma voix tremble. Ma mère sauve notre échange en parlant de la construction débile d'un nouvel immeuble dans la ville.

Je parviens enfin à respirer quand il se détourne pour aller saluer d'autres inconnus. Mais Liam reste là, planté devant nous. La posture voûtée, son visage inspire un apitoiement qui lui aussi m'agace. Il ne s'attend pas à ce qu'on le plaigne, j'espère ?

Liam, c'est le pseudo-ange de la famille De Bregeac, le digne héritier de l'empire de son père. Il a réussi à garder sa réputation intacte à l'époque, et cela me rend folle.

— Et est-ce que, bredouille-t-il, est-ce que, euh, Chris…

Une silhouette apparaît près de lui et interrompt son bafouillage. Cette personne le sauve des foudres que je m'apprêtais à abattre sur sa tête, je ne peux pas tolérer qu'il parle d'elle.

Je découvre notre nouvel arrivant, et mon regard s'accroche à deux prunelles noisette identiques à celles de Liam. Mais, en profondeur, elles dégagent autre chose.

Implacables et intenses. Froides et brûlantes.

Matthias De Bregeac.

À son bras, il y a une jeune femme aux cheveux bruns et coupés au carré qui semble très gentille, mais timide. Elle a un peu un look de secrétaire, avec son caraco ivoire et sa jupe crayon noire. Elle fait très « conventionnelle et rangée ».

À l'inverse de lui.

Matthias domine la foule avec une prestance impressionnante. Il n'est pas celui dont je me souvenais. Quelque chose cloche, chez lui, je le vois dans ses yeux d'ambre. Il est comme une version 2.0 de Liam, dans sa chemise blanche aux manches retroussées qui laissent apparaître des avant-bras musclés et sexy. Un autre baratineur parmi les De Bregeac, j'en suis persuadée.

Son attention braquée sur moi est intimidante. Mais pas comme celle de son père. Son regard est un puits sans fond qui m'appelle, une mélodie ensorcelante.

Ma réaction est troublante. Mon cœur est un tambour qui cogne

contre ma cage thoracique et résonne dans chaque cellule de mon corps. Comme s'il voulait me délivrer un message que je suis incapable d'interpréter.

Et je reste là, figée, captivée par cet homme.

CHAPITRE 4

Matthias

Voilà un sublime visage que je n'aurais pas pensé revoir de sitôt.

Elle a du courage de venir ici affronter mon père. Et pas que lui, d'ailleurs.

L'encre qui danse sur sa peau à chacun de ses mouvements attire les regards mauvais de chaque personne qui passe près d'elle. Sur son nez espiègle et recouvert de quelques taches de rousseur, il y a une marque très discrète qui laisse deviner un piercing qu'elle aurait retiré.

Tous ces détails singuliers m'intriguent.

Je la contemple, mon attention étouffante sur elle est le reflet de la sienne sur moi. J'aime qu'elle m'observe ainsi. Avec une ardeur dont elle ne doit pas être consciente.

J'en oublie mon frère, ma mère, qui m'a obligé à me ramener à son anniversaire. Je n'ai pas encore croisé la route de mon père. Il va forcément vouloir boire un putain de verre de whisky dans son bureau qui pue le cigare pendant que nous aurons une conversation père-fils.

Pour l'entendre me dire quoi ? À quel point il est déçu de moi ? Ça va, ce n'est pas comme si je n'avais pas déjà eu droit à son discours dégueulasse des dizaines de fois.

Je sais encaisser son mépris.

Mes pensées reviennent à la sœur de Christa. Je ne me souviens plus de son prénom, c'était un truc composé. Evelyne-quelque chose ? Non, c'était plus joli, plus harmonieux.

Mon frère se tourne vers moi. Il vient d'arriver et je n'ai pas cherché à lui sauter dans les bras.

— Salut, Matthias.

Liam, le prodige de la famille, le petit prince De Bregeac qui ne

s'est pas éloigné du chemin tout tracé par nos parents, lui. Je n'oublie pas que, si on creuse un peu, il est loin de cette image d'homme idéal. Aujourd'hui, notre rivalité, ainsi que ses actions passées ont fissuré notre relation fraternelle.

— Salut, Liam, et…

— Eva-Line, complète-t-il pour elle.

La concernée le fusille du regard, elle ne semble pas apprécier qu'il réponde à sa place.

Eva-Line. Son prénom poétique s'imprime sur ma langue tandis que je le prononce tout bas.

— Enchantée, me dit-elle.

Derrière la politesse de son ton, il y a du caractère. Il est affirmé, avec une pointe de sarcasme. Je me doute qu'elle a une poupée vaudoue à l'effigie de chacun des membres de notre famille.

Nos mères se sont liées d'amitié quand elles sont arrivées dans la maison d'à côté, nous non. Christa et sa sœur ont pris soin d'éviter notre cercle social, à l'école. Et je les comprends.

— Et tu es ? demande Eva-Line à ma compagne.

Ah, je l'avais presque oubliée.

— Amanda.

— Vous vous êtes rencontrés dans votre cabinet d'avocats ? l'interroge Liam.

— Oui. Oh ! mais on n'est pas ensemble, précise-t-elle précipitamment, on est seulement amis.

Et notre rencontre n'avait rien d'un hasard, les parents d'Amanda connaissent très bien les miens. C'est mon paternel qui m'a recommandé auprès de sa mère pour un poste d'un ennui infini. Puis j'ai tout envoyé balader et je suis devenu la déception suprême de mon père. Ça reste dans la continuité de toutes mes « conneries », après tout.

— Oh ! Salut, Matthias !

Ma cousine Éloïse vient me prendre dans ses bras. C'est l'une des seules personnes à qui je suis très attaché, dans cette famille détraquée.

— Salut !

Elle se tourne vers Amanda.

— Et vous êtes…

— Amanda.

— Oh ! d'accord. Ravie de faire ta connaissance.

Éloïse jette ensuite un œil vers Eva-Line, puis lui adresse un grand sourire.

— Tu es… une des voisines, c'est ça ?

La jeune femme hoche lentement la tête.

— Je suis heureuse de te rencontrer, ajoute-t-elle avec sincérité.

Une ombre de surprise passe sur le beau visage d'Eva-Line. Eh oui, y a quelques personnes gentilles, chez les De Bregeac.

Ma cousine et Liam ne se sont jamais entendus. Elle a pris soin de me rapporter tous les détails du bordel qu'il avait déclenché, à l'époque.

— Tu es consciente que tu vas faire saigner des yeux quelques invités ? demande Éloïse à Eva-Line avec un rictus diabolique, en montrant d'un geste du menton ses tatouages qui dépassent de sa robe.

— Ça serait un beau moyen de conclure ma journée.

Elle a l'air de suffoquer, entourée de tous ces De Bregeac.

L'une des amies de ma mère, Jeanne, qui passe devant nous tout en croquant dans un mini-club sandwich, s'arrête à notre hauteur.

— Oh ! Matthias, mon grand, travailles-tu toujours en tant que serveur ?

J'acquiesce.

Elle a gerbé ce mot, « serveur », comme si c'était sale et dégradant. Non mais, bien sûr, serveur, quoi. Cet emploi ne fait pas partie du vocabulaire de notre cercle social. Je voudrais lui préciser que j'étais chef de rang dans un palace parisien, et qu'en réalité mon contrat s'est terminé, mais le résultat serait le même : pour eux, c'est un simple boulot alimentaire sans ambition ni intellect.

Je n'ai pas de job en ce moment, je préfère enchaîner les contrats courts pour m'enrichir professionnellement dans différents endroits.

On aurait cru que la foudre avait frappé ce manoir lorsque j'ai annoncé que je quittais mon récent poste de juriste, il y a huit mois.

Deux de mes tantes s'approchent elles aussi de nous. Devant cette belle brochette à la De Bregeac, Eva-Line fait un discret pas en arrière. Elle contemple le paysage en sirotant sa boisson.

— Puisque vous êtes tous là, commencé-je en posant une main sur l'épaule de ma mère, j'ai un truc à vous dire.

Je deviens le centre de l'attention. Tous pendus à mes lèvres, ils

attendent sûrement qu'une information sensée et raisonnable sorte de ma bouche. Ce serait bien la première fois, tiens.

— Oh ! Seigneur, pas un mariage, s'angoisse ma mère.

— Quoi ? Non mais, ça va pas ou quoi ! Je vais me lancer dans un nouveau projet.

Elle et Liam deviennent nerveux. Mes tantes, perplexes et dédaigneuses (enfin, elles le sont en permanence). Ils sont habitués à mes frasques. Les milliers d'heures de cours que j'ai séchées pour partir faire le Spring Break à Miami à dix-huit ans à peine, passer mon permis moto en douce, faire un tour au commissariat parce que mes potes et moi avions décidé, complètement torchés, de courir à poil à travers la ville, en pleine nuit…

Que de tapage qui a indigné ces De Bregeac coincés.

— Qui est… ?

— Je voudrais ouvrir un café-refuge pour les animaux abandonnés.

Ça paraît sympa comme concept, non ? Pour le commun des mortels, ça l'est. Oui, j'aime les bêtes et j'emmerde ceux qui pensent que c'est une cause futile, bien moins intéressante que de brasser des millions en tant que trader, par exemple.

Ma famille me fixe, hébétée. Eux qui sont directeurs financiers, analystes, avocats et toute autre fonction faisant appel à la logique plutôt qu'aux qualités humaines, je crois que je viens de leur parler chinois.

Liam doit se dire que j'ai perdu la tête, à vouloir aller m'entourer d'animaux poilus et servir des cocktails. Ma mère doit penser que je lui fais une blague.

Heureusement que mon père n'est pas dans les parages. Il m'aurait ri au nez avant de me lancer un commentaire vicieux et de me mettre la honte devant tout le monde.

— Enfin, Matthias, tu pourrais simplement prendre un des nombreux postes que te propose Augustin depuis des années, me réprimande finalement maman. Pourquoi cette idée incongrue ? Tu vois Liam, il est très…

— Arrête de me comparer à mon frère, m'agacé-je avec un regard noir sur lui.

Par automatisme, je me braque. Je leur parle d'une super nouvelle concernant mon avenir, et c'est tout ce qu'elle a à me dire. Pas de soutien, pas de félicitations.

Je ne peux m'empêcher d'être blessé par ses paroles. Ça a toujours été tout pour Liam, parce qu'il est obéissant, la fierté de mes parents.

Malgré son comportement ignoble envers la sœur d'Eva-Line. Tout a été oublié.

Moi, j'étais le vilain petit canard. « Le merdeux », comme m'appelait mon père. Celui qui voulait s'émanciper de son autorité, qui voulait être libre. Vivre ma vie et pas celle qu'il m'aurait choisie.

— Matthias, mon chéri, reprend maman tandis que je me saisis d'une coupe de champagne sur le buffet. C'est inutile de t'énerver contre lui…

Je bois le verre cul sec et toise ma mère.

— Ne recommence pas avec cette phrase.

Elle me l'a servie durant toute ma vie. C'est vrai, c'est inutile de m'énerver contre lui, il n'y peut rien s'il est parfait, du moins en surface. Pourtant, je n'ai jamais pu contrôler cette jalousie à son égard.

— Matthias, insiste Liam, on ne va pas se disputer maintenant alors que…

Il me montre notre voisine d'un signe de tête.

Oh si, et je crois qu'elle serait ravie d'assister à mon discours. Je suis prêt à lui rappeler ce qu'il a fait subir à la jeune fille de seize ans dont il était « amoureux », mais les mots se bloquent dans ma gorge.

Je fuis du mieux que je peux les prunelles émeraude d'Eva-Line. Elles me fixent intensément. Ce n'est pas qu'elle m'intimide, mais qu'elle assiste à mon moment de… vulnérabilité me met profondément mal à l'aise. Je me sens comme une merde, encore.

Je repose mon verre sur la table et expire un bon coup.

— Ça va. Commencez pas à me casser les couilles avec ces conneries.

J'aurais dû me taire, en fait. Mais non, il a fallu que je m'acharne, que j'essaie encore une fois d'entrevoir de la fierté dans les yeux de maman.

Je m'enfuis en direction de la baraque de mon enfance. Je ne pourrais pas endurer cette exaspérante déception qu'ils affichent en m'observant.

Ma mère, même si je l'aime, m'insupporte parfois. Elle ne comprend pas l'obstination de son fils aîné à vouloir sortir des clous. Elle ne comprend pas pourquoi la vie que mon père m'offrait ne me

correspondait pas.

Le cursus professionnel spécial De Bregeac est simple : école de droit, obtenir le barreau de Paris et prendre une place dans l'une des compagnies sur lesquelles ma famille a fait main basse.

J'ai tenu trois mois.

À l'intérieur de la maison, je m'isole au calme dans mon ancienne salle de jeux, le grenier. Fort heureusement, mes parents n'ont rien balancé, tout est intact. Je m'affale sur le canapé. Je pensais que cette garden-party à la con serait plutôt simple à gérer, je me trompais. Je passe bien une heure enfermé là-dedans. J'ai laissé Amanda en bas, j'espère qu'Éloïse l'a prise sous son aile. Je ne leur avais jamais présenté personne et je ne compte pas réitérer ça de sitôt. Et puis, on est même pas un couple. C'est ma mère qui a exigé qu'elle soit là pour son anniversaire, cela faisait longtemps qu'elle ne l'avait pas vue.

La porte du grenier s'ouvre alors que j'ai les yeux rivés sur le plafond aux moulures d'époque.

— Ta famille, c'est quelque chose. Tes tantes, elles me font penser à la marâtre de Cendrillon, en plusieurs exemplaires, s'amuse Amanda avant de venir s'asseoir à côté de moi.

Ah oui, on couche ensemble, occasionnellement. Elle ferait une chouette copine, c'est certain. Mais je ne sais pas… je ne vibre pas, avec elle. Enfin, le sexe est super, mais cette autre partie d'une relation sentimentale, cette connexion plus émotionnelle, est inexistante. Ce qui est rassurant, c'est qu'elle n'est pas plus intéressée que moi par ces conneries de couple.

Amanda et moi nous ressemblons parce que nous avons le même désir de liberté. Son but : obtenir son diplôme de coiffure. Mais pour ses parents, également issus de la haute société, ce métier ne fait pas l'unanimité. En plus de bien se connaître, mon père et le sien travaillent sur un business commun depuis des mois. Il est à la tête d'un groupe de presse spécialisé dans les nouvelles technologies. C'est une affaire à huit chiffres qui donne du fil à retordre à Mister De Bregeac.

Le père d'Amanda est un vrai rat et le mien est une teigne, il est prêt à tout pour remporter ce contrat.

— Ça tourne toujours à la dispute, dans vos garden-parties ?

— Ouais.

— J'aurais pensé que ton frère te soutiendrait, avec cette histoire

de café.

— Notre relation est pourrie. Ça ne m'étonne pas.

— Pourtant, il semblait un peu…

Putain, même quand il n'est pas là, il fait parler de lui. Ça m'agace. Pour me changer les idées, je renverse Amanda sur le canapé. Calé entre ses cuisses, je respire dans son cou le parfum trop fruité qu'elle a mis. Elle n'en porte pas, d'habitude.

— Tu as vidé tout le flacon sur toi ou quoi ? me moqué-je.

— Ha, ha. J'en ai piqué dans la salle de bains de tes parents, il doit être à ta mère.

Super. Voilà comment me faire débander en une seconde. Maintenant qu'elle le dit, l'odeur m'est familière.

— Hum, hum.

Le raclement de gorge qui vient de l'entrée de la pièce met définitivement fin à mon excitation.

Augustin De Bregeac. Mon papa chéri.

Je ne suis pas gêné qu'il me surprenne dans cette position, ce n'est pas la première fois. Quand j'avais quinze ans, il m'a même trouvé dans son lit avec une fille. J'avais fait ça juste pour l'emmerder.

Amanda me repousse et se lève. Je l'ai briefée sur lui : s'il débarque dans une pièce, le mieux pour elle est d'aller ailleurs, parce que ça annonce une dispute (et donc une humiliation de plus pour moi) à laquelle je n'ai aucune envie qu'elle assiste.

Un instant plus tard, elle a quitté les lieux.

— Tu veux quoi ?

— C'est à ça que ressemble une relation amicale de nos jours ?

— Ça ne te regarde pas. Tu ne vas pas me donner ton avis sur ma vie amoureuse maintenant, si ?

— Non, bien entendu, ce n'était pas un reproche. Ne prends pas tout de façon défensive.

Je me remets debout et lâche un rire étouffé.

— Excuse-moi, mais quand on a passé son existence à n'entendre que des critiques, on finit par tout prendre avec négativité. Et tu n'es pas venu me voir pour complimenter ton « petit merdeux », je suppose ?

— Ta mère m'a parlé de ton idée insensée, me dit-il en ignorant mes réflexions.

— Tu veux dire mon projet professionnel structuré et réfléchi ? Je

n'ai pas non plus besoin de tes conseils sur ça, craché-je.

— As-tu fait une étude de marché, t'es-tu renseigné sur les différentes réglementations, es-tu habilité à gérer un café ?…

— Oui. N'essaie pas de me dissuader, j'ai déjà tout un dossier de prêt.

Je prends des cours du soir en management en plus de mes petits boulots. L'un de mes anciens collègues m'a aussi appris tout ce qu'il y a à savoir sur l'exploitation d'un café. Et les études qu'il m'a forcé à faire m'auront au moins servi à maîtriser toute la partie juridique du domaine.

Ce n'est pas une lubie, je mènerai mon objectif à terme.

— Et pour le financement ?

Je le connais par cœur. J'ai décelé dans son intonation que sa question n'était pas innocente. Pleine d'intérêt.

— J'ai un peu de côté.

— Assez ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Arrête de parler comme une racaille.

— Je parle comme je veux, putain.

J'ai rajouté le gros mot pour l'énerver. Mais il garde son calme, puis continue :

— Je sais que tu n'en auras pas assez pour lancer ce genre d'affaire. Je pourrais te donner un coup de main.

OK, je vois venir le piège à dix kilomètres.

— Ouais, au prix de mon âme et de ma dignité, ricané-je.

— Tu ne voudrais pas te débarrasser de ce problème qu'est le budget, Matthias ?

Je n'accepterai rien de sa part, en tout cas. Et puis, tout est déjà en place. Mais, par curiosité, je rentre dans son jeu :

— Tu me donnerais la somme dont j'aurais besoin ?

— Je l'ai.

Je n'en doute pas. Ses magouilles, je m'en tape. Moi, je souhaite accueillir des animaux abandonnés ou maltraités et les proposer à l'adoption dans un endroit sympa où les gens viendraient passer un bon moment.

— Et tu veux quoi, en échange ?

— On pourrait s'associer.

J'ignore quoi répondre à ça, sidéré. Je frotte mes phalanges pleines

de cicatrices. Ma nervosité s'exprime finalement en un éclat de rire ahuri.

— T'as aucune limite, je rêve. T'es tellement gonflé.

Mon père ferme les yeux, agacé par mon ton.

Je ne sais pas ce qui me déroute le plus : qu'il ose vouloir me contrôler de cette façon ou qu'il croie en mon concept. Et oui, il y croit, sinon il ne placerait pas son argent dedans.

— Si j'accepte, tu finances l'intégralité du projet ?

— Tout.

Je n'hésite pas un instant. Je récolterai plus de fierté à monter cette entreprise seul que de dépendre de lui comme un gamin.

— Je préférerais brûler cette somme colossale et danser nu autour du brasier plutôt que de me lancer dans une affaire qui me tient autant à cœur avec toi.

Après la façon dont il m'a traité, il veut faire de moi l'un de ses pions qui lui rapportera de la thune.

Je décide de m'éloigner de lui pour que ma colère se dissipe. Mais alors que je quitte la pièce, il me saisit par le bras :

— Tu as de la chance, si tu changes d'avis, je serai encore là pour te rendre service. Mais pas pendant six mois. Sans moi, ton projet à la con est voué à l'échec.

Ah bah tiens, ça faisait longtemps qu'il ne m'avait pas rabaissé un petit coup. Je me dégage violemment de sa poigne.

Sur les nerfs, je redescends au rez-de-chaussée. Les rires des convives me parviennent depuis le jardin. Ces garden-parties débiles ne m'avaient pas manqué. Déchiré, j'ai vomi sur les pieds d'une des associées de mon père lors de la dernière à laquelle j'ai assisté.

Je fais un détour par la salle de bains privée au bout du couloir. Celle-ci se trouve dans l'aile de la maison non autorisée aux invités.

Alors que je m'approche de la porte entrouverte, une musique rock résonne de l'intérieur. Puis elle s'arrête et une voix s'élève, aussi douce que la texture du miel sur la langue. Je la reconnais, c'est celle d'Eva-Line.

— Oui, oui, je serai à l'heure. Je te raconterai. Il faudra juste que je passe prendre mes affaires de rechange en partant de chez les De Bregeac.

Pause.

— Non merci, je viendrai à vélo. OK. À tout à l'heure.

Mon ancienne voisine m'attire comme un aimant. Elle était si différente, parmi tous ces gens. Telle une lueur dorée et étincelante dans la nuit qui nous hypnotise par sa beauté.

Mais là, j'ai envie de pisser, il faut qu'elle vide les lieux.

Je pousse la porte et nos prunelles se rencontrent dans le miroir en face d'elle. Aussitôt, Eva-Line raccroche et balance son téléphone dans son sac, non sans me fusiller du regard.

J'ai rien fait, du calme ! Enfin, pas encore.

Elle rassemble sa longue chevelure entre ses doigts et la ramène par-dessus son épaule. J'entrevois des tatouages qui serpentent sur sa nuque.

— Tu veux quelque chose ? me demande-t-elle.

— Ouais, pisser. Cette pièce est réservée aux habitants de cette maison.

— Oh, c'est chou, tu vis toujours chez papa et maman ?

Hilarant. Elle étudie ma réaction sans détourner ses prunelles. Elle a une façon très intense d'observer les gens. Comme si elle tentait de lire dans l'âme de chacun et d'en extirper les plus sombres secrets. Je l'ai remarqué tout à l'heure, dans le jardin.

Je ne sais pas ce qu'elle compte faire, mais je ne lui offrirai pas le privilège de me voir m'énerver pour une histoire de chiottes.

Elle me hait. Je n'en attendais pas moins de sa part. Ce qu'ont fait mon frère et mon père est impardonnable. J'étais déjà sur Paris pour mes études lorsque ça s'est produit. Je suis resté loin du scandale, je ne voulais plus m'approcher de mon père, et ma relation avec Liam était elle aussi compliquée.

— Félicitations pour ton projet, au fait, me lance-t-elle d'un air hypocrite.

Elle n'a même pas caché son manque de sincérité, je me doute qu'elle se fout de ma gueule.

Elle finit de se rincer les mains et se retourne enfin vers moi. Mon regard glisse sur sa silhouette, parce que je ne suis qu'un mec faible face à tant d'attraits féminins.

Notre voisine a un physique de sportive. Des épaules et des hanches étroites, des bras fermes et des jambes fuselées avec des mollets musclés. Je me demande quelle activité elle peut bien pratiquer. Elle semble tatouée sur de nombreux endroits du corps et mon imagination fait déjà des siennes.

— Merci, marmonné-je.

Tandis qu'elle rajuste la bandoulière de son sac, je la mate. Rien à foutre qu'elle fasse partie de la famille ennemie, je suis en train de visuellement me régaler.

— Vous les hommes De Bregeac, vous savez comment parvenir à vos fins, je suis certaine que tu réussiras, ajoute-t-elle d'un air sournois.

Elle vient de faire référence aux actions passées de mon clan d'oppresseurs.

Cette fille a plus de repartie que tous les De Bregeac réunis. Et, le plus surprenant dans tout ça, c'est que j'en perds mon latin.

Putain, dis quelque chose, Matthias !

— Tu vas où ce soir ? tenté-je de me renseigner. Retrouver un mec ?

Je glousse comme un… gamin. Ma vanne était la plus pourrie de l'année ! Ce n'est pas ma meilleure joute verbale avec une femme, je l'admets. Mais elle… elle me déconcerte totalement.

— Très drôle. Et ça ne te regarde pas. Occupe-toi d'abord de tes problèmes avec ton frère, après tu pourras t'occuper de moi.

Hein ? Est-ce qu'elle se rend compte qu'elle vient de faire un sous-entendu très coquin ou est-ce que j'ai l'esprit hyper mal tourné ? La deuxième option, je pense.

— Au fait, très sympas, ces… tatouages.

J'ai adopté un ton ironique et exagéré pour la provoquer. En réalité, je trouve cet art vraiment beau, surtout sur sa peau. Je suis un gros connard.

Eva-Line se fige puis se redresse. Gracieuse, noble. Son allure bourrée d'insolence me file des frissons.

— Je t'emmerde, Matthias De Bregeac. Tu es rempli des mêmes préjugés dégueulasses que tous ces gens dehors. J'avais peu de souvenirs de toi, mais maintenant tout me revient. Tu leur ressembles tellement.

— À qui ?

Sa réponse pourrait me rendre dingue. Et, comme si elle savait que ces quelques mots étaient capables de me faire perdre mes moyens, elle me lance :

— À ton petit frère et à ton père, bien sûr.

Je serre le poing, submergé par la colère. Son constat m'écorche,

c'est la pire insulte possible pour moi, de me comparer à mon père. Pourtant, je l'ai mérité. Je me concentre sur ma respiration le temps de m'apaiser. Parce que je ne suis justement pas du tout comme eux, je ne répliquerai pas avec méchanceté.

— Sur ce, continue-t-elle en fermant son sac, au revoir, Matthias. S'il y a une chose que tu devrais faire correctement, durant ton séjour chez tes parents, c'est de rester loin de moi et de ma sœur.

Elle quitte la pièce, y laissant un parfum aux notes d'agrumes aussi enivrant que la personne qui le porte. Je claque rageusement la porte et m'enferme.

Lorsque je baisse les yeux vers le carrelage ivoire, je remarque un papier échoué par terre. C'est une carte de visite sur laquelle est écrit à la main :

20 heures samedi soir !!!

Je la ramasse et la retourne.

Mais non, j'y crois pas.

Le nom du Styx est inscrit en doré, devant une flamme de la même couleur sur un fond noir.

Je connais ce lieu sulfureux.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Une folle théorie échauffe mes veines et titille plus que de raison ma curiosité.

Jette la carte et oublie tout, Matthias.

Mais je fais un bras d'honneur à mon bon sens et fourre l'objet dans ma poche. On dirait bien que l'énigme Eva-Line s'étoffe. Se complique, surtout.

Et me fascine encore plus.

CHAPITRE 5

Eva-Line

Ma libération arrive peu après 19 heures. Dès que maman et moi passons le seuil de l'entrée, je retire mes chaussures et grimpe à l'étage. Je dois filer tout de suite.

Je lui ai dit que j'étais réceptionniste de nuit dans une luxueuse maison d'hôtes perdue dans les champs à quelques kilomètres de Valienne. Je préfère qu'elle ne s'angoisse pas en sachant sa fille sur la scène du Styx.

J'étais en apnée, tout ce temps. Irène a fait de son mieux pour que nous soyons à l'aise. J'ai vu ma mère détendue, cet après-midi, et je suis contente qu'elle ait partagé un bon moment avec son amie.

Quant à moi… chaque regard qu'ils posaient sur nous me ramenait à ce que Christa a vécu. Je n'ai pas la même facilité à occulter le passé et pardonner que maman. J'avais envie de hurler, surtout devant ce porc de patriarche De Bregeac.

Mais une autre personne a chamboulé ma journée et son visage a pris en otage mes pensées. Matthias De Bregeac était un orage noir qui a tout obscurci autour de moi, faisant s'arrêter le temps. Je ne pouvais pas m'empêcher d'être envoûtée. Je me suis fustigée de l'admirer comme une midinette quand il est apparu devant moi. Il a mis K-O mes capacités de réflexion en un seul regard. Ma réaction était totalement inappropriée, d'autant que rien chez lui ne me plaît, ni son physique, ni sa personnalité, et surtout pas son nom de famille. RIEN DU TOUT.

Oui, j'ai un incroyable talent pour rester dans le déni.

Je n'ai pas été étonnée de son comportement dans la salle de bains. Ces insinuations qu'il a osé émettre sur mes tatouages m'ont

presque fait rire tellement je m'attendais à ça de sa part. Il y avait tant de venin dans ses mots.

Une infime et naïve partie de moi a voulu espérer qu'il était différent, mais son attitude méprisante a vite étouffé ma confusion.

Matthias ne peut pas être meilleur que les autres hommes de sa famille. Je n'ai pas besoin de faire une fixette sur un nouveau mec, encore moins un De Bregeac, après ma rupture avec Ruben.

Je m'enferme dans ma chambre et remets tous les piercings à mes oreilles et celui à ma narine.

Je repense à ce fichu mec. Je ne comprends pas comment on peut trouver mes tatouages si rebutants. De mon point de vue, ces dessins ornent notre corps peu original. On a tous la même base, il faut la personnaliser un peu.

J'enfile mes vêtements du soir et mes Converse grises élimées. Ma mère a tenté tellement de fois de les mettre à la poubelle, je suis fière qu'elles aient résisté à toutes ces années.

Je suis presque en retard, mais ça va le faire !

J'attrape mon sac à dos en jean qui date du lycée, avec tous mes écussons de l'époque encore fixés dessus, et glisse mon portable dans la poche arrière de mon short. Je dévale les escaliers, balance un « Bonne soirée » à ma mère et chope mon vélo posé contre le mur extérieur. Je ne circule que de cette façon dans Valienne. C'est une activité qui me garde en forme et ça fait un cul d'enfer.

Dix minutes plus tard, j'arrive dans l'impasse Mozart, où se trouve l'entrée de service du Styx.

Pas un bruit ne s'échappe du lieu. Et pourtant… c'est le feu là-dedans.

Le tout premier propriétaire a fait faire de sacrés travaux d'isolation pour que les habitants du quartier ne viennent pas lui chercher des ennuis. C'est plutôt réussi, le Styx tourne depuis dix-huit ans.

J'ouvre la porte et traîne laborieusement mon vélo à l'intérieur. Dans le couloir, l'un des vigiles, Max, me salue. Puis Gaël, mon patron, remarque mon véhicule en passant par là et gueule :

— Putain, Eva, je t'ai déjà dit que, ton vélo, tu le garais dehors !

— Et je t'ai déjà dit qu'il n'était pas question que je m'en fasse voler un troisième !

C'est bon, j'ai commis l'erreur de croire qu'une chaîne et un

cadenas suffiraient à le laisser sans risque dans la rue, ça m'en a coûté deux.

— Alors, cette garden-party ? me demande Max d'un air moqueur.

Je lui ai parlé de cet événement par texto. J'aime être entourée de toutes ces armoires à glace parce que, en réalité, ce sont les plus gentils des hommes. Ils sont cash, respectueux malgré l'environnement particulier dans lequel ils bossent. Ils ne se prennent pas pour des *bodyguards* zélés du Festival de Cannes et ont les pieds sur terre.

— Ça a fini en orgie.

Il referme la porte et me fixe, choqué, les yeux ronds comme des billes.

— Je plaisante, le rassuré-je en tapant mon poing sur son épais bras de catcheur, tu crois que je serais restée si ça avait été le cas ?

Nous nous observons un instant et répondons à l'unisson :

— Bien sûr !

— Pour prendre des photos, précisé-je.

J'aurais tenu le scoop de l'année : « Orgie romaine chez l'une des familles les plus fortunées du pays » !

Je regarde l'heure : 19 h 58. Il faut que je m'active, sinon Gaël va me faire tout un foin. Je ne réalise pas que j'ai réussi à garder ce boulot plus d'un mois. C'est pas Disneyland, ici.

Ma première scène a été… fastidieuse. Je suis arrivée en retard, j'ai failli chuter sur un type, et on m'a piqué mon ancien vélo ce soir-là.

De l'autre côté des portes de service, j'entends l'effervescence de la clientèle du Styx. La musique, les rires, les conversations survoltées me transmettent immédiatement cette euphorie qui émane de la salle. J'aime cette sensation, d'être engloutie par la bonne humeur de la foule.

— Pincez-moi, elle est à l'heure ! lance une voix familière sur ma droite. Ça relève du miracle.

Je me retourne vers Yanis, mon meilleur ami, et croise les bras. Adorable sous ses airs de colosse, il est hilarant quand il joue les gros durs devant les inconnus qui le prennent pour ce qu'il n'est pas.

Je crois que j'aurais pu sortir avec lui, dans une autre vie. C'est d'ailleurs le premier mec que j'ai embrassé. Nous nous sommes rencontrés lors de notre entrée en classe de sixième.

J'ai peu d'amis. En fait, il y a… lui. Je n'ai plus envie d'accorder

ma confiance aux gens de cette ville.

— Je suis payée double pour fêter ça ? demandé-je à mon patron qui surgit près de nous tandis que Yanis me serre dans ses bras.

Gaël regarde sa montre et m'examine avec un rictus diabolique.

— Il est 20 h 01, trop tard.

J'y arriverai un jour, à respecter ces horaires !

Je rejoins mon équipe d'artistes dans les vestiaires du bar. J'adore ce boulot, je me fous de ce que les clients peuvent bien penser des personnes qui font ce genre de chose. Je suis en phase avec moi-même et mes principes lorsque je monte sur la scène du Styx, tous les week-ends. C'est l'essentiel.

On est loin des garden-parties des De Bregeac, loin des convenances, loin de la bienséance.

Mon petit groupe de danseurs, Alexia, Clémence et Adam, est déjà là, et tous se pomponnent devant les miroirs. Des guirlandes lumineuses ont été fixées aléatoirement tout autour de nous pour que nous ne ressemblions pas au Joker, avec ces plafonniers à l'éclairage fade.

C'est pas le Lido, ici. On se débrouille avec les moyens du bord. Nous faisons tous ce job pour qu'il nous rapporte un salaire en plus de notre activité principale.

Alexia appartient à une troupe de *cheerleading* internationale, Clémence est élève au Cours Florent et rêve de gloire, et Adam fait des études de cinéma. C'est Yanis qui m'a parlé de ce boulot quand une place s'est libérée. J'ai sauté sur l'occasion. Ma curiosité m'y a poussée, j'ai toujours voulu découvrir cet univers si particulier.

L'ambiance est géniale. Personne ne se tire dans les pattes, on s'entraide, on est comme des collègues dans n'importe quel travail. Les clichés qui sont véhiculés sur ce milieu sont presque tous faux, pour ce qui nous concerne.

— Eva-Liiiine, regarde, je t'ai rafistolé ton masque !

Clémence lâche son mascara et récupère l'objet dans son sac de sport. Cette fille est branchée sur mille volts et ça se ressent sur scène. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi décomplexé qu'elle. Il y a même des soirs où elle a fait tomber le haut devant un public déchaîné et Gaël a dû la canaliser.

Elle me tend mon accessoire, un grand sourire aux lèvres.

— Oh ! merci, Cléclé, sinon j'aurais dû danser avec un torchon sur

la tête, ce soir.

Oui, impossible que je passe les portes du Styx sans mon camouflage habituel. Nous en avons tous un, d'ailleurs. Nous tenons à notre anonymat et ne souhaitons pas subir les médisances des étriqués d'esprit, nombreux à Valienne.

— Hé, est-ce qu'on aurait pas un nouveau concept, là ? s'immisce Adam.

— La soirée torchons et serviettes ? glousse Alexia.

— La soirée femmes au foyer !

Nous le dévisageons, désabusées.

— Bouuuuh, le réprimande Clémence.

Nous lui lançons à la figure des vêtements qui nous passent sous la main.

— Bon, les enfants !

Gaël débarque dans les vestiaires. C'est parti pour son briefing habituel. Il se prend pour le P-DG d'Apple lorsqu'il s'y met, et nous ne manquons pas de le vanner à ce sujet.

C'est un patron super cool. Tant que tu fais ce pour quoi tu es payé correctement. Il a peur qu'un seul débordement n'entraîne la fermeture de son bébé, alors il ne tolère aucune erreur. Habitant à Valienne depuis quinze ans, j'avais déjà entendu des échos sur lui et son établissement sulfureux. Mais tous ceux qui sont passés ici ont toujours été satisfaits de la façon dont Gaël gère ses employés. Nous le considérons tous comme un grand frère.

— Finalement, on a quatre anniversaires.

Clémence pousse des cris de joie, car ça veut dire plus de pourboires. Notre boss est hyper transparent sur le sujet, nous nous répartissons le tout avec les serveurs après chaque soirée.

— Je vais pouvoir me le faire, ce week-end à Rome ! s'exclame Alexia. Délila va être contente !

Délila, c'est sa petite copine. Elle vient d'ailleurs souvent la voir, ici. Ruben aussi adorait traîner au Styx et me contempler avec ses yeux inondés d'amour, et cela me gênait atrocement.

— Adam, je ne veux pas te trouver une seule seconde derrière le comptoir, c'est clair ? Pas à visage découvert. Si vous avez envie de rester incognito, vous le faites jusqu'au bout.

Pour conserver la touche de mystère de chacun, apparemment. Et ça nous convient à tous.

— Clémence, ce soir on y va mollo sur le strip-tease, s'il te plaît.

Gaël fait un geste d'apaisement de ses mains. Nous ricanons devant la moue déçue de notre collègue. Nous ne sommes pas des stripteaseurs, le Styx n'est pas un club de strip-tease, c'est défini comme « un lieu de spectacle », ne cesse de nous rabâcher le patron.

— Hé, au Moulin Rouge, elles sont seins nus pendant deux heures !

— Oui, mais puisqu'on ne sert pas de caviar ici, tes prestations sont considérées par certains comme limites. Que veux-tu, quand y a les paillettes et la renommée, tout passe beaucoup mieux.

Clémence ne fait rien de vulgaire, ses effeuillages sont du style burlesque.

— Eva-Line, j'ai un truc pour toi.

Gaël sort un vêtement du sac en plastique qu'il tient.

— Oh ouiiiiiiii !

Je me jette sur lui et lui arrache le sublime blouson des mains. C'est une mini-veste en cuir avec le nom du Styx brodé en strass sur le dos. Nous avons chacun un accessoire personnalisé que nous portons sur scène.

— C'est mieux que Noël, ce soir !

Je m'approche de Gaël pour le serrer contre moi. Ses biceps plus gros que mes cuisses m'enlacent affectueusement. Notre boss est un ancien champion de boxe et n'a rien perdu de sa forme physique, ce type est un mini-Hulk.

— Je vais leur en mettre plein les yeux, avec ça sur le dos !

— Tant que tu gardes ton soutif, ça me va, me dit-il en jetant un regard réprobateur à Clémence.

— Pff, tu sais qu'il y en a qui…

Il coupe la jeune femme en frappant dans ses mains :

— OK, fini le salon de thé. Eva-Line, habille-toi, tu commences avec Alexia sur *Are you ready*.

Raaah, je ne suis pas du tout prête !

— Je ne vois pas pourquoi tu t'obstines à me faire ouvrir le bal, marmonné-je.

— Parce que j'ai foi en toi et je sais qu'un jour tu seras à l'heure, Ev'. Il faut bien que cette expérience t'apporte quelque chose.

— Qui est… ? À part un bon rythme, des abdos…

— La ponctualité. Des gens ont raté la chance de leur vie parce qu'ils sont arrivés à la bourre quelque part. Allez, reprend-il avec une

nouvelle tape dans les mains. On s'échauffe les hanches et on travaille son jeté de cheveux.

Gaël nous quitte, et je m'active à réaliser mon maquillage. Il est très important, parce que c'est un des détails qui va me permettre de garder l'anonymat. Fond de teint épais, yeux noircis à outrance, ombres à paupières irisées, tout ce qui peut me dissimuler y passe.

Je ne suis pas vraiment inquiète de croiser une connaissance ici. Ma mère ne mettra jamais les pieds dans ce genre de lieu. Les De Bregeac ne fréquentent pas ces « clubs miteux ». À part eux, je n'ai pas d'entourage qui habite dans les environs.

Une fois ma peau recouverte d'épaisses couches de produits chimiques, j'ajoute la touche finale : un rouge à lèvres doré. Il est assorti au masque à motifs ajourés que j'enfile.

Celui-ci cache presque tout mon visage, à part ma pommette gauche, ma joue et ma bouche.

Chaque performeur du Styx s'est forgé une sorte d'« identité scénique » au fil du temps et cela permet de marquer les esprits, encore plus que des danseurs ordinaires et homogènes. J'ai misé sur ma crinière brune à la Shakira et mes tatouages pour me distinguer.

J'ôte mes vêtements de ville. On est pas pudiques, entre artistes. Même avec Adam dans les parages (qui n'est pas gay), on a aucune appréhension à se dénuder devant lui. Parce qu'il est respectueux, qu'il n'a jamais un mot ni un regard de travers, et qu'il ne manque pas de maintenir une égalité entre nous en nous faisant profiter de la vision de son corps de danseur sans aucun tissu dessus.

J'avais déjà mon soutien-gorge noir bordé de strass sous mon T-shirt. J'enfile ensuite mon minishort déchiré de la même couleur puis mets mes bottines cloutées. Devant le miroir, je passe la veste en cuir. Elle parfait mon look rock et sexy.

Alexia et Adam sifflent d'admiration, et Clémence tape du pied :

— Roh, mais t'es trop belle, je veux la même !

— Ça m'aurait étonné qu'on n'ait pas droit à son caprice, ricane Alexia.

Soudain, Gaël revient dans le vestiaire, déterminé :

— Les filles, c'est bon pour vous ?

Alexia et moi nous tournons vers lui. Elle a terminé de s'échauffer, je ne l'ai pas fait. Mais si je demande cinq minutes de rab au boss, il va criser.

Je jette ma tête en avant, secoue ma chevelure pour lui donner le volume rêvé et me redresse.

— OK, tu as vu, je suis prête !

Gaël croise les bras.

— Je suppose que tu as fait l'impasse sur les étirements ?

— Hé, il faut choisir, je ne peux pas encore être habillée à temps et m'étirer. Mais garde espoir, je te promets que j'y arriverai un jour.

— Tu ne piqueras pas les glaçons des seaux à champagne pour soigner tes foulures toutes les semaines, Eva.

— D'accord, papa.

Je passe devant lui avec nonchalance.

— Sérieux, qui a embauché cette fille ?

— Le meilleur des patrons ! Tu as su déceler la star en moi, n'oublie pas.

— Ça y est, elle se prend pour Lady Gaga…

Je souris en entendant le geignement de Clémence. Je suis en train de me conditionner pour monter sur la scène du Styx. Il me faudra toute l'assurance qu'il m'est possible d'avoir, devant ce public. Nos numéros ne sont pas qu'une question de mouvements, mais presque autant d'attitude. Nous devons être sûres de nous pour captiver la foule et garder son intérêt.

Je ne cache pas que mes premières prestations étaient assez médiocres. Je n'osais pas lever les yeux vers les clients. Mais, à présent, je me nourris de ces regards qu'ils posent sur moi.

Le patron sort pour donner le top départ au DJ. Alexia me rejoint et me prend par la main, c'est un rituel qu'elle a pour que nous nous transmettions mutuellement toute l'énergie que nous avons.

Dès que nous entendons les percussions électriques de la chanson de Kate Meoz, elle et moi sautillons sur place puis passons la porte qui mène à la salle du Styx.

Nous nous dirigeons vers la petite scène d'une démarche dynamique et langoureuse, sous les applaudissements et cris d'acclamation du public. Ma collègue, blonde comme les blés, et au look exagéré de Barbie glamour aux vêtements roses et pailletés, gravit les trois marches de la plate-forme en bois. On l'a tellement comparée à cette poupée de plastique quand elle était plus jeune qu'elle a décidé d'en jouer.

Oui, j'aime ce que je dégage auprès d'eux. J'aime ce pouvoir que

nous avons lorsqu'ils nous contemplent en train de danser devant eux. Ils sont à notre merci, subjugués. Certains diraient qu'ils sont juste en train de mater des belles filles. Peut-être. Mais je m'en fous. Je me sens bien quand je danse. Alors oui, je continuerai ce boulot parce que je suis à l'aise dans mon corps et dans ma tête.

Et puis, les hommes ont des idées salaces peu importe ce que nous faisons.

Alexia et moi leur offrons notre meilleure chorégraphie remplie de sensualité, sous l'œil attentif de Gaël. L'un des points qui m'avait rassurée, lorsque j'ai débuté ici, c'était qu'il avait une tolérance zéro envers les pervers. Ils finissent sur le trottoir. Il n'y a pas de place pour des mains baladeuses ou des paroles dégueulasses. Ils ne nous touchent qu'avec leurs yeux.

Bon, sauf quand Clémence décide de faire un cadeau à l'un d'entre eux en lui accordant une prestation au corps à corps. Et ça, c'est uniquement si elle est d'humeur.

Trois minutes passent pendant lesquelles nous chauffons la salle. Je joue avec nos spectateurs, les gratifie de petits clins d'œil suggestifs, de mimiques enflammées. Sous leur clameur finale, Alexia et moi descendons de la scène.

Ouais, ce boulot est juste génial, peu importe ce qu'en disent les gens qui adorent coller des étiquettes à tout bout de champ.

CHAPITRE 6

Eva-Line

Le cœur battant, les jambes tremblantes d'euphorie, je rejoins Yanis derrière le comptoir. Lui et trois autres serveurs font tourner la boutique, avec une efficacité qui impressionne même Gaël.

Ce bar est blindé tous les week-ends. Ce n'est pas sa mauvaise réputation qui lui fait défaut, ça c'est sûr.

Les paumes appuyées sur le rebord du meuble, je scanne les lieux. Beaucoup trouveraient cet endroit glauque, moi je vibre pour cette exaltation qui émane de la foule. Je n'ai pas honte de le reconnaître, j'aime cet air saturé de décadence mais aussi d'énergie positive.

— Alors, cette nouvelle ère en tant que célibataire ? m'interroge Yanis en venant près de moi.

Il me tend un grand verre d'eau que je savoure. Je n'ose pas lui raconter ce qu'il s'est passé avec Ruben. Et, dès que j'y repense, j'ai envie de pleurer. Cette journée chargée m'a permis de laisser cette merde de côté.

— Magnifique.

— Hé, ça va ? Ruben l'a mal pris, n'est-ce pas ?

C'est un euphémisme.

Voilà, mes souvenirs de la nuit dernière refont surface telle une violente vague.

— Un peu. Mais c'est mieux ainsi.

Je le fuis du regard, et mon ami paraît comprendre que ce sujet est clos.

— Bon… Et chez les De Bregeac, c'était comment ?

— Trop bizarre, soupiré-je. C'était comme dans ces films où ce genre d'événement dégénère et, toi, tu es là, au milieu de tous, à ne plus savoir où te mettre.

— Ils ne t'ont pas emmerdée ?

— Non, l'un des leurs a détourné l'attention.

— Qui ça ?

— Le grand frère.

— Ah ! Ça faisait longtemps qu'on ne l'avait pas vu dans les environs, celui-là.

Avec Yanis et nos quelques amis, nous préférions rester éloignés de leur troupe d'enfants gâtés. Je n'ai jamais compris comment Christa et Liam ont réussi à se plaire mutuellement.

— Sa relation avec sa famille semble chaotique, je suis persuadée qu'il y a anguille sous roche.

— Oh là, ne va pas commencer à jouer les détectives chez les De Bregeac, Ev'.

— Pour jouer les détectives, il faudrait que je m'approche de lui, donc c'est mort !

Ma première confrontation avec Matthias m'a laissé un goût amer dans la bouche. J'ignore pourquoi, je n'avais aucune, mais alors aucune attente avec cet homme. Je n'imaginais même pas lui adresser plus de trois mots dans ma vie. Et puis, en même temps, c'est distrayant de parler de mon voisin plutôt que de mon ex. Des centaines de questions m'assaillent à son sujet.

Le fait de ressasser ce moment dans la salle de bains me tracasse. Il s'est comporté en un De Bregeac typique, plein de mépris et grossier. Comme son père, me dira-t-on, pourtant il ne m'a en rien fait penser à lui, contrairement à ce que j'ai affirmé.

Je ne comprends pas, et je n'aime pas ne pas comprendre.

— Comment va Christa ?

Je me tourne vers mon ami, un poing sur la hanche.

— Elle va bien, lui dis-je avec un sourire malicieux.

Il est trop mignon quand il aborde le sujet. Je crois que Yanis commence à éprouver quelque chose pour ma sœur. Sauf qu'elle… sa vie, c'est Maé. Dommage, Yanis serait un parti idéal. Mais il est timide avec le sexe opposé et Christa est un mur blindé.

— Je vais peut-être organiser une soirée chez nous, ça te décoincera sans doute, ajouté-je d'un air moqueur.

— Je ne suis pas coincé ! Tu veux que je te rappelle la seule et unique fois où on s'est embrassés ?

— Ça ira, merci.

Si je préfère ignorer ce petit détail de notre relation, lui aime beaucoup me taquiner avec. Nous faisions de l'athlétisme ensemble et, après une compétition, il avait déboulé dans mon vestiaire et m'avait plaquée contre le mur.

Sauf que, moi, je n'avais pas assez mangé depuis le matin, j'étais crevée après ma performance et je couvais une grippe. Résultat : j'ai fait un malaise juste après qu'il m'ait embrassée.

Et maintenant, il se vante à tout va d'avoir fait tomber une fille dans les pommes tellement son baiser était étourdissant. Tout dans cet épisode me révulse quand j'y repense : c'était comme embrasser un frère.

Lui, pourquoi il avait fait ça ? Ce n'était qu'un de ces paris débiles lancé par ses amis du club de sport. Heureusement que ça ne signifiait rien pour moi (quoique je l'aie ignoré pendant deux semaines, furieuse qu'il m'ait utilisée de la sorte), sinon il paierait encore aujourd'hui son geste.

C'est en savourant mon verre d'eau fraîche, le regard perdu sur le public, l'esprit ailleurs, que ma soirée prend un tournant inattendu.

Contrariant.

Un spot coloré clignote et change de nuance. Il éclaire un visage beaucoup trop familier qui provoque immédiatement un courant électrique le long de mon échine.

Je panique. Pincez-moi, je rêve. C'est un cauchemar.

Matthias De Bregeac au Styx. Matthias De Bregeac avec son T-shirt et ses boots noirs, son jean bleu marine, et ce même air qu'il avait dans la salle de bains de ses parents, celui qui dit : « J'ai envie de t'emmerder. »

Et il va réussir, je le pressens.

Tandis qu'autour de moi l'effervescence des lieux n'a pas cessé, je suis figée sur place, en proie à une incompréhensible nervosité.

Pourquoi est-il là ? Savait-il qu'il me trouverait au Styx ? Dans ce cas, que me veut-il ? Ou est-ce un pur hasard ? La région est suffisamment grande pour qu'il nous soit presque impossible de nous rencontrer dans un endroit pareil.

Les De Bregeac ne fréquentent pas ces bars de seconde zone !

Il étudie les lieux en passant une main dans ses cheveux châtains. Il était à l'aise dans cette luxueuse garden-party, il a l'air encore plus dans son élément ici, un établissement discret qui sent l'alcool, la

transpiration et les parfums de mâles.

Tel un caméléon, il s'adapte à ces deux environnements si différents. Et, ce que je remarque surtout, c'est qu'il me déstabilise tout autant au Styx que cet après-midi chez ses parents.

Son visage se tourne lentement… dans ma direction.

Bordel !

J'ai un réflexe incongru : je m'accroupis au sol. Ridicule, aussi. Ma tête tape contre un corps chaud, sur un ventre. Pas très loin de l'entrejambe du monsieur.

— Eva-Line.

Oh ! ça va, ce n'est que Yanis.

— Je ne veux même pas te demander ce que tu fiches dans cette position.

— Non, ne demande pas.

Je me redresse prudemment et cherche du regard l'intrus de la soirée. Il s'est approché de la scène, où dansent en ce moment Clémence et Adam.

— Ça va, c'était rien, déclaré-je en reprenant une posture plus confortable.

Je dépose mon verre dans l'évier, l'attention perplexe de Yanis focalisée sur moi. J'ai mon masque sur le visage, trois couches de maquillage, et des fringues à l'opposé de celles dans lesquelles il m'a vue chez ses parents, pour la seule et unique fois depuis sept ans. Je suis en sécurité, sous ces artifices. On distingue peu de mes tatouages dans la pénombre du bar et, sous mes vêtements, ils ne me trahiront pas.

— Je savais que tu étais étrange, Eva, mais à ce point…

— Regarde par là-bas, lui intimé-je d'un geste du menton vers la salle.

— OK, lequel ?

— Celui avec un T-shirt noir, les cheveux courts et foncés, tout seul.

— OK… Et ?

— Tu ne le reconnais pas ? C'est Matthias.

Yanis se tourne vers moi, ses yeux à nouveau fixés sur mon visage. Il est en pleine réflexion, je le connais.

— Ah. Merde.

— Qu'est-ce qu'il fout ici ?! enragé-je. Il me poursuit ou quoi ?!

— Non mais, il faut que tu te calmes, Ev'. Y a pas cinquante clubs comme celui-ci. Et le bouche à oreille fonctionne très bien, un de ses amis a dû lui parler de nous.

Oui, je suis parano. Et tellement égocentrique, je ne vois pas pourquoi il viendrait ici à cause de moi.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire qu'il te reconnaisse au Styx ?

Un poing sur la hanche, je lui lance un regard blasé.

— Tu te fiches de moi ? S'il en parle à n'importe qui de sa famille, son connard de père se fera un malin plaisir à nous exécuter, maman, Christa et moi, sur la place publique.

— Son vieux veut te tuer ?! s'écrie mon ami.

— Mais non ! C'est une expression, imbécile. Sa rancune n'a jamais disparu, il pourrait utiliser ça contre moi, contre nous. Je ne revivrai pas ça une deuxième fois. Merde, Matthias ne pouvait pas aller fêter son retour à Valienne ailleurs ? À peine arrivé, sa première idée est de venir dans un bar où dansent des filles. Je suis certaine que c'est son père qui l'envoie en tant qu'espion.

Yanis me dévisage, l'air de plus en plus soucieux. Je tente de cacher cette inquiétude qui me poursuit depuis cinq ans, mais elle est encore bien présente.

— Tu es parfois un peu… angoissante, tu le sais, ça ?

Il jette un œil vers la foule.

— Tu ne fais jamais une montagne de quelque chose d'aussi banal. Ça prend des proportions absurdes dans ton esprit. Oh ! Il vient par ici. Et je crois qu'il faut que tu te calmes, mais je te l'ai déjà dit.

— Oui, tu as raison.

J'expire doucement, avant de percuter :

— Il vient par ici !! Yanis !

— Je suis obligé de le servir, ne m'en veux pas.

Je risque une vérification vers la salle. Merde ! Matthias De Bregeac avance bien en direction du bar. Je dois tenter de repousser l'inévitable, alors je m'accroupis une seconde fois derrière le comptoir.

Je suis un sacré cas.

— Bonsoir, prononce la voix de Yanis au-dessus de moi.

— Bonsoir.

Celle du De Bregeac me file la chair de poule. Sa présence ici met en danger mon identité secrète.

— Je ne t'ai jamais vu au Styx, tu es en vacances dans le coin ?

Matthias commande une bière pression, et mon ami qui ne va bientôt plus l'être s'il continue à être aussi chaleureux avec lui engage la conversation.

— Je vis sur Paris depuis quelque temps. En fait, je suis déjà venu, plus jeune.

— Ah, et ça t'a tellement plu qu'il fallait que tu fasses un nouveau stop ici ?

— Ouais. Je voulais voir qui fréquentait l'endroit.

Je l'avais dit ! Il est là pour enquêter. Yanis est en train de se renseigner pour moi, puisque je me suis réfugiée sur le sol collant du club.

La coïncidence est beaucoup trop grosse pour que j'y croie. Alors quoi ? C'est un psychopathe ? A-t-il développé une obsession pour moi dès qu'il m'a rencontrée chez ses parents ?! Vais-je être la victime du remake de *You* ?!

Il faut que je me calme, comme dirait mon ami.

— Traduction : tu voulais voir si y avait pas quelques jolies filles, j'ai pigé, se moque Yanis. Ou mecs ?

Sujet très bien amené, bien joué. Matthias ne répond pas immédiatement.

— Désolé, mais mon truc c'est les femmes, à cent pour cent.

Quelle arrogance, il croit que Yanis lui fait du rentre-dedans. Mais au moins, je suis fixée.

Sauf que je m'en fous, en fait !

— On était pas à l'école ensemble ? lui demande Matthias. Ta tête me dit quelque chose.

— Ah… si, probablement.

Un silence flotte entre eux.

— Bon, je vais retourner admirer le show, conclut Matthias.

— OK, amuse-toi bien.

J'attends quelques instants avant de me relever et cale ma hanche contre le meuble pour faire face à Yanis.

— C'est fou, il a bien changé. Plus grand, plus beau, plus musclé, plus… tout. Enfin, non, moins « enfant modèle », ça c'est clair.

— T'es sûr que t'es pas gay ? le taquiné-je.

— Ha, ha.

— Entre lui, son père et son frère, je me demande lequel est le plus con.

Aussitôt, Yanis s'immobilise, le regard droit devant lui. Et je prie le bon Dieu pour que ce ne soit pas pour la raison que j'imagine.

— Excuse-moi, je viens de me rendre compte que je n'ai même pas payé.

La voix de Matthias De Bregeac me glace de la tête aux pieds. Son timbre rauque s'infiltre dans chacune de mes terminaisons nerveuses.

Paralysée, je garde les yeux fixés sur Yanis. Si je ne le regarde pas, peut-être ne me reconnaîtra-t-il pas.

Je dois bouger. Ne lui laisser aucun moyen d'entrevoir mon visage de face. De manière robotique, je fais volte-face et me précipite jusqu'à la porte de service, à quelques enjambées de là.

J'ai frôlé la catastrophe.

Je m'adosse au mur, une fois à l'abri, loin de la foule du Styx. Mon cœur bat à un rythme effréné, parce que j'ai senti son regard incandescent glisser sur moi lorsque je me suis enfuie.

Quelques minutes plus tard, je demande à partir à Gaël. Je prétexte des crampes atroces à cause de mes règles, je ne pouvais pas prendre le risque de m'exposer aux yeux d'un De Bregeac.

J'aurais été incapable de mettre un pied devant l'autre, sur scène, sachant qu'il était dans le public.

Je repasse mon débardeur par-dessus mon soutien-gorge à strass et salue mon équipe de danseurs. Une fois à l'extérieur du Styx, mon vélo en main, j'inspire l'air frais de la nuit.

J'ai tendance à bloquer ma respiration quand je suis stressée. Un peu ennuyeux, n'est-ce pas ?

Et ce De Bregeac m'a coupé le souffle pendant un bon moment.

Je marche jusqu'à la rue principale de Valienne et enfourche mon véhicule à deux roues. Lorsque plusieurs personnes sortent du bar, j'accélère, par prudence.

Dans l'urgence, la lanière de mon sac à dos glisse de mon épaule au moment où je passe mes vitesses et cela me déséquilibre. M'emmêlant dans mes mouvements, je déraille et me rattrape d'un pied au sol.

— Putain !

Je suis nulle en bricolage. Les dernières fois que ça m'est arrivé, Yanis était toujours dans le coin.

Je m'accroupis, examine la chaîne pleine de graisse comme si je savais quoi faire avec ce truc dégueu, et me relève.

Il faut que j'aille demander de l'aide à mon ami. J'essaie tout de même de faire tourner les pédales, ce qui est royalement inutile. J'attendais que le problème se règle par magie, on peut toujours espérer.

— On vit dans un monde où on est capable d'envoyer des mecs sur une planète à des milliers de kilomètres d'ici, mais personne n'a encore inventé le vélo qui ne déraillerait plus, marmonné-je.

Je m'appuie sur mon guidon, vaincue.

— T'as besoin d'aide ?

— Ah !

Oui, c'est bien moi qui ai lâché ce couinement. Je ne peux m'empêcher de crier à la moindre émotion forte. La main sur la poitrine, je découvre celui qui vient de m'aborder, en pleine rue, dans la nuit noire.

Oh ! misère. La technique du couchage au sol ne va pas fonctionner, cette fois-ci.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur.

Je reste immobile, lui offrant mon profil. J'ai toujours mon maquillage qui pèse une tonne sur la figure, il y a moyen de garder l'anonymat.

— Donc… t'as besoin que je jette un œil ?

Il pointe du doigt la chaîne de mon vélo. Matthias De Bregeac serait… serviable ? Laissez-moi rire.

— Hmm.

— Ça veut dire oui ?

Je ne le regarde pas mais je sais qu'il sourit, cela se décèle dans l'intonation de sa voix.

— Oui.

Je tourne mon visage à l'opposé de lui. Il s'agenouille et tripote le mécanisme. J'en profite pour l'observer à la dérobée. Il est si différent de Liam, malgré leur ressemblance physique. C'est ce qu'il dégage qui change tout. Il y a autre chose en lui, mais je n'arrive pas à trouver les mots.

C'est la première fois que je le remarque parce que j'ai pris soin de les éviter, lui et ses amis, à l'école.

— Je crois que c'est bon. Essaie.

Son regard me happe pendant une seconde. *Idiote !*

Brusquement, j'attrape mon vélo et monte dessus pour tourner le

dos à Matthias. Tandis que je teste les pédales, je l'entends me demander :

— Je te connais ?

Mes tatouages, merde. Non, c'est très commun, maintenant, ce genre de caractéristiques. Des centaines de filles en ont sur les bras et les jambes, dans cette ville. Il ne peut pas avoir mémorisé les miens en un quart d'heure, et une bonne partie se trouve sous mes fringues.

— Je ne sais pas qui vous êtes, monsieur, désolée.

J'ai failli l'appeler « connard ». Suis-je injuste de le juger comme son père et son frère, alors que je connais si peu de choses sur lui ? Oui. Mon estime pour eux est tellement basse, je la transfère forcément sur celui qui a le même sang.

— Non, je me trompe sûrement. C'est bon ?

— Hmm. Bonne soirée.

— Bonne soirée.

Je démarre, mais sa voix derrière moi m'interrompt :

— Oh, au fait, j'aime beaucoup ton rouge à lèvres, Eva-Line.

Non, non, non. Ma respiration se bloque à nouveau. Je vais finir par faire un malaise.

Il va tout répéter à sa famille. « Hé, la voisine fait des shows sexy au Styx ! » Ils transformeraient cette information en une arme pleine de jugement et de cruauté.

Je dois me retourner, lui répondre. M'enfuir serait lui donner raison, alors je tente le tout pour le tout.

— Je pense que vous vous trompez, lui dis-je avec une expression innocente.

Son sourire s'élargit tandis qu'il glisse les mains dans ses poches.

— C'est vrai, tu es tellement différente de la fille que j'ai croisée cet après-midi qu'on peine à croire que vous êtes une seule et même personne.

Il recule d'un pas puis ses yeux noisette examinent ma tenue. Enfin, je ne suis pas bête. Il préférerait voir ce qu'il y a en dessous. Cette attitude qu'il a, si effrontée, est en total désaccord avec le reste de sa famille.

Si je ne me ressaisis pas, il va déceler mon trouble quand je l'observe. Je ne devrais pas garder mes prunelles ancrées dans les siennes. Je devrais être gênée qu'un De Bregeac m'analyse de la sorte. Honteuse de ne pas détester ça.

Mais je ne ressens rien de tout ça. C'est le flou dans mes pensées. Mon agitation me fait donc répondre, avec une repartie à deux balles :

— Il faut aller consulter, hein.

Bravo, Eva-Line, c'est la réplique de l'année.

La colère est doucement en train de m'envahir. Je dois m'assurer qu'il ne parlera pas de sa rencontre du soir.

Le tuer, ça serait une solution ? Cette famille est vouée à me rendre dingue.

CHAPITRE 7

Matthias

Je l'ai reconnue à la seconde où mes yeux se sont posés sur son visage, dans le bar.

Malgré son maquillage, son masque, ses mouvements langoureux, les spots lumineux. Comment ne pas me souvenir de ces iris qui m'avaient cramé sur place, plus tôt dans la journée ?

Alors c'est ici que traîne Eva-Line. Au Styx, elle ne joue pas la comédie, au moins. Elle transpirait d'authenticité par tous les pores.

Je n'aurais jamais dû y mettre les pieds, j'ai été attiré par une force incompréhensible dans ce lieu. Elle avait déjà une assurance de dingue à la garden-party, mais là elle explose le baromètre.

Ce qu'elle dégage est puissant, surtout dans ces fringues. Ce look grunge la rend sauvage, avec un aplomb qui doit en intimider certains. Et cette bouche recouverte d'or… elle m'a nargué à chaque instant de notre échange. J'avais raison pour ce piercing à son nez, qui sublime son visage aux traits d'une sensuelle douceur.

Je me fous des convenances, contrairement à mes parents. Je ne suis que le petit merdeux de la famille De Bregeac. Alors oui, je peux affirmer qu'Eva-Line, la grande sœur de celle que mon frère a rabaissée et humiliée publiquement, me plaît.

Je suis honnête avec moi-même, je pense que c'est mauvais pour la santé de se voiler la face sur la réalité ou de ne pas assumer ce que l'on est ou ce que l'on ressent. C'est dangereux. Ça nous grignote à petit feu, jusqu'à l'implosion.

Faire ce que je veux, c'est mon credo depuis toujours. Il m'a amené mon lot de souffrances, mais je ne me renierai jamais.

— T'es là pour quoi, me kidnapper ? crache-t-elle.

D'accord… Je sais qu'elle ne porte pas ma famille dans son cœur

mais, pour une fois que je décide d'être sympa, on me prend pour un psychopathe !

— Parce que si c'est le cas, préviens-moi que je puisse appeler les flics.

— Je réserve les combines douteuses à mon père.

— C'est ça, glousse-t-elle avec mépris. Essaie de me persuader que vous n'êtes pas tous pareils.

— Arrête de me comparer à lui, grondé-je, plus durement que je ne l'aurais voulu.

Eva-Line a un haussement de sourcils rapide, surprise. J'ai failli m'emporter, mais ça me prend aux tripes, quand on parle de lui.

— Très bien, admettons que tu sois une personne avec un peu d'honneur. Tu ne diras donc à personne que tu m'as vue ici, cette nuit ?

Je me doutais qu'elle ne portait pas ce masque pour rien, dans le Styx.

— Pourquoi je ferais ça ?

Elle sort un mouchoir de la poche de son short et essuie d'un geste vif sa bouche colorée.

J'aurais pu l'aider à retirer ce rouge à lèvres, elle n'avait qu'à me demander. Et je ne me serais pas servi de mes mains.

Merde, il ne manquait plus que mes pensées cochonnes débarquent.

— Oh, je ne sais pas, on aime toutes les techniques à base d'humiliation, chez vous.

— Encore une fois, je ne vais pas…

Je ferme les yeux, agacé. Bien que la voisine soit canon, elle semble être une sacrée chieuse.

— Ouais, ouais, j'ai entendu. Ce n'est pas parce que tu me le répéteras dix fois que je te croirai plus, lâche-t-elle.

— Je n'aurai pas besoin de me répéter, juste de faire ce que je t'affirme.

Eva-Line me toise. Probablement en train d'évaluer le degré de confiance qu'elle peut placer en moi.

— Tiens ta langue et mon avis sur ta famille passera peut-être de moins cent à… moins quatre-vingt-dix-neuf.

Qu'est-ce que j'avais dit ? Un sourire en coin me vient. Elle le remarque, fixe ma bouche un instant.

Eh bien, eh bien, l'attraction que je ressens et qui fait battre mon cœur plus vite serait-elle réciproque ?

Si c'est le cas, elle n'en laisse absolument rien paraître.

— Soyons sérieux deux minutes, Matthias. S'il te plaît. Ce boulot doit rester secret.

Son ton qui s'est radouci dénote une certaine détresse.

— Soyons sérieux deux minutes, Eva-Line, insisté-je sur son prénom, je n'ai personne à qui raconter notre rencontre. Surtout pas à quelqu'un de ma famille. Et j'ai capté que tu ne souhaitais pas que ça s'ébruite.

Quelque chose me dit que ça a un rapport avec la réputation qu'elle et sa famille ont dans la ville, et la galère qu'elles ont traversée à cause de Liam.

Elle refait son truc du regard si appuyé que je me perds un instant dans les reflets de ses iris.

— N'oublie pas, je sais où tu habites et je n'aurai aucun scrupule à me venger si tu fais le con, conclut-elle finalement.

— Tu peux me rendre visite quand tu veux, je t'accueillerai dignement.

Ma plaisanterie fait un bide monumental. La jeune femme me scrute comme si je venais de lécher mes mains recouvertes de la graisse de sa chaîne de vélo. Elle tourne son guidon, le visage fermé.

— Bonne nuit, De Bregeac, marmonne-t-elle.

Rapidement, elle grimpe sur sa selle.

— Bonne nuit… Eva-Line. Et ne dis pas merci, hein, la provoqué-je.

Cette peste m'adresse un doigt d'honneur en s'éloignant.

— Je ne remercie pas les gens qui m'insultent !

OK, elle n'a pas digéré mon comportement dans la salle de bains. Je rumine en rejoignant ma moto, garée à une rue du bar. Cet engin, c'est le seul bien qui m'appartient totalement. Je me souviens l'avoir surnommée Tornado quand je me la suis payée à tout juste dix-huit ans avec l'argent qui dormait sur mon compte en banque. Je suis ravi de l'avoir ressortie du sous-sol de chez mes parents.

À contrecœur, je me mets en route vers la maison de mon enfance. Heureusement, elle est assez grande pour que je puisse supporter d'habiter quelque temps sous le même toit que mon père. J'ai vu l'opportunité de ce séjour pour commencer à chercher un local qui

pourrait accueillir mon futur café-refuge.

Arrivé à destination, j'entre discrètement dans la demeure et monte au premier. Je partage une chambre en duplex avec Amanda, qui squatte pour le week-end.

J'appuie doucement sur la poignée et me glisse dans le salon home cinéma de nos appartements.

— Matthias, c'est toi ? résonne la voix de mon amie.

— Ouais.

J'admets que j'ai hâte qu'elle reparte à Paris. Je pensais que notre colocation avec du sexe en bonus serait cool, mais je ne suis pas à l'aise de l'avoir si près de moi.

— T'étais passé où ? demande-t-elle depuis le canapé où elle regarde un film.

Elle ne porte qu'une culotte blanche et un minuscule débardeur large qui tombe sur sa poitrine menue.

— Je suis allé faire un tour dans un bar.

— Tu aurais dû m'y emmener !

Non. L'énigme Eva-Line, elle était pour moi.

— Tu sais que mon père vient sur Valienne, lundi ?

Je retire mon T-shirt et me dirige vers la salle de bains attenante.

— Il paraît, oui.

Tandis que je commence à me brosser les dents, elle m'annonce :

— Lui et le tien ont prévu de se retrouver pour parler de leur futur business ensemble, au country club. Papa veut que je vienne.

Je me retourne et du dentifrice tombe sur mon torse. S'il y a bien une personne que je déteste autant que mon père, c'est celui d'Amanda.

Ma sex friend s'approche de moi puis, avec son index, essuie la substance blanche sur ma peau. Je me rince la bouche et l'entends prononcer :

— S'il te plaît, ne me laisse pas aller toute seule à ce rendez-vous.

Elle a du mal à dire « non » à ses parents, de peur de les décevoir davantage.

— Amanda…

— Alleeeez, accompagne-moi.

La jeune femme me lance le fameux regard du Chat Potté qui ferait fondre n'importe qui. Je ne souhaite à personne de se retrouver à la table de ces deux types, sans aucun soutien. C'est pourquoi je lui

réponds dans un soupir las :

— OK.

Je suis vraiment un amour, j'espère qu'elle s'en rend compte.

Le lendemain midi, je m'efforce d'apprécier le déjeuner que ma mère m'a imposé avec Liam. Celle-ci supporte assez mal le fait que nous vivions loin d'elle au cœur de la capitale, à présent. Elle m'a presque supplié de passer ces quelques jours avec elle.

Je n'ai pas assez d'économies pour loger dans un hôtel, j'essaie de mettre un maximum d'argent de côté pour mon projet pro. Et puis, tout se déroule bien tant que je respecte une distance de sécurité avec mon père.

La propriété familiale est le berceau de tous les souvenirs les plus pourris de mon enfance. La terrasse du jardin me rappelle quand mon frère et moi nous bagarrions pour un rien, et que mon père me tenait forcément pour responsable de notre dispute. Venaient ensuite mes cris de colère, ses remontrances, l'intervention inutile de ma mère dans ce bordel.

Et tout ça n'était que la version la plus soft de nos engueulades.

Si souvent j'ai cru que j'avais fait quelque chose de mal, pour qu'il soit aussi dur avec moi. Mais non, il n'a jamais accepté le fait que je veuille juste tracer ma route, que j'aie mes propres désirs et rêves, et pas ceux avec lesquels il m'aurait bourré le crâne.

Il n'y a rien de pire dans une fratrie qu'une différence de traitement entre ses membres.

Installés sur la terrasse, maman et moi buvons un verre de vin pour elle et une bière pour moi, profitant du beau soleil dominical. Avec elle, je suis apaisé. Les tensions entre les trois hommes de la maison l'ont fait souffrir, je le sais, même si elle a peu exprimé son ressenti. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai vu cette douleur dans ses yeux.

Je me souviens d'une violente altercation avec mon père, pour une histoire de sortie trop tardive à son goût, après minuit. Ne supportant plus nos hurlements et nos insultes, ma mère a juste passé la porte d'entrée, en pyjama, pour s'éloigner de nous.

C'était un cercle infernal : Liam montrait l'exemple, mon père me comparait à lui avec mépris, ça me rendait fou, je blessais maman.

— Amanda ne voulait pas venir ? me demande-t-elle, les yeux fermés et le visage levé vers le ciel.

— Elle retrouvait une copine qui habite dans le coin.

C'est faux, je lui ai expliqué que c'était une mauvaise idée qu'elle se joigne à nous. Nous vivons sous le même toit, c'est déjà pas mal. Je suis plutôt solitaire, elle n'est pas la femme de ma vie, alors prendre de la distance me fait du bien.

— Elle m'a l'air bien gentille. Mais vous n'êtes pas ensemble, c'est ça ?

Elle a du mal à saisir la nature de notre relation.

— C'est ça.

— Mais vous…

Je jette un œil vers elle, amusé.

— On quoi ?

— Vous dormez dans le même lit.

— On dort, lui dis-je en mimant des guillemets, dans le même lit, oui.

— Soit. Pourquoi ne pas vous mettre ensemble, dans ce cas ?

— Maman…

— D'accord, d'accord, je me tais.

On est le genre de famille vieille France, c'est tout juste si elle n'est pas choquée par mon « amitié » améliorée avec Amanda. Mais elle ne l'exprimera pas.

Elle tourne la tête à l'opposé de moi et boit une gorgée de son vin blanc. Pour me dissimuler son agacement, je pense. Maman est d'une bienséance excessive, cela a permis de désamorcer beaucoup de conflits entre papa et moi.

Heureusement qu'il l'aime, et moi aussi. Elle seule pouvait nous faire retrouver la tranquillité d'une famille idéale, en surface.

— Tu es certain que, toi et elle, vous n'êtes pas…

Je soupire.

— Quoi ? Amoureux ? Laisse-moi rire. Pas la peine d'insister, maman, ce n'est pas demain la veille que tu pourras organiser mon mariage.

Tendrement, elle pose sa main sur ma joue. L'amour, c'est une utopie que je rêve pourtant d'atteindre, un jour. Je suis incapable de savoir si je l'ai déjà connu. Si je m'interroge là-dessus, c'est que ce n'est pas le cas, m'a-t-on dit.

Le mariage, en revanche… c'est une tradition que je trouve d'une incroyable inutilité. Je ne vois pas en quoi s'échanger des vœux devant une institution religieuse ou civile renforcerait une relation sentimentale. La symbolique de cet acte m'échappe totalement. Ce n'est pas parce qu'on se marie avec une personne qu'on finira le reste de notre vie avec elle. Surtout à notre époque.

— Ah, vous êtes là !

Mon petit frère se laisse tomber dans le fauteuil en rotin en face de moi, ses lunettes de soleil sur le nez. Je relève les miennes d'un doigt et l'observe un instant.

— Bien, maintenant que nous sommes au complet, je vais chercher l'entrée ! s'exclame ma mère avec une gaieté que je n'avais plus vue depuis un moment.

Nous ne serons pas dérangés par l'origine du chaos familial, aka notre père. Il passe ses dimanches à ses cours de tennis.

— Amanda n'est pas avec toi ?

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec elle ?

— En vadrouille, je réponds simplement.

Notre mère revient avec une salade composée qu'elle pose sur la table en verre.

— Vous savez que la dernière fois qu'on a partagé un déjeuner tous les trois c'est quand tu as eu ton bac, Matthias, nous fait-elle remarquer.

— Ça relevait du miracle, je méritais une célébration d'envergure nationale, raillé-je.

J'avais tellement séché de cours en terminale que je n'ai pas cru à mes résultats quand j'ai découvert mes notes. Je suis encore certain qu'il y a eu un inversement entre mon bulletin et celui d'un autre. Je m'en suis tiré avec une moyenne générale de douze sur vingt, alors que j'y suis allé au talent.

Ou je suis peut-être un génie qui s'ignore ?

— Tu étais bon élève pourtant, tu n'y as juste pas mis beaucoup du tien, ajoute mon frère.

Je lève des yeux durs et froids vers lui. Je le connais par cœur, malgré notre lien fragile. Il n'a pas dit cela en tant que critique, mais a tenté de me faire un compliment.

Je me maîtrise, comme à chaque fois qu'il s'adresse à moi avec sa gentille compassion. Il n'y peut rien si mon père le préfère à moi, Liam

n'a jamais essayé de me nuire volontairement.

— Ton père m'a dit que vous aviez parlé de ton projet, reprend maman, tu ne veux pas qu'il t'aide au début ?

Jamais. Il aime se mêler de ma vie alors qu'il me déteste, c'est dingue. Il est tenace, même quand il s'agit de son fils raté. En pensant à lui, mon pouce frotte doucement les marques sur les phalanges de mon autre main. Des stigmates de son éducation extrême. C'est un réflexe que j'ai développé quand il s'immisce dans mon esprit.

Et cette facette de mon père, ni Liam ni ma mère n'y ont jamais été confrontés.

Notre repas s'étend jusqu'au milieu de l'après-midi. Grâce à maman et à sa bonne humeur éclatante, Liam et moi nous détendons en présence l'un de l'autre. L'époque où nous nous entendions bien me paraît tellement lointaine. J'ai parfois du mal à me dire qu'elle a existé. Je n'ai pas joué le rôle du grand frère exemplaire et, de toute manière, Liam n'a pas eu besoin de moi pour devenir un homme adulé de tous.

J'ai été choqué par son attitude envers Christa, au lycée. Mais c'était une période durant laquelle nous étions loin l'un de l'autre, autant géographiquement que dans nos liens fraternels. Je n'ai pas cherché à lui faire la morale, à le recadrer, je voulais juste profiter de ma vie d'étudiant, loin de Valienne.

Après le déjeuner, nous aidons maman à faire la vaisselle. Tâche ménagère à laquelle elle nous a assignés dès notre plus jeune âge. Et c'est une activité qui me détend assez, surtout quand l'autre tyran n'est pas dans les parages.

Je verse du liquide nettoyant sur mon éponge tandis que mon frère marmonne :

— Tu imagines tout l'argent de poche qu'on aurait pu se faire vu le nombre de fois où elle nous a imposé cette corvée et qu'on a fait ça gratuitement ?

— Liam De Bregeac, es-tu en train de remettre en cause les méthodes d'éducation de notre mère adorée ?

Il ricane, le nez dans ses assiettes sales.

Étrangement, je ressens une sorte de malaise, en sa présence. Il se renforce lorsque je me rends compte de notre complicité, sur le moment. Celle-ci avait été enfouie sous des tonnes de disputes provoquées par la sévérité de notre père.

— Je ne me permettrais jamais une telle chose, dit-il en souriant. Tu te souviens de la fois où je l'ai défiée ?

— La seule et unique fois, tu veux dire. Comment oublier ?

Cette seule et unique fois, Liam était rentré alcoolisé à la maison, à 4 heures du matin, un soir de semaine. Il venait de fêter les dix-huit ans d'un ami. Elle avait exigé qu'il revienne avant minuit, parce qu'il était mineur et avait cours le lendemain, ordre qu'il a royalement bafoué.

Puis il n'a rien trouvé de mieux que d'aller plonger dans la piscine du jardin.

Il nous a tous réveillés, elle a eu peur qu'il se soit noyé.

Bien évidemment, notre père ne lui en a pas voulu et l'a seulement sermonné avec douceur. Maman, après la frayeur qu'il lui avait faite, a choisi de se venger. Enfin, vengeance à la sauce Irène De Bregeac. Elle a coupé le réveil de Liam, ce qui lui a valu une absence sur les trois cours de la matinée.

Je sais, la plupart des gens auraient été ravis de cette grasse matinée inopinée, dont moi, mais mon frère détestait rater une seconde de cours, c'était presque irrationnel.

— Si elle voyait toutes les bêtises que je fais maintenant que je suis adulte…

Je me retourne vers lui, une main mouillée sur le cœur, et feins d'être choqué par cet affront de mon « gentil » petit frère :

— Quoi ?! Je suis outré d'entendre ça de ta bouche, Liam Théophile Ambroise De Bregeac !

Dans un éclat de rire, il écrase son éponge pleine de liquide vaisselle sur ma joue.

Oui, définitivement, je trouve que notre échange léger sonne faux. Et je sais pourquoi. Je regarde par la fenêtre, en face de moi. La haie qui nous sépare de nos voisines s'élève dans le jardin.

La souffrance que j'ai décelée dans les yeux d'Eva-Line, hier, que ce soit chez nous ou plus tard, au Styx, elle a été causée par lui. Il leur a fait tant de mal, il ne mérite pas cette réputation d'enfant parfait qu'il a réussi à conserver.

— Votre père va bientôt arriver, nous apprend maman en revenant dans la cuisine.

Et l'évocation de cet homme met définitivement fin à cet échange doux-amer. Je m'essuie le visage, et nous terminons notre dure

besogne.

— Il est donc temps pour moi de foutre le camp d'ici, bougonné-je en récupérant mes clés et mon téléphone sur la console du couloir d'entrée.

Maman m'observe sans un mot. Je me hais de lui faire subir cette ambiance pesante dans le foyer puisque, bien entendu, je me sens responsable. Merci papa de m'avoir répété que le seul qui pourrissait notre famille, c'était moi et mes conneries.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandé-je en pivotant vers elle.

Elle s'approche et pose ses mains sur mes épaules.

— Je suis contente que tu sois là.

Oui, bon, je suis heureux de lui faire plaisir. Sa nostalgie me touche. J'ai déjà mentionné que j'étais un amour ?

Mon casque passé sur mon avant-bras, mon réflexe de me frotter les phalanges revient en force. Je les gratte, à présent.

Je laisse ma mère m'enlacer. Avant d'ouvrir la porte, j'adresse un bref signe de main à mon frère.

Dehors, j'entends les graviers crisser. Le vieux est là. Je ne sais pas où je vais aller me promener, mais l'air de notre campagne va me faire plus de bien que celui que je dois partager avec lui.

— À ce soir, maman, lancé-je en quittant la maison.

J'enfile mon casque et atteins ma moto, garée près de l'Audi de mon père, tandis qu'il claque sa portière.

Pas besoin de faire semblant avec lui.

— Amanda t'a parlé de notre réunion, il paraît ? me demande-t-il quand j'enfourche mon véhicule.

— Ouais.

— Tu seras là ?

Je démarre mon engin.

— Ouais.

Je ne veux pas abandonner Amanda.

— Ça sera au country club, lundi à 11 heures.

— OK.

— Tu te comporteras correctement, exige-t-il avant que je ne m'engage vers le portail du domaine.

— Tu m'emmerdes ! hurlé-je par-dessus le bruit du moteur vrombissant.

Jusqu'à quand vais-je jouer cette comédie ?

CHAPITRE 8

Matthias

Assis sur ma moto, devant la maison, j'attends Amanda pour que nous puissions nous rendre au country club. Mon père y est déjà. Je suis à Valienne depuis quatre jours et je l'ai trop vu, celui-là, il faut que je décompresse.

Je sors mon téléphone de ma poche et tape un message à ma plus ancienne amie dans le coin, Sonia :

Salut, ma folle préférée, je suis de retour, on se fait une session dans la semaine ?

En relevant le nez de mon portable, je remarque qu'une voiture se gare à l'arrache sur le trottoir, devant le domicile d'Eva-Line.

Une jeune femme s'en extirpe d'un pas rapide, et je reconnais Christa. Je ne l'avais plus revue depuis que j'ai quitté le lycée, il y a huit ans. Son visage ovale et enfantin est comme dans mes souvenirs, mais il dégage aujourd'hui beaucoup plus de maturité. J'entends une voix aiguë qui provient de l'intérieur du véhicule.

— Oui, oui, deux minutes, s'agace la sœur d'Eva-Line.

Elle va ouvrir la portière arrière, et un gamin aux lunettes rondes comme celles d'Harry Potter s'éjecte de la banquette.

— Maman, j'ai soiiiiiif, s'écrie-t-il tandis qu'il passe leur portillon.

— Attends, Maé, la maison est fermée !

Christa marmonne qu'il est épuisant et récupère son sac à main dans la voiture. Je souris, attendri par cette petite tornade.

Comment mon frère a-t-il pu infliger à cette fille un traitement pareil ? Je n'arrive toujours pas à croire qu'il ait agi de façon aussi cruelle. C'est en observant ce bonhomme et sa mère que je me demande si je n'aurais pas dû jouer mon rôle de grand frère et

rappeler Liam à l'ordre. Mais, à l'époque, ce qui m'importait le plus était de prendre mes distances avec ma famille.

Amanda sort de chez mes parents, vêtue d'une longue robe d'été bleu ciel, et me tire de mes interrogations. Elle repart sur Paris cet après-midi.

— Et tu peux me dire comment tu vas monter là-dessus, habillée comme ça ? lui lancé-je en lui passant le deuxième casque.

— Je pensais qu'on prendrait un taxi ! C'est nul, la moto, je suis obligée d'enfiler des fringues hideuses ! Et il fait trente-cinq degrés, on ne va pas arriver en sueur et décoiffés comme si on venait de faire des cochonneries devant nos pères adorés et leurs associés.

Ah oui, parce qu'en plus on va devoir se taper les associés.

Je soupire, elle ne montera pas sur l'engin. Deux minutes plus tard, elle et moi grimpons dans la voiture de ma mère. J'avoue bénir la climatisation lorsque nous nous installons.

Je reçois une réponse de Sonia une fois que nous sommes garés devant le club prisé des habitants aisés de la ville.

Il était temps, beau gosse, tu m'as manqué ! Échauffe-toi et réserve ton vendredi après-midi !

Je rejoins Amanda en haut des marches du lieu de loisirs.

Le chic bâtiment fait de bois et d'immenses baies vitrées se trouve dans un écrin de verdure. Il possède plusieurs salles de sport, des terrains de tennis, une piscine intérieure et extérieure, un sauna, un hammam et un restaurant gastronomique pour se ravitailler après avoir sué pendant des heures sur les machines de muscu.

Une fois à ma hauteur, ma compagne me pince affectueusement les joues.

— Essaie de te détendre.

— Je suis au summum de la décontraction possible avant un moment avec mon père, bougonné-je.

Nous passons les portes et une hôtesse derrière son comptoir nous accueille en souriant :

— Bienvenue au country club de Valienne !

Des groupes de sportifs dans leurs tenues de tennis sirotent des verres sur la terrasse extérieure.

C'est très m'as-tu-vu, ici.

— J'ai reçu un message de papa, me confie Amanda, ils sont déjà à

l'intérieur depuis une heure.

— Chouette, ironisé-je.

— Nous rejoignons messieurs De Bregeac et Millat, annonce-t-elle à la réceptionniste.

— Pour une sympathique réunion familiale, persiflé-je.

— Oh oui, bien sûr, ils sont là-bas.

Nos noms ne sont pas inconnus, évidemment. La fille nous montre une table près des fenêtres.

— J'espère que vous passerez un agréable moment.

— Aussi agréable qu'un plongeon dans une mer remplie de barracudas.

Voulant rester cordiale, la jeune femme m'adresse un sourire teinté d'une légère gêne.

Je lui glisse au dernier moment :

— Si vous entendez des cris, pas de panique, c'est que ça s'est fini en bain de sang.

Là, son expression vire à l'angoisse.

Je reconnais vite le père d'Amanda, et je suppose que les types avec lui sont ces fameux associés. Lorsqu'il aperçoit sa fille, il se lève et vient la prendre dans ses bras. Même si son projet de vie n'est pas ce que ses parents envisageaient pour elle, ses relations avec eux sont nettement moins compliquées que les miennes avec mes propres parents.

Ils se saluent tandis que je croise le regard glacial de mon père. C'est habituel chez lui, cette suspicion et cette méfiance à mon égard.

Hé, j'ai mis mon masque d'enfant sage comme une image, il devrait m'acclamer pour cet effort !

— Bonjour, articulé-je.

Ma compagne s'assoit sur le siège à côté de son père et j'opte pour le fauteuil en bout de table. Le plus éloigné de cette charmante équipe.

Un serveur vient remplir nos verres déjà posés devant nous. Je n'y connais rien en vin mais je suppose que la bouteille commandée vaut une fortune. Heureusement que ce n'est pas moi qui paie. Boire de l'alcool à cette heure si matinale ne m'enchante pas, mais je suis Amanda et avale une gorgée du liquide. Je réprime une grimace.

Nope, je préfère définitivement la bière. Est-ce qu'ils ne servent pas des pintes, plutôt ?

J'écoute d'une oreille la conversation de nos camarades. Ils sont encore en train de parler de leur boulot de requin, du partenariat sur le point d'être signé entre leurs sociétés.

Pourquoi je suis là ?

— Vous allez peut-être enfin pouvoir vous l'offrir, ce catamaran ! s'exclame mon père à l'intention de celui d'Amanda.

Sa blague de riche fait rire toute la tablée.

— Alors comme ça, vous allez quitter votre travail, Amanda ? lui demande un des deux collègues de M. Millat.

— Euh, oui. Pas dans l'immédiat, mais c'est dans mes projets futurs.

— Édouard m'a parlé d'une école de coiffure ou quelque chose de ce genre, renchérit le deuxième.

— Je suis en train de passer mon diplôme, oui, répond timidement Amanda.

Comme moi, elle doit sentir que l'interrogatoire rempli de condescendance va arriver. Ces types, pour qui brasser des millions chaque mois est la seule chose qui compte, ont une vision bien arrêtée et méprisante de ce style de professions : que ceux qui les exercent ne sont pas des prodiges, pour ne pas dire que ce sont des simples d'esprit.

— Ah, il faut bien des gens pour laver les cheveux pleins de pellicules des autres, continue le premier avec une pointe de mépris naturel.

Je jette un coup d'œil vers ma compagne et comprends qu'elle appréhende les prochaines remarques vexantes qu'ils vont probablement faire. Je sens que je ne vais pas supporter longtemps ce moment.

— Mais vous avez déjà commencé quelques tests sur vous, non ?

Ce con explose de rire, suivi par son acolyte. Et mon père. Seul celui d'Amanda se retient dans un sourire crispé. Il pense comme eux qu'un boulot de coiffeuse n'est pas un vrai travail mais, puisqu'il s'agit de sa fille chérie, il a un minimum de compréhension.

Commençant déjà à perdre mon calme, je pose une main rassurante sur l'avant-bras de mon amie.

On est là que depuis dix minutes.

— Oh ! On plaisante, on plaisante, c'est simplement que votre coiffure est très bizarre, aujourd'hui, insiste lourdement le blond que

j'ai envie de recadrer.

Mais qu'est-ce qu'on s'en tape de son avis ! Pourquoi les gens se sentent sans cesse obligés de le donner alors qu'on a rien demandé ? Amanda s'est fait un chignon en forme de nœud, très mignon.

— Ça va, je pense qu'on a compris, grogné-je dans ma barbe.

Mon père m'entend et m'offre une œillade assassine. Là, il peut se méfier, parce que je vais bientôt ouvrir ma gueule.

— Finalement, ce job, c'est comme une esthéticienne, rien de bien compliqué, achève le rustre. Tant qu'on sait tenir une paire de ciseaux…

— OK, c'est…

Mes mots se meurent lorsque j'entends des talons claquer sourdement sur le sol en moquette. D'un pas assuré, quelqu'un se poste devant notre table. Oh ! bordel.

Cette apparition a au moins le mérite de clore ce désagréable échange, parce que Eva-Line vient de faire taire toute la gent masculine ici présente. Et celui qui est le plus happé par elle, c'est moi, sans aucun doute.

Pourquoi nos chemins se croisent-ils encore ?

Parée du même tailleur-pantalon couleur sable que la réceptionniste, d'escarpins noirs, et d'une queue-de-cheval haute, elle déverse une vague de charme dans le bar.

— Bonjour, amorce-t-elle d'une voix chaude.

Elle est visiblement surprise de tomber sur nous. Son sourire mesuré me dérange. Je me souviens de ce petit bout de femme pétillant de samedi soir, alors son côté « guindé » du jour me semble d'autant plus faux. La contempler attise encore plus cette attirance qui me ronge depuis que j'ai posé mon regard sur elle. Ce qui me tracasse, c'est comment je vais gérer ces sensations qui me déroutent.

Elle et mon père se toisent. J'ai l'impression qu'elle est à deux doigts de lui envoyer son plateau dans la figure.

— Bonjour, lui répond-il.

Les deux malpolis en costards la bouffent des yeux, ce qui me fout les nerfs. Même le père d'Amanda ose la reluquer. Mon amie préserve quant à elle son air poli et avenant.

— Souhaitez-vous une nouvelle bouteille ou autre chose ? nous propose Eva-Line avec professionnalisme malgré sa confusion.

— Pas pour le moment, merci.

— Oh ! par contre, si vous avez besoin d'une coupe de cheveux, nous avons une future experte parmi nous, se moque pour la énième fois celui qui ferait mieux d'aller apprendre l'humour.

Le groupe glousse. Amanda s'est ratatinée sur son siège, et Eva-Line fronce les sourcils. Sur sa bouche se dessine une minuscule moue, qui m'oblige à admirer ses sublimes lèvres charnues et rosées. Cette fille, c'est… une œuvre d'art. Simplement. Elle a des traits parfaits et des yeux si clairs qu'ils te perforent le cœur quand elle t'observe.

Notre hôtesse s'excuse avant de s'éloigner pour continuer son service. Je la suis du regard, obnubilé par elle, tandis que nos camarades déclarent :

— Nous devons vous laisser, nous avons plusieurs rendez-vous dans Paris cet après-midi.

Mais faites donc, ça fera deux cons en moins à cette table.

Ils nous saluent et nous quittent. Il ne reste plus que les vieux Millat/De Bregeac, Amanda et moi. Eva-Line revient, sans grande motivation semble-t-il, et pose la note devant mon père.

Il s'exclame :

— Le vin ne nous est pas offert ? Nous venons ici très fréquemment, cela serait bienvenu de votre part.

Notre serveuse fulmine. Qu'est-ce que ça peut lui foutre de lâcher quelques billets pour une boisson ? Je ne pense pas que son compte en banque en souffrira.

— Presque tous nos clients sont des habitués, réplique Eva-Line de façon très froide. Si nous faisions ça, nous n'aurions plus de chiffre d'affaires.

Elle se force à conclure avec un sourire pincé. Mon père se redresse sur son fauteuil, tel un lion paré à bondir sur la gazelle qu'il a pris pour cible. Je sais ce qui va suivre…

— Ah, certaines personnes sont prêtes à tout pour ruiner notre famille, assène-t-il en récupérant l'addition.

Mais quel enfoiré. Il faut vraiment être dénué de cœur pour faire cette réflexion lourde de sous-entendus.

Son allusion déconcerte l'accusée. J'ai le sentiment qu'elle va lui sauter à la gorge, la rage et la douleur se mélangent dans son regard. Mais, avec une élégance rare, elle prend une inspiration, lève le menton, puis disparaît sur un « Bonne journée » irrité. Amanda est la seule à la saluer.

— Tu aurais beaucoup à revoir niveau humour, toi aussi, lâché-je avant de boire une lichée de mon vin.

Dégueulasse, on dirait du jus de fruit qui pétille parce qu'il est périmé depuis cinq ans !

— C'était une plaisanterie, rétorque mon père.

— C'était grossier et super déplacé. Tu veux que je te rappelle ce qui s'est passé, entre elles et nous ?

— Depuis quand es-tu si rabat-joie, Matthias ?

— C'est vrai que c'est tellement drôle de faire des blagues basées sur un truc aussi glauque, ironisé-je. Tu sais très bien que tu mets mal à l'aise tout le monde, et ça t'amuse. Moi, ça m'énerve.

— Désolé, Édouard et Amanda, Matthias s'est levé du mauvais pied, on dirait !

Et il pose sa main sur mon épaule. Ça, c'est trop. Je me dégage brusquement de lui puis frotte avec frénésie mes phalanges striées de cicatrices. Il remarque mon geste, et cela m'enrage encore plus. Il n'y a pas une once de regret dans ses yeux.

— C'est toujours réjouissant pour toi de te moquer des autres et de les rabaisser, à ce que je vois ! Tu dénigres tout le monde, c'est une spécialité De Bregeac, de toute façon.

Le mot est faible quand il s'agit de nos voisines.

— Matthias…, tente Amanda.

Elle attrape mon poignet. OK, je suis en train de partir en vrille, j'ignore pourquoi je suis autant en rogne. Après quelques secondes d'un silence pesant, le père de la jeune femme relance la conversation en parlant business avec le mien. Cela me laisse plusieurs minutes pour me calmer. Jusqu'à ce que M. Millat nous annonce :

— C'est au tour d'Amanda et moi de nous éclipser, nous déjeunons ailleurs.

Et, bien trop vite, je me retrouve en tête à tête avec le pire souvenir de mon enfance. Je veux me lever pour me barrer d'ici, mais il me saisit l'avant-bras. Je fulmine :

— Lâche-moi.

— T'es toujours un petit con, Matthias.

— Tu devrais changer de refrain, c'est lassant. Lâche-moi.

Il serre plus fort.

— Pourquoi tu t'obstines, bordel ? m'emporté-je sans faire attention aux inconnus dans le bar. Je suis un petit con, c'est pas une

nouveauté, je ne vois pas ce que tu peux attendre de plus de moi. Lâche-moi.

Son contact se faisant insupportable, j'arrive à me délivrer de ses griffes moi-même.

— Je ne suis pas revenu à Valienne pour m'en prendre plein la gueule, mets-toi ça dans le crâne. Je veux juste passer du temps avec maman, je n'ai pas besoin de toi. Et ne va pas me dire que tu as envie de renouer des liens avec moi, je sais que c'est faux. Je suis ton échec, tu ne supportes pas ça et tu cherches à me le faire payer.

Je me dirige vers le comptoir sans me retourner. Je m'installe sur un tabouret en sentant une présence dans mon dos. Mais qu'est-ce qu'il n'a pas compris dans mon discours ?

— Fais attention, je pourrais te couper les vivres au point que tu finirais dans un bidonville, Matthias.

J'émets un gloussement affligé.

— Non, tu ne peux pas, tout l'argent que tu m'as déjà donné, je l'ai dépensé. Je ne compte plus que sur moi-même. Maintenant casse-toi.

Je ferme les paupières. Une, deux secondes, jusqu'à ce que j'entende ses pas s'éloigner. Quand je les rouvre, un serveur s'approche de moi avec un sourire compatissant.

— Vous voulez boire quelque chose, je suppose ?

Oh que oui.

CHAPITRE 9

Eva-Line

Putain !

J'en vois de toutes les couleurs, avec les clients exigeants qui viennent au country club, mais ils n'arrivent pas à la cheville du vieux De Bregeac et de sa clique. Cette pauvre Amanda semblait perdue au milieu de ces gros mufles, et son propre père n'avait pas l'air d'un grand soutien pour elle. Le seul qui montrait clairement qu'il n'avait lui non plus aucune envie d'être là, c'était Matthias.

J'étais à deux doigts de les rembarrer, eux et leurs remarques lourdingues, heureusement que j'ai pu me contrôler. Je détesterais devoir me justifier de mon comportement auprès de ma responsable et me faire rappeler à l'ordre. Ma fierté serait trop atteinte.

Je profite de ce moment de calme pour aller prendre ma pause repas. Je rejoins la cantine des employés, sans fenêtres, à l'arrière du bâtiment.

Je salue les quelques autres personnes déjà présentes : des maîtres-nageurs, coachs sportifs, commis de cuisine et serveurs pour la plupart. Ces derniers comptent beaucoup d'absents aujourd'hui, et je suis allée en dépanner un à la table des De Bregeac parce qu'ils étaient dans le rush.

Nous sommes multitâches ici, et pas payés une fortune pour autant.

— Salut, dis-je à ma collègue réceptionniste tandis qu'elle enfourne une bouchée de spaghettis bolognaise.

— Salut ! C'était les De Bregeac, là-haut ?

— Ouais, marmonné-je.

Depuis sept mois que je bosse au country club, j'ai toujours réussi

à éviter d'avoir affaire à ce type lorsqu'il se ramenait au restaurant.

— Alors ?

— Il a quand même voulu négocier la bouteille de vin gratos, alors qu'il pourrait s'acheter cent caves des meilleures cuvées du pays.

— C'était qui, avec lui ?

— Des collègues de travail, je crois, la fille de l'un d'entre eux, et son fils.

— Son aîné ?

— Hmm.

Elle aussi est de Valienne, elle connaît donc la hiérarchie sociale de cette ville.

— On le croise rarement, dans le coin.

— Oui, c'est le genre loup solitaire de la meute De Bregeac. Lui et son père… c'est compliqué, visiblement.

— Oh ! je vois.

Et pourquoi je parle de cet homme, en fait ?

J'ai failli simuler un malaise quand je les ai reconnus, installés à leur table. Une remontée acide m'a brûlé la gorge. Je pensais que Matthias allait m'afficher et exposer mon boulot de nuit devant tout le monde, mais il ne l'a pas fait.

Il a tenu sa promesse, à ma grande surprise.

Soudain, les pâtes que ma collègue allait engloutir tombent sur son chemisier blanc cassé.

— Ah, meeeeerde ! s'écrie-t-elle avant d'aviser la jolie tache sur le tissu. Et en plus, il n'y avait plus ma taille de vêtement ce matin ! Tu crois que je peux garder ce haut ?

— Si tu ne veux pas entendre la voix de crécelle de notre cheffe quand elle s'énerve, je te conseille d'en changer. Tu peux arrêter le massacre, lui dis-je avec un geste du doigt vers la tache agrandie.

Tandis qu'elle se lève pour remplir notre carafe d'eau, j'envoie un message au barman.

Les De Bregeac sont toujours là ?

Cinq minutes plus tard, je reçois sa réponse. Nous avons tous les numéros de chacun, en cas d'urgence. Et ça, on peut dire que c'en est une.

Il ne reste plus que le beau gosse.

Quoi ?! Pourquoi Matthias s'éternise-t-il ici ? Oh non. Voilà, j'avais raison. C'est peut-être bel et bien un putain de psychopathe, et je suis sa nouvelle cible.

« Calme-toi », comme dirait Yanis.

Ma collègue et moi discutons encore jusqu'à la fin de sa pause. Elle m'abandonne, et j'hésite à prendre des nouvelles du serial killer de la famille. Ou à appeler les flics directement. Mais je n'ai pas le temps de me décider, car je reçois un deuxième SMS :

Je lui sers des verres de whisky-Coca depuis quasi une heure et demie. T'as l'air de le connaître, tu ne veux pas gérer la situation ? C'est toujours gênant les clients dans cet état.

Un serial killer ivre, en plus.

Je suis finalement poussée par ma bonne conscience vers le bar du country club. Je ne sais pas vraiment ce que je compte faire, mais j'ai senti qu'il fallait que je vienne voir ce foutu De Bregeac.

Dans le restaurant, je le repère au loin, assis sur son tabouret, le dos voûté. À deux pas de lui, je réarrange ma queue-de-cheval dans un geste inexplicable. Je me poste prudemment à sa gauche.

Il est en train de pianoter sur son téléphone, déterminé. Mon regard reste cloué à son profil quelques secondes.

— Matthias, prononcé-je pour garder contenance face à mes étranges réactions.

Mon visage s'échauffe lorsqu'il pose ses yeux sur moi.

— Eva-Line.

Son air méprisant me gonfle déjà.

— Oui, *Eva-Line*, le singé-je. On m'a prévenue de ton cas.

— Mon cas, glousse-t-il. J'ai trop bu, je sais.

Je vérifie l'addition laissée près de lui.

— Sept verres, pour être exacte.

Il tient plutôt bien l'alcool. Mis à part son air légèrement embrumé, il semble toujours aussi vif et lucide. Mais il y a autre chose dans ses prunelles noisette, quelque chose de bien plus sombre.

Du chagrin ?

Il est encore plus beau entouré de ces ténèbres.

Je ne dois pas penser ça. C'est absolument proscrit. Mais mon esprit n'en fait qu'à sa tête dès que Matthias est près de moi, je le crains.

Malgré sa déconcertante attention fixée sur moi, je n'oublie pas mes bonnes habitudes, intégrées dans le cadre de ce boulot. Rester droite, cordiale, prévenante sans être envahissante. Si d'ordinaire je fais cela par pure politesse, devant Matthias mes réflexes me servent à masquer mon trouble.

— Tout va bien ?

Je n'oublie pas non plus que c'est un De Bregeac, famille française dans le top 50 des plus riches du pays dont les membres défilent ici.

— Comme si je venais de subir un moment de merde avec mon père.

— Ouais… je peux comprendre.

Il pose à nouveau les yeux sur moi, puis ses lèvres se soulèvent dans un sourire compatissant.

— J'ai découvert qui il était il y a cinq ans, ajouté-je. Enfin, bref.

Que s'est-il passé dans cette famille ? Surtout, que s'est-il passé entre Matthias et eux ? Il a l'air d'avoir la même hostilité que moi envers De Bregeac senior. Le père semble être le pire ennemi de son fils aîné.

Matthias attrape son verre et le termine. Mon regard dérive sur sa main. Immédiatement, des détails glaçants me sautent aux yeux. Ses doigts… Ils sont striés de marques, qui ressemblent à des brûlures.

Oh ! bordel.

Il surprend mon observation à cet endroit de son anatomie.

Oh ! bordel. Je l'ai déjà dit. Mais c'est parce que je n'ai besoin d'aucune explication pour comprendre d'où peuvent provenir ces blessures. C'est d'une évidence monstre. Et je suis sous le choc. Je savais que le père De Bregeac était un abruti fini, mais là c'est autre chose.

Matthias repose lentement son verre puis se met à frotter ses doigts meurtris de son autre main.

Je ne connais pas cet homme. Pourtant je ressens une violente et furieuse empathie pour lui. Mais je ne dis rien. Car justement je ne le connais pas, lui non plus, et je me vois mal engager la conversation sur un sujet si sensible. Cela réduirait la distance entre nous. Et elle doit subsister.

— Tu as mangé ? Parce que, avec tout ce whisky que tu viens d'ingérer, tu risques de ne pas retrouver la sortie.

— Ces cacahuètes, ça compte ? me demande-t-il en montrant le

récipient devant lui.

— Pour un oiseau, sûrement. Mais pour un homme de ta carrure, je ne suis pas certaine.

— Je pourrais aller dormir sur un des transats de la piscine.

— Tu peux… C'est quarante-cinq euros l'accès plus le transat.

— Sans blague, c'est ça le prix pour aller faire un petit somme et un plongeon ?

J'acquiesce en retenant un sourire.

— Ou alors, tu peux aller admirer la vue depuis la terrasse du bar. Ça te ferait prendre l'air, aussi.

— J'ai une sale tête, c'est ça ?

— Disons que tu commences à dériver du côté des clients chiants dans un lieu public qui finissent par se cogner le front sur le comptoir en sombrant, totalement ivres.

— Trop gentille.

Il se lève, sans trop de difficulté. Je l'accompagne, prête à le retenir, mais il accélère et rejoint l'extérieur. Dehors, il s'accoude à la rambarde en bois. Nous avons une jolie vue sur la piscine en contrebas et sur la verdure qui entoure le site.

— Tu n'as rien balancé à ton père, à propos… de mon autre boulot, commencé-je en m'appuyant près de lui.

— Je t'avais dit que je ne le ferais pas.

— Oui, mais…

— Mais tu penses que je suis comme lui, j'ai capté.

Cette comparaison le heurte, et des pièces du puzzle commencent à s'assembler. Pour me ressaisir, je croise les bras et lui lance :

— Qu'est-ce que tu faisais au Styx, Matthias ?

— Est-ce que c'est important ?

— Oui. Alors ?

— OK, je vais t'avouer la vérité. Tu es sûre d'être prête à l'entendre, Eva-Line ?

Mon prénom qui s'échappe de ses lèvres me fait frémir. Je ne sais pas ce qui se passe. Tout ça est dément. Mais je lui réponds encore :

— Oui.

C'est là qu'il m'annonce qu'il compte me tuer… !

— Très bien. Tu as laissé tomber une carte de visite du club, dans la salle de bains, chez mes parents. Je connais ce bar, ça faisait longtemps que je n'y étais pas allé, j'étais curieux de retrouver ces

lieux.

Tout simplement. Je le crois, je me suis mis en tête des histoires rocambolesques et improbables.

— Toi, tu allais traîner dans ce genre d'endroit ?

— Tu as dû le remarquer, je suis loin d'être un pur produit 100 % De Bregeac.

Je me tourne à moitié vers lui, pour l'observer. Son regard est rivé sur l'horizon. Il mordille sa lèvre inférieure, morose.

Je le trouve sublime.

Je dois reprendre la situation en main. Toutes ces sensations et ces pensées interdites qui m'assaillent en présence de Matthias De Bregeac sont indécentes.

Il semblerait que je me sois trompée sur son compte. Mais je dois me méfier. Tout ça n'est peut-être qu'un piège.

— Je suis désolé pour ce que vous avez subi, il y a cinq ans.

Ses excuses me frappent violemment. Il porte une sorte de culpabilité qui n'est pas la sienne. Ce sont Liam et son père qui devraient prononcer ces mots.

— Ouais… je préférerais qu'on y repense pas.

Je me racle la gorge.

— Tu ne veux toujours pas tenter le plongeon dans la piscine ? éludé-je.

— Non, je suis bien ici.

Nous restons là, à contempler la campagne, un moment.

— Au fait, c'était très sympa, ta petite chorégraphie de l'autre soir.

Ses prunelles me déshabillent sans équivoque. Il vient de faire naître en moi une chaleur qui réchauffe ma poitrine. Et pas que ma poitrine.

Je ne suis pas naïve, je sais donc pertinemment que mon physique lui plaît. Je me détourne pour admirer le ciel bleu. Il faut que je mette fin à cette ambiguïté qui s'est installée à la seconde où nous nous sommes rencontrés. Ce n'est pas bien. Je ne peux pas me lier d'amitié avec un De Bregeac. Son père me hait profondément pour avoir tenté de défendre ma famille de façon offensive. Il me ferait la misère s'il me voyait m'approcher de sa descendance. Les mecs sont tous des cas désespérés.

— Je vais t'appeler un taxi, l'informé-je.

Il me suit tandis que j'entre dans le bar. Professionnelle jusqu'au

bout, ça me permet de lui dissimuler mon trouble. Je sens cette tension entre nous, ou peut-être que je me plante totalement et qu'elle n'est qu'à sens unique, mais je dois désamorcer ça.

— C'est très prévenant de ta part et ça me touche, mais je suis venu en voiture.

— Ne t'emballe pas, je ne fais pas ça par pure bonté. Nous avons l'ordre de tout faire pour qu'aucun client ivre ne reprenne le volant en sortant du club.

— Moi qui croyais que tu avais un semblant de sympathie à mon égard, ricane-t-il.

Devant les portes d'entrée, j'attrape le combiné du téléphone posé sur mon comptoir d'accueil et articule silencieusement :

— Jamais, De Bregeac.

Je contacte notre service VTC, très rapide. Quand je vois que Matthias tente de s'enfuir, je le retiens par le poignet.

— Non, tu ne bouges pas !

Il lève les yeux au ciel. Je le surveille tout en reprenant mon poste, jusqu'à ce qu'un chauffeur arrive, cinq minutes plus tard. Lorsque je reçois l'appel du taxi, je raccompagne Matthias à l'extérieur. Il me fait face, avec un sourire ravageur digne d'un tapis rouge, et je déchante.

Son numéro de charme ne m'aide pas, merde !

— Je vais prononcer un mot qui t'est assez étranger mais… merci.

Touchée. Je ne l'ai pas volé.

— Tout pour te servir, De Bregeac, ironisé-je.

— Oh ! Ne me sors pas des phrases de ce genre, Eva-Line.

Ses iris flamboient, et je sais ce qui se passe dans son esprit. Il se retourne pour quitter les lieux. Dans un élan de bravoure, je l'arrête d'une main sur son bras.

— Attends, un dernier truc.

Il fronce les sourcils, et je retire mes doigts de sa chemise. C'est le moment de mettre les choses à plat.

— Il paraît que tu vas traîner dans le coin quelque temps, je ne sais pas si tu comptes venir ici mais… il faut que tu cesses de me… m'observer comme tu le fais. Tout de suite.

Et comment réagit cet imbécile à cet instant ? Il balaie ma silhouette des yeux, de cette façon indécente qui me provoque la chair de poule.

— Comme ça ?

— Stop ! m'agacé-je.

— OK, pardon. Je comprends, je ne le ferai plus.

— Bien. Ta famille… on a l'impression qu'une malédiction va frapper la mienne dès qu'on vous évoque. Nous devons garder nos distances.

Malgré l'effet que produit son regard sur mon corps, il faut que tout se termine.

— Je vais y aller, alors.

J'acquiesce, contrariée. Frustrée. Pourquoi le seul mec qui me fait cet effet dans notre ville tranquille est un De Bregeac ? Il rejoint le véhicule mais, une dernière fois, il se retourne pour déclarer :

— Je n'y peux rien si je te trouve super canon, Eva-Line.

Et il fuit comme un voleur.

CHAPITRE 10

Matthias

Mon cœur cogne si fort dans ma poitrine qu'il menace d'en sortir. Mon souffle erratique et ma respiration en vrac sont les seuls bruits qui résonnent dans mes oreilles. Je n'arriverai pas à tenir plus longtemps. Sonia va bien se foutre de moi. Et Sirius ne va pas me laisser m'arrêter, il est bien trop heureux de cette balade.

— Pause, articulé-je finalement.

Un méchant point de côté me décide à m'avouer vaincu. Je tire avec douceur sur la longe rattachée au harnais à ma taille. Sirius ralentit et se tourne vers moi, langue pendue, l'air de dire : « Mais qu'est-ce que tu fous ? Allez hop, hop, on repart ! » Ce berger malinois ne m'a pas ménagé, il est infatigable.

— Mais quel petit joueur ! se moque Sonia.

Elle arrive à ma hauteur avec Sky, un beauceron au fort tempérament.

— Je t'avais prévenue que je n'ai pas couru depuis quasiment un mois et que ma performance allait être médiocre.

— Tu avais mieux à faire, c'est ça ?

J'ai surtout été pris d'une bonne grosse flemme, avec cette chaleur étouffante.

Nous remettons nos chiens en marche et adoptons un rythme lent pour le vieux débris que je suis. Je me concentre sur ma respiration et savoure l'air pur de la forêt dans laquelle nous nous trouvons.

C'était notre rituel, de venir faire des sessions de canicross ici le week-end. Sonia et moi nous sommes connus au collège, et c'est elle qui m'a fait découvrir le refuge animalier dans lequel elle était bénévole. J'ai ensuite développé un grand attachement pour ces bêtes abandonnées et cette cause qui me semble parfois perdue.

Bien sûr, c'était l'un des aspects de ma vie que mon père exécrait et exècre toujours (comme tous les autres, en fait). Il n'arrêtait pas de me dire, avec sa vision rétrograde, que ces occupations c'était pour les « fillettes ».

Sonia est la seule de mes fréquentations d'ado avec qui je suis encore en contact. Mon groupe de potes, je l'avais rejoint surtout parce que ça emmerdait bien mon père que je traîne avec des gens peu recommandables. Elle, de par ses origines très modestes, m'a reconnecté avec la réalité, tandis que j'avais passé mon enfance dans notre cercle de privilégiés.

— On sort avec des amis tout à l'heure, tu veux venir ? me demande-t-elle pendant que nous marchons à l'ombre des arbres sur le chemin de terre.

— Vous allez où ?

— Ce n'est pas encore décidé.

— Oh ! d'ailleurs, je suis retourné au Styx il n'y a pas longtemps.

C'est Sonia qui m'a fait découvrir cet endroit. Il avait fallu que je m'éclipse en douce de la maison pour la rejoindre parce que nous n'étions pas autorisés à sortir les soirs de semaine.

— Ah bin voilà, bonne idée ! Ça fait un moment que je n'y ai pas mis les pieds. Il paraît que l'ambiance est toujours aussi enflammée.

Merde. Je jure que je n'ai pas fait exprès d'en parler, c'est mon inconscient qui est un bel enfoiré.

Mon acolyte attrape son portable et envoie un message pour prévenir ses connaissances qu'on se rejoindra là-bas.

Je crève d'envie de retrouver le regard hypnotique d'Eva-Line, ce qu'il me transmet, d'éprouver à nouveau ces sensations qu'elle a provoquées en moi, au plus profond de mon être. Ce qu'elle a remué dès notre première rencontre est encore là et paraît prendre davantage de place. Alors, même si ce n'est que le temps de quelques-uns de ses numéros de danse, je me contenterai de ça. Je suis capable de me contrôler, je suis un grand garçon. Et elle ne peut pas m'interdire d'aller au Styx.

Mais je réalise que notre nouveau plan de ce soir m'emballe beaucoup trop. Je ressens cette impatience euphorique qu'on a quand on est gosse et qu'on se réveille le matin de Noël.

Pas que je considère Eva-Line comme un vulgaire paquet-cadeau, hein ! Dois-je m'inquiéter pour ma santé mentale ?

Notre sortie se finit en une agréable promenade. Sonia me raconte ses péripéties en tant qu'assistante vétérinaire. De retour au refuge, nous remettons Sirus et Sky dans leurs box respectifs. Nous prenons le temps de leur faire des câlins. Cela me broie le cœur à chaque fois que je les vois dans ces cages. Ces animaux victimes de la cruauté et de la négligence des hommes, qui n'ont rien demandé, méritent qu'on leur offre le plus d'affection possible. À notre échelle de bénévoles, c'est le maximum qu'on puisse faire.

Je referme la porte sur Sirius en lui adressant un sourire rassurant :

— Je reviendrai, mon grand, promis.

Je me prends à imaginer le nombre d'animaux abandonnés que je pourrais sauver si je vivais dans un domaine comme celui de mes parents. Tant de terrain, vide. Du gâchis quand on pense que ces refuges sont saturés la plus grande partie de l'année. J'espère que je serai en mesure de les aider une fois mon café ouvert.

— Quand retournes-tu sur Paris ? Il faut qu'on se fasse une autre session !

— J'ai promis à ma mère que je resterais un peu, je n'ai pas de boulot pour l'instant. Donc au moins jusqu'à la fin du mois.

— Ah ! Tu auras donc l'occasion de te rattraper après ta maigre performance d'aujourd'hui.

Tandis que nous regagnons le parking, je lui fais un doigt d'honneur. Mais, je l'avoue, je l'ai mauvaise. Je ne resterai pas sur cet échec.

Sonia était ma partenaire de crime lorsque nous étions ados. La seule chose qui enrageait encore plus mon père que mes conneries, c'était les conneries que nous faisions tous les deux. Ah ! et celles qu'elle, Éloïse et moi faisions tous ensemble. Le trio infernal.

Une fois sur ma moto, prêt à démarrer, j'envoie un message à ma cousine pour l'informer de notre sortie du soir. Ça va être sympa de nous retrouver autour d'un verre, comme avant.

Un abruti file un coup de sac à dos dans ma bécane en voulant monter dans sa caisse, et ça m'énerve. C'est l'un des seuls biens qui m'appartienne totalement, je tiens à cet engin, symbole de ma liberté.

De retour chez mes parents, ma mère m'accueille avec une vive étreinte. Je lève les yeux au ciel. Elle passe ses journées à me faire des câlins. Elle surgit parfois derrière moi quand je suis sur le canapé pour m'enlacer. Il n'y a pas de raisons particulières à ces élans d'affection,

elle est juste très heureuse que je sois là.

Lorsqu'elle s'écarte de moi, elle fronce le nez et grimace.

— Tu devrais vraiment prendre une douche, tu pues !

Si ma mère, Irène De Bregeac, se permet ce genre de réflexion sans finesse, c'est que l'heure est grave.

— Excuse-moi, j'ai couru sept kilomètres et j'ai remis mon équipement de moto par-dessus mes fringues de sport.

— Alors, vide le flacon de savon !

Je retire mon blouson et, là, je comprends sa gêne. Je sens le phoque.

Elle voulait que je vienne avec eux dans leur maison de Saint-Paul-de-Vence, la semaine prochaine, mais cette fois-ci j'ai préféré dire non. Ce serait trop tirer sur la corde que de m'imposer mon père et Liam de cette façon. Et l'idée d'avoir le manoir pour moi tout seul, comme au bon vieux temps, quand j'étais ado, me branche assez.

Une fois propre, frais et parfumé, je décide de consacrer mon après-midi à ma recherche d'un local pour mon futur café-refuge. L'avantage d'avoir le nom de De Bregeac, c'est que je trouve des oreilles très attentives à mon projet lorsque je passe quelques coups de téléphone à des agences immobilières de la ville. Ce que je tais, c'est que tout le clan familial n'investira pas des millions dedans.

Je prévois trois visites dans les jours qui suivent, et c'est motivé que je me prépare pour une soirée qui s'annonce mouvementée au Styx. Éloïse et Sonia sont deux sacrées fêtardes, bien plus que moi. Et je me mentirais à moi-même si je disais que mon enthousiasme n'est pas en partie dû à la présence en ces lieux d'une magnifique danseuse tatouée.

Ma mère apparaît dans l'entrebâillement de la porte de ma chambre tandis que j'enfile mes chaussures.

— Tu ne dînes pas avec nous, je suppose ?

Je l'avais avertie que j'esquiverais tous les repas en compagnie de mon père. Je secoue la tête, me détourne face à son air chagriné. Ma culpabilité de la peiner revient en force.

— On mange tous les midis ensemble, maman, lui rappelé-je.

— Oh ! oui… Ce n'est… Ce n'est pas ça.

Je m'approche d'elle et pose mes mains sur ses épaules.

— Alors quoi ?

— Rien, mon chéri. Tu travaillais sur ton café, aujourd'hui ?

— Oui.

Elle lève la tête pour plonger ses yeux dans les miens, je fais quasiment trente centimètres de plus qu'elle.

— Je suis fière de toi, Matthias, sache-le.

Son ton solennel me surprend. On n'a plus reparlé de mon projet depuis mon annonce à son anniversaire. Je lui offre un sourire décontracté, pour masquer mon émotion. Je n'ai toujours pu compter que sur elle pour recueillir un peu de fierté à mon égard.

— Peu importe ce que tu fais de ta vie, ajoute-t-elle.

Je la soupçonne de tenter de se rattraper pour sa réaction de l'autre jour. Je lui en ai voulu sur le coup, mais je sais qu'elle est honnête, à cet instant. Elle est inquiète que je ne m'en sorte pas si je m'éloigne du chemin que mon père et elle souhaiteraient que j'emprunte.

— Heureusement que tu es là, murmuré-je.

Je regrette que la pudeur qu'il y a entre nous ne m'ait pas fait prononcer ces mots plus souvent. Je lui suis reconnaissant de sa patience, de son amour, malgré les moments pourris dont je suis responsable.

Elle me prend dans ses bras, encore une fois.

— Je t'aime, mon chéri.

Une boule se forme dans ma gorge.

— Moi aussi, même si je ne te le dis pas.

Je m'écarte d'elle et, avec un air taquin, lui demande :

— Maintenant, puis-je aller picoler avec des amis ?

Elle éclate d'un rire mesuré.

— Je ne peux plus t'interdire de sortir et boire, à ton âge, Matthias, à mon grand regret.

Je descends les escaliers, elle à ma suite, en l'écoutant me faire la morale comme si j'avais dix-sept ans. Elle m'impose un troisième câlin avant que je m'en aille.

Je me rends à moto au Styx. J'aime bien me promener dans Valienne, la familiarité de la ville de mon enfance a quelque chose de chaleureux. Son vieux cœur de village et la campagne alentour en font une bulle paisible. Il n'y a que le manoir de mes parents qui me laisse un goût amer dans la bouche. C'est aussi pour ça que j'ai décidé d'implanter mon futur café ici : il y aura moins de concurrence, et plus d'espace et de verdure pour les animaux qu'en plein Paris.

La nuit est presque tombée lorsque je me gare devant le Styx. L'agitation des lieux se ressent jusque sur le trottoir, où des groupes de personnes fument et discutent bruyamment. Mon casque sous le bras, j'entre dans l'établissement sous le regard attentif du vigile.

Le long couloir glauque qui mène à la salle principale n'a jamais été très accueillant. Mais l'ambiance se réchauffe quand j'arrive dans le bar. Il est déjà plein à craquer.

Je repère Éloïse et Sonia dans cette foule, attablées non loin de la scène. En slalomant entre les clients, je me rends compte, comme un abruti en manque, que mon regard parcourt frénétiquement les lieux, à la recherche de quelque chose.

Enfin, de quelqu'un.

Je secoue la tête, dépité par mon absence de volonté. Mes amies me saluent avec entrain, et je m'oblige à ranger Eva-Line dans un recoin très, très éloigné de mon esprit.

— Je suis trop contente que tu sois de retour, mon petit Matthias, se réjouit Sonia alors que je m'assois à côté d'elle.

Elle passe son bras sur mes épaules et me serre fort.

Décidément, qu'est-ce qu'elles ont toutes à vouloir me cajoler, aujourd'hui ?

— D'autres personnes vont nous rejoindre ?

— Non, finalement il n'y aura que nous trois. Comme au bon vieux temps !

— Ça fait une éternité que je n'étais pas venue au Styx, nous dit Éloïse, c'est vrai qu'il y a des shows de danse ?

— Ouais, et ils valent le détour ! Les filles sont super belles, j'en suis jalouse. Et il y a un mec aussi, *mamma mia*, c'est bien dommage qu'il ne nous fasse pas quelque chose à la Magic Mike.

Elle s'évente le visage de la main. Éloïse et moi gloussons devant la mine béate de notre amie. Nous passons commande auprès d'un serveur et, quand je me retourne vers le bar, je reconnais le type avec qui j'ai discuté la dernière fois. Je suis presque sûr qu'on était dans la même classe, au collège. Il intercepte mon regard et plisse les yeux avant de reprendre la préparation d'une boisson.

Une heure passe, et nous finissons par nous gaver de tapas et autres snacks proposés sur le menu. Je suis obligé de jouer les grands frères avec mes deux furies parce qu'elles abusent un peu des vodkas-pomme.

La foule est en ébullition depuis qu'un des barmans a annoncé que les artistes débarquaient d'ici un quart d'heure. Moi, je ne tiens plus en place. Je sais, je suis pitoyable. Tout ça pour ma voisine.

La danse, ça ne m'a jamais passionné. Pourtant, me voilà à trépigner de voir Eva-Line enflammer la scène du Styx.

Soudain, les éclairages changent : des spots s'allument près de l'estrade en bois, l'intensité de ceux de la salle diminue. Des applaudissements et exclamations résonnent dans le bar. Le volume de la musique monte d'un cran et l'euphorie ambiante est contagieuse. Un blanc sonore emplit les lieux, puis des percussions et des accords de guitare électro s'élèvent. Je vais probablement me prendre une douche glaciale, rien ne m'assure que c'est Eva-Line qui va se montrer d'ici quelques secondes.

Une première danseuse slalome entre les tables, c'est la jolie blonde qui était avec Eva la dernière fois. Merde.

Elle grimpe sur la scène avec énergie, mais ses mouvements me laissent totalement de marbre, parce qu'une autre femme vient d'apparaître à quelques mètres de là.

Ses tatouages m'envoûtent, la vision de son corps me paralyse, son fascinant visage me met K-O.

Je ferme les yeux, impuissant face à la tempête de sensations qu'Eva-Line provoque en moi.

Je reconnais la chanson de Natalia Kills, *Problem*, puis j'ose admirer cette femme qui me chamboule.

Je sais qu'elle a vu mes mains meurtries, au country club. Je sais qu'elle en a tout de suite tiré des conclusions. Et pourtant… elle n'a pas montré ce sentiment qui a déjà flingué un morceau de confiance en moi, par le passé.

Le dégoût.

Ça peut paraître insignifiant pour certains, ces cicatrices, ça l'était aussi pour moi, mis à part les humiliations qu'elles représentaient. Mais le regard que certaines filles ont posé sur mes doigts a changé ma vision de ces marques.

Le souvenir de ma conversation avec Eva-Line se fane et je m'ancre au moment présent. À son déhanché qui me fait tourner la tête, et à ses prunelles arrimées aux miennes.

CHAPITRE 11

Matthias

À quel moment m'a-t-elle reconnu ?

Je crois que j'étais en train de la contempler depuis le début, perdu dans mes pensées. Je ne parviens pas à déchiffrer son expression. Concentrée sur sa chorégraphie, ses yeux charbonneux ne laissent passer aucune émotion. C'est d'autant plus complexe de la décrypter avec ce masque sur son visage.

Putain, qu'est-ce qu'elle est belle. Prodigieuse. Et sa tenue m'hypnotise. Elle porte une combishort noire moulante à paillettes, avec cette mini-veste en cuir qu'elle avait déjà la dernière fois. Mais ce qui me captive, ce sont ces fines chaînes qui pendent sur ses cuisses. Elles virevoltent et rebondissent sur sa peau. Qui aurait cru qu'un bijou comme celui-ci me ferait autant d'effet ?

Elle a cessé de me fixer, pas moi. Mais nos regards se percutent une fois de plus, et ce coup-ci elle abandonne cet air impassible. Elle sourit. C'est subtil, un sourire en coin mutin qui me consume.

Ce n'est peut-être qu'un rôle qu'elle joue, pour le spectacle, mais je tombe à fond dans le panneau. Je suis faible. Je me noie dans ses prunelles.

La foule pousse des cris d'acclamation dès qu'elle et sa collègue blonde chauffent la salle, leur complicité avec le public est plutôt bon enfant. Je ne peux m'empêcher de me détourner discrètement pour jeter un œil aux clients autour de moi. Et je n'aurais pas dû, parce que plusieurs d'entre eux ont une expression affamée qui me fait éprouver un désagréable sentiment. Certains chuchotent entre eux et je devine très bien ce qu'ils se racontent. Eva-Line est consciente de ce qu'implique son job envers la gent masculine, elle me l'a dit. Mais elle semble s'en foutre et j'aime cette flamme de provocation qui s'embrase

dans ses iris.

Trois minutes plus tard, alors que je suis figé comme un couillon sur ma chaise, les filles descendent de scène. La blonde au total look rose s'aventure entre les tables pour regagner le bar. Puis c'est Eva-Line qui s'avance. Sa démarche m'achève, elle est d'une sensualité qui me colle la chair de poule.

Et quelque chose se produit qui me terrasse définitivement. Elle s'arrête à ma hauteur, se penche vers mon oreille et me murmure par-dessus la musique :

— Qui aurait cru que je ferais cet effet à un De Bregeac, hein ?

Le bout de son nez frôle ma joue, ses longs cheveux bouclés me chatouillent l'épaule. Son léger parfum aux notes d'agrumes, mélangé à l'odeur de la laque et du similicuir, envahit mes sens. Sans attendre ma réponse, elle continue sa route sous l'ovation de la salle.

Je ne me retourne pas pour la voir quitter le bar, et c'est ma cousine qui me tire de ma transe :

— Eh bien, eh bien, tu n'as pas perdu de ton charme. Tu réussis à mettre à tes pieds une fille sans même lui parler ou la toucher.

C'est totalement l'inverse. Putain, c'est moi qui suis à ses pieds.

— Vous vous connaissez ? s'intéresse Sonia.

— C'est…

Oups, j'ai failli faire une boulette. D'ailleurs, Éloïse n'a pas l'air de l'avoir reconnue.

— Je lui ai donné un coup de main la dernière fois que je suis venu ici.

Ma cousine hausse les sourcils avec amusement.

— Oh, mais tu n'es pas avec Amanda en ce moment ?

— Pour la énième fois, Amanda est juste un plan cul !

Marre de me répéter, cette fille obsède tout le monde sauf moi, ma parole !

— D'accord, tempère Éloïse face à mon ton agacé, ça va, pas besoin de t'énerver. Pourtant tu sembles assez… frustré ?

Vilaine. Elle m'examine avec un rictus diabolique.

— Ta danseuse en serait-elle la cause ? renchérit Sonia.

— OK, vous vous liguez contre moi, c'est ça ? Vous voulez autre chose à boire ?

Je commence à me lever quand mon amie d'enfance continue de déblatérer :

— C'est vrai que, au bout d'un certain temps, un plan cul ne suffit plus à évacuer toute cette tension si c'est une autre femme que tu as en tête. Il y aura bien un moment où il faudra que tu…

— Vous êtes épuisantes quand vous vous y mettez, les filles, la coupé-je tandis que je me dirige vers le bar.

Elles sont épuisantes quand elles pointent du doigt la vérité, surtout. Et puis, je ne couche même plus avec Amanda, elle est repartie sur Paris et, moi, je suis resté ici. Cela n'arrange pas ma situation.

Je m'accoude lourdement sur la surface en bois.

— Je vous sers quoi ? me demande l'un des barmen.

— Un Redbull.

Un deuxième homme passe de l'autre côté du comptoir et s'arrête à ma hauteur.

— Ah, salut.

C'est le type au physique imposant qui m'a fait subir son interrogatoire la semaine dernière. Un ami d'Eva-Line, selon mon humble avis. Il m'a cuisiné en bon pote qui se respecte.

— Salut.

— C'est drôle de te voir ici deux fois en deux week-ends, fait-il remarquer.

Son air moqueur n'est même pas discret.

— C'est réellement le bar qui t'intéresse ou l'une de ses employées ?

Que lui a raconté notre voisine ? Ses sous-entendus sont lourds de sens.

— Oh ! Matthias, on plaisantaiiiit !

Éloïse vient m'enlacer et tangue contre moi. Ça y est, elle est ivre.

— Tu comptais ruminer tout seul dans ton coin ?

— Je ne fais pas la gueule pour si peu.

Le copain d'Eva-Line nous observe de façon étrange. La familiarité entre elle et moi doit l'intriguer.

— C'est ma cousine, Éloïse.

J'ignore pourquoi je me sens obligé de lui lâcher l'info. Elle lui offre un sourire radieux.

— Je vois que tu t'es fait plein d'amis, au Styx, me dit-elle.

— Amis, je ne sais pas, marmonné-je sans que le gars m'entende.

S'il est proche d'Eva-Line, c'est qu'il connaît toute l'histoire entre

sa famille et la mienne.

— Oh ! J'ai trop envie de faire pipi ! Je reviens.

Éloïse se précipite d'un coup vers les toilettes près de l'entrée.

— Je suis en quelque sorte le chaperon de la soirée, expliqué-je à mon interlocuteur.

Il hoche la tête, pensif.

— Je m'appelle Yanis, au fait.

Yanis… ouais, ce prénom me dit définitivement quelque chose.

— Inutile de te présenter, ajoute-t-il en gloussant. Alors, le Styx est aussi sympa que dans tes souvenirs ?

— Plutôt.

Bon… notre conversation m'est désagréable. Je sens qu'il me juge à chaque mot qui sort de ma bouche.

— C'est vraiment bizarre de voir l'un d'entre vous dans cet endroit.

OK, son air condescendant commence à m'agacer.

— Remets-t'en, mec.

— Je m'en remettrai si tu n'es pas venu pour de mauvaises raisons.

Ah, voilà. J'émets un rire sarcastique. Son expression a changé, elle est bien plus sérieuse et méfiante.

— J'ai encore le droit de me promener où bon me semble, non ? Et il va falloir arrêter de me prêter de fausses intentions dès que je sors du manoir de mes parents.

Yanis hausse les sourcils, surpris par la dureté de ma dernière réplique.

— OK… tu ne peux pas me reprocher d'émettre des doutes sur ta personne.

— Eh bien si, je te le reproche. Tu ne me connais pas.

Il me sonde à nouveau du regard. Quelqu'un le hèle pour commander à boire, mais il trouve tout de même le temps de riposter :

— Tu ne dois pas te rendre compte du bordel…

— Peut-être pas, car justement je n'étais pas là. Maintenant lâche-moi avec ça.

Qu'est-ce qui lui prend, à vouloir me faire la morale au milieu du bar ? Je ne supporte pas de recevoir des reproches alors que je ne suis coupable de rien. Qu'il aille frapper à la porte du manoir s'il veut déverser sa haine.

Yanis va servir une cliente puis revient en face de moi. Il cherche à provoquer une embrouille ou quoi ? Une silhouette menue vêtue de

noir surgit près de lui.

C'était pas le moment pour qu'elle débarque, cette fois-ci.

Eva-Line s'adresse à son ami sans me voir :

— Alors, on était bien ?

Elle repousse sa chevelure brune et bouclée dans son dos d'un geste désinvolte, et son visage se tourne vers moi. Elle se fige.

— Oh. Le De Bregeac. Vous étiez en train de… discuter ? s'étonne-t-elle.

— Oui, voilà, on discutait, raillé-je en lançant un regard glacial à son copain barman.

L'attention de la jeune femme alterne de lui à moi. Elle doit sentir la tension qui s'est installée entre nous. Et puis, Yanis me toise comme s'il était sur le point de me mettre un pain.

— Il se passe quoi, exactement ? Yanis ?

Elle pivote vers lui et croise les bras.

— Rien, on papotait.

— Ah oui ? On a plutôt l'impression que vous étiez sur le point de monter sur un ring. T'as fait quoi ?

Le fait qu'elle le réprimande me soulage. L'envie de lancer une pique à son pote me démange, mais je me retiens.

— Rien du tout !

— Mais bien sûr ! T'as cet air de gamin qui a fait une bêtise.

— Et lui alors, il a l'air d'un saint peut-être ?

— Hé…

— Yanis, stop, m'interrompt-elle.

Eva-Line pose une main sur son épaule et plonge ses yeux dans les siens. Leur échange muet paraît houleux, mais il finit par s'éloigner et reprendre son boulot.

— Ta famille est un sujet sensible.

Je nargue une dernière fois le barman en lui adressant un clin d'œil dédaigneux.

— Ne le cherche pas non plus, me sermonne-t-elle.

— C'était trop tentant.

J'ai du mal à croire que, il y a quelques minutes, elle me susurrait des mots aguicheurs.

— T'es venu tout seul ?

— Non… je suis avec… les deux diablesses qui sont là-bas.

Je me retourne, et montre Sonia et Éloïse, en train de hurler de

rire si fort qu'elles doivent casser les oreilles de la table d'à côté.

— Ah oui, elles ont l'air… en pleine forme.

— La vodka y est pour quelque chose.

Eva-Line me sourit et échauffe mes veines. Lorsqu'un des serveurs passe devant elle, elle l'intercepte :

— Oh ! Est-ce que tu pourrais me ramener ?

— J'aurais bien voulu, mais je suis venu avec Yanis. Attends jusqu'à la fermeture ?

— Non, je faisais juste un extra ce soir, et je bosse tôt demain matin.

— T'avais pas un super vélo, aux dernières nouvelles ? m'immiscé-je.

Elle fronce le nez.

— Il a définitivement rendu l'âme. Une pièce du dérailleur a cassé.

Ma cousine réapparaît près de moi, suivie par Sonia. Celle-ci me lance :

— Éloïse m'a dit que tu boudais dans ton coin !

La danseuse les observe d'un air amusé. Mes deux comparses la remarquent, et mon amie ajoute :

— Oh, d'accord, on comprend pourquoi tu nous as quittées, lâcheur.

Je lève les yeux au ciel à l'intention d'Eva-Line. Soudain, Éloïse s'écrie :

— Hé, mais je te reconnais !

Immédiatement, je pose ma main sur sa bouche. Ma voisine se fige. Je suppose qu'elle ne souhaite pas être exposée au milieu de cette foule.

— Surtout, n'en dis pas plus, préviens-je ma cousine. Si elle porte un masque, ce n'est pas pour rien.

Le regard que me lance Éloïse me fait comprendre qu'elle ne trahira personne. Je la libère.

— Mais c'est fou ! s'exclame-t-elle.

— J'ai raté quelque chose ? nous demande Sonia.

J'ai confiance en elle. Mais j'ignore ce qu'il en est de ma voisine au visage dissimulé. Je ne me permettrais pas de révéler son identité à sa place. Sonia connaît vaguement l'histoire entre ma famille et la sienne.

— Je l'ai doublée à la caisse du supermarché en prétextant que

j'étais enceinte, mais ma supercherie n'a pas fonctionné, invente Eva-Line.

Sa conviction dans son mensonge me fait rire.

— Je l'ai gentiment appelée « sale conne », complète ma cousine.

Eva-Line et elle échangent un regard complice. Éloïse a bien reçu le message, son anonymat est important.

— Yaniiiiiis, tu peux me ramener, s'il te plaît ? demande Eva-Line au jeune homme avec des yeux de biche.

Toute contrariété s'est évaporée entre eux. Seraient-ils… plus que des amis ? Cette hypothèse me perturbe.

— Gaël ne nous laissera pas quitter notre poste en plein rush, désolé.

Sonia ne peut retenir un air intrigué et pose la question fatale.

— Oh, c'est ton… mec ?

— Yanis ? Pitié, non ! L'avoir comme meilleur ami est largement suffisant.

Eva-Line intercepte à présent la danseuse qui l'accompagnait sur scène et qui porte un masque à dentelle rose.

— Est-ce que tu as un peu de temps avant ta prochaine choré ? Je cherche désespérément un chauffeur pour rentrer chez moi.

— Désolée, je suis venue à pied.

— Mais c'est pas possible ! Fichu vélo !

Et c'est là que j'entends ma cousine proposer :

— Matthias, tu peux pas la déposer ?

L'attention oppressante des trois jeunes femmes se fixe sur moi. Éloïse a raté une très bonne occasion de se taire. De quoi elle se mêle ?!

— Je ne crois pas…

— Waouh, t'es tellement serviable, Matthias, raille Sonia.

— Un vrai gentleman, renchérit Eva-Line avec sarcasme. Rien d'étonnant, cela dit.

Oh ! Qu'elle ne me cherche pas trop. Et je veux bien faire monter n'importe qui sur ma moto, mais elle…

Trop tentant. Trop dangereux.

Tandis que j'écoute les moqueries de ma cousine et mon amie, la danseuse va alpaguer tous ses collègues afin de trouver une âme charitable.

— Pourquoi tu fais ton connard ? m'interroge Éloïse.

— Hein ?

— Ramène-la, ça ne va pas te tuer !

— Ni elle ni moi n'avons envie de nous retrouver collés ensemble sur ma moto, crois-moi.

— Mais bien sûr, prends-nous pour des idiotes, ricane-t-elle. En tout cas, tu ne peux pas nier qu'elle ne te laisse pas de marbre.

— Ça c'est clair, elle est assez agaçante. Tu sais qu'elle a osé me dire : « Je t'emmerde » ? m'indigné-je.

— Oh ! pauvre petit bouchon. Elle a des circonstances atténuantes, et c'est vrai que parfois tu es un cas.

— Votre solidarité féminine est insupportable, marmonné-je.

— Bon, qu'est-ce que t'attends, tu la ramènes ? insiste Sonia. T'imagines si elle accepte de monter en voiture avec un taré ?

Je me redresse sur mon tabouret.

— Alors ça, c'est… bas.

Putain, elle parvient à instiller en moi une pointe de culpabilité. Traîtresse !

Eva-Line revient derrière le comptoir et chuchote quelque chose à l'oreille de Yanis. Elle disparaît ensuite en passant par l'entrée de service. Son ami se pointe devant nous, en train de remplir un verre de feuilles de menthe.

— Elle rentre comment ? l'interrogé-je.

— En quoi ça t'intéresse ?

Connard.

— Ça m'intéresse parce que j'ai un moyen de transport et que je me sens d'humeur généreuse.

— Bah voyons.

Il croise ses gros bras dans une tentative pour m'intimider, je suppose. Ça ne marche pas. Mes biceps sont musclés aussi, il n'a pas de quoi se vanter. En toute modestie, bien sûr.

— Donc tu préfères qu'elle demande à n'importe qui plutôt que je propose mon aide ?

— Eh bien, franchement…

— Ta gueule.

Un sourire prétentieux fleurit sur ses lèvres.

— Je vais la chercher, conclus-je.

Mais je n'ai pas fait un pas qu'il m'attrape par l'épaule.

— Fais gaffe, mec. S'il se passe quelque chose… je te tue.

Et là, j'explose de rire. Un peu dans l'abus, celui-là.

— Parce que j'ai voulu rendre service à ta pote ? OK. Les filles, je reviens.

En m'éloignant vers notre table, des bribes de phrases prononcées par Sonia me parviennent :

— C'est qui cette nana ? Pourquoi les mecs se mettent-ils dans des états pareils pour elle ?

Si je le savais !

De toute façon, elle finira vite par découvrir le vrai visage d'Eva-Line.

CHAPITRE 12

Eva-Line

Me voilà en route pour presque une heure de marche pour rentrer à la maison.

Tout le monde est devenu écolo dans cette ville ! Ils sont désormais accros au covoiturage ou au vélo. Je n'allais pas attendre 2 heures du matin pour quitter le Styx, j'ai besoin de repos. Il faudrait peut-être que j'envisage de passer mon permis… Mais ne serait-ce que d'effleurer un volant me terrifie.

Je n'ai pas fait cinq pas que j'entends un moteur arriver à ma hauteur. C'est fréquent, qu'un gros lourd tente de m'accoster. Ils sont partout.

Ce n'est pas une voiture qui roule près de moi, mais une moto.

— Eva-Line.

Mais non, je rêve…

Je reconnaîtrais cette voix entre mille, même étouffée par ce casque noir qu'il a sur la tête.

— Désolée, vous vous trompez de personne, je crois !

En général, cette phrase fonctionne. Mais pas avec lui. Deux fois que je l'utilise, deux fois que cela semble le motiver à me coller aux basques.

Il rapproche son véhicule de moi.

— Je voulais te proposer de te raccompagner.

— Non, merci.

J'enchaîne déjà échec sur échec à m'éloigner de lui, on ne va pas empirer les choses.

Au bout d'un moment, cela finira par m'épuiser. Parce que je vais à l'encontre de ce que me dicte la petite voix dans ma tête.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de flirter avec lui, après ma démonstration, mais sa présence ici a tout bousculé. Il y avait tant d'admiration, tant de désir dans ses prunelles, quand je dansais, j'ai eu du mal à garder le fil de ma chorégraphie.

J'aurais dû refuser qu'il m'aide, l'autre fois. Et je n'aurais pas dû aller le voir, au country club.

— Ça ne m'enchante pas plus que toi.

Il se fout de moi ?!

Je lâche un rire étranglé.

— Alors je vais t'épargner cette corvée, tu peux me laisser.

— Je te raccompagne.

— Non, tu sais ce que ça signifie ?

Je pourrais dire oui. Je le voudrais. Mais simplement par fierté et par instinct de conservation, je me force à résister.

— Allez, Eva-Line…

Je m'arrête et lui fais face. Ai-je déjà dit que je trouvais les motards super sexy ? Matthias ne fait pas exception à la règle.

— Souhaites-tu que je te cherche la définition de « non » dans le dictionnaire ?

— Non, me provoque-t-il.

J'imagine son sourire narquois sous son casque.

Je reprends mon chemin, mais soudain l'énorme engin grimpe sur le trottoir et me barre la route.

— Mais t'es malade ?!

— Et si je te dis que je serais honoré de ramener la merveilleuse Eva-Line Digié chez elle, changerais-tu d'avis ?

— Certainement pas, tu n'en penses pas un mot. Pousse-toi.

J'essaie de le contourner, mais il fait vrombir la moto devant moi.

— OK, je vais donc être honnête. Les filles m'ont tanné pour que je te poursuive parce qu'elles avaient peur que tu tombes sur un meurtrier ou que sais-je encore. Et comme j'ai un soupçon d'humanité, elles m'ont persuadé. Alors, veux-tu poser tes adorables fesses sur mon moyen de locomotion ?

Ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas envie de faire ce long trajet à pied.

Un groupe de mecs sort du Styx. Je distingue une voix très familière, celle de Ruben. Je ne pourrais pas lui faire face sans exploser. Sans craquer. Il faut que je me tire.

Finalement, Matthias tombe bien.

Ça serait seulement pour quelques minutes. Juste quelques minutes contre lui. On aurait même pas à se parler.

— Tu les connais ?

Merde, il m'a vue jeter un œil angoissé vers le bar.

— Mon ex est dans le lot et il n'a pas bien pris notre séparation, pour faire court. On y va ? le pressé-je.

— Hmm. Par contre, je ne te cache pas que ça ne va pas être des plus confortables avec ta tenue.

Je ne porte qu'une petite robe d'été blanche de style bohème.

— Bien essayé, mais ce n'est pas demain la veille que tu réussiras à me faire retirer mes vêtements.

Il me fixe. Trop intensément. Je le sais même sans voir ses yeux. Et c'est mieux ainsi.

— Je suis prévoyante, précisé-je en me raclant la gorge.

Je soulève le tissu sur mes cuisses et lui dévoile mon minishort en lycra noir que je mets sous toutes mes robes pour ne pas me retrouver presque nue à cause d'un coup de vent.

Ça m'est déjà arrivé.

— Je n'ai jamais fait de moto, avoué-je.

Pourquoi je lui confie ça ? C'est pas mon pote.

— Ravi de réaliser tes rêves les plus fous, me dit-il en se contorsionnant pour déverrouiller le coffre à l'arrière de l'engin.

— N'exagère pas non plus.

Il me tend un blouson que j'enfile. Je le ferme, gênée par les épais renforcements du vêtement à mes coudes et mes épaules.

Je rassemble mes cheveux sur le côté pour qu'il passe le casque sur ma tête. Il glisse sa main sous mon menton afin d'attacher la jugulaire, et mon souffle se coupe quand son doigt effleure la peau de mon cou.

Je suis si faible.

— Tu te promènes toujours avec un équipement complet en double ? Au cas où tu doives ramener tes conquêtes d'un soir, peut-être ?

— Je te laisse faire tes propres hypothèses.

Je distingue un rire de sa part. Matthias baisse la visière de mon casque et me montre ensuite où placer mes pieds.

Une étrange sensation d'excitation fourmille dans mon ventre. Il faut bien profiter des plaisirs de la vie.

Je m'appuie sur ses épaules et m'assois derrière lui. C'est confortable, mais je ne sais pas quoi faire de mes bras.

— Tu peux t'accrocher soit à moi, soit aux poignées, là.

Je choisis l'option poignées plutôt que l'option torse musclé.

— Tu es prête ?

— Euh, oui.

Il démarre l'engin et s'engage dans la rue. J'ai le merveilleux réflexe de serrer mes cuisses contre les siennes. J'ai vite l'impression de voler entre les vieux immeubles du centre-ville plein de charme. Un sentiment de liberté renversant s'empare de mon être et s'infiltre dans mes veines. Légère comme une plume, j'arrive même à fermer les yeux et à me concentrer sur cette euphorie qui m'envahit.

Elle se renforce lorsque Matthias engage la moto sur la longue route droite qui mène au quartier résidentiel dans lequel nous habitons.

Un shoot d'adrénaline me déstabilise un peu quand il donne un puissant coup d'accélération. Par réflexe, je me rattrape à sa taille.

J'agrippe son blouson avec peut-être trop d'entrain, mais il est la seule chose qui me rassure en cet instant. J'ai besoin d'être à son contact.

— Ça va ? me crie-t-il en tournant du mieux qu'il peut la tête vers moi.

— Génial.

Puis il a un geste qui me perturbe plus que la vitesse et notre course folle sur la route en béton. Sa paume se pose sur ma main droite et ses doigts caressent doucement ma peau. Je ne vois plus le paysage, aveuglée par la mystérieuse portée de son acte.

S'il voulait avoir un effet apaisant sur moi, c'est raté. Enfin, j'ai réussi à oublier cette pointe de frayeur qu'il a provoquée au volant de la moto. Mais elle a été remplacée par un raz-de-marée émotionnel aux conséquences bien pires. Une seconde plus tard, ses doigts se retirent.

Peut-il sentir les intenses palpitations de mon cœur contre son dos ? La chaleur dans ma poitrine se propage dans tout mon corps et, galvanisée par ce maelström de sensations exaltantes, je resserre ma prise autour de sa taille.

CHAPITRE 13

Matthias

Avoir Eva-Line tout contre moi, sur ma moto, est grisant.

Les environs sont déserts aussi tôt le matin, les arbres des forêts figées, nous sommes comme seuls au monde, hors du temps.

Je fais vrombir le moteur de mon véhicule et m'emballe un peu niveau vitesse. Les doigts de ma passagère se crispent sur mon blouson, et je ralentis tout de suite.

— Désolé, lui crié-je.

— Non, c'était trop agréable, j'avais l'impression de voler !

C'est cette sensation qui m'a également traversé lorsque je suis monté pour la première fois sur la Suzuki d'un pote, à seize ans.

J'adopte une conduite fluide et tranquille au moment où nous croisons une voiture dissimulée à l'entrée d'un terrain vague en bordure des bois. Des gyrophares bleu et rouge me confirment ce que je craignais : ce sont des flics, et ils viennent de se coller derrière nous.

— Merde.

À notre hauteur, ils me font signe de m'arrêter. Je leur obéis, bien sûr, je ne suis pas débile, et on n'est pas dans *Fast and Furious*. Quoique, ça aurait pu être une belle histoire à raconter. Depuis une cellule.

— Pitié, dis-moi que tu n'as pas trop bu, me glisse Eva-Line en enlevant son casque.

— Pas de souci à se faire là-dessus.

Jamais je ne l'aurais mise en danger en prenant la route ivre. Les agents nous demandent nos papiers tandis que nous descendons de ma bécane. L'un d'eux sermonne ma voisine :

— Vous croyez que c'est une tenue pour faire de la moto ?

Eva s'appuie contre l'engin et croise les bras :

— Euh… c'est que… c'est l'été. Il fait chaud.

Je me retiens d'éclater de rire.

— Ce n'est pas illégal, si ? continue-t-elle en leur offrant un superbe sourire charmeur.

— Non, mais stupide. En revanche, les gants sont obligatoires, et ni vous ni votre chauffeur n'en portez.

Il nous rappelle les règles pour une conduite en toute sécurité pendant que l'autre jette un œil sur nos cartes d'identité et permis. J'ai droit à l'alcootest, et j'écope d'un point en moins et d'une amende à cause de ces foutus gants que je n'ai jamais. Heureusement qu'ils ne m'ont pas vu exploser le compteur à plus de cent. Ils reprennent leur chemin et nous le nôtre.

Avant de redémarrer, je taquine Eva-Line :

— Mademoiselle, est-ce que c'est une tenue pour faire de la moto ?

Elle me donne une tape sur l'épaule.

— N'insiste pas, je n'enlèverai jamais ma robe pour toi, De Bregeac.

Mes prunelles s'ancrent dans les siennes. Trop longtemps. Je crois que, sans le vouloir, je la bouffe des yeux.

Ne surtout pas prendre sa réflexion pour un défi.

J'ai le sentiment qu'elle serait beaucoup plus endurante que moi à ce jeu-là.

— Bon, en route, m'enjoint-elle.

Nous remontons sur ma moto et terminons silencieusement le trajet.

Je m'arrête devant le manoir de mes parents. Eva-Line me rend mon casque et ma veste, que je range.

Je la surprends à bâiller, et son air endormi est… adorable.

Adorable mais chiante, Matthias. Très chiante, voire insupportable.

— Merci pour la virée, me dit-elle.

— Waouh, ça t'écorche la bouche de me remercier, hein ?

Je la provoque pour ne rien afficher de mes pensées.

Son moment de lâcher-prise sur la moto est loin derrière nous.

— En effet. Bonne nuit, De Bregeac.

Je n'arrive pas à lui répondre tandis qu'elle rentre chez elle.

Lorsque je passe la porte de notre grande demeure, son visage est toujours dans mon esprit.

Discrètement, je me débarrasse de mes chaussures et rejoins ma

chambre au premier. Je me déshabille et me laisse tomber en boxer sur mon lit. Une chaleur se diffuse dans mon abdomen en pensant à elle, à sa robe blanche qui voletait derrière moi, à ses cuisses qui m'enserraient.

Mon sexe gonfle douloureusement sous le tissu. Je tente de réguler mon cœur qui s'emballe déjà, chasse mes idées cochonnes. Si je m'égare sur ce chemin avec Eva-Line, je crains que ça me soit extrêmement compliqué de faire marche arrière.

J'ai fini par m'endormir, et suis réveillé par les rayons du soleil qui baignent la pièce de lumière.

Ma mère me prévient qu'elle a préparé le déjeuner et qu'elle ose espérer ne pas le déguster toute seule. Je ris en me disant qu'il y a certains avantages à revenir ici. C'est comme à l'hôtel.

En plus du local pour mon futur café, j'ai aussi commencé à chercher un appartement dans Valienne. Je lâche Paris, la capitale ne me fait plus rêver depuis bien longtemps.

À la fin de la journée, alors que je suis installé dans un fauteuil de la terrasse du jardin, mon père vient se planter devant moi. Je n'avais pas vu l'heure, j'arrive à l'esquiver quand je sais qu'il est dans les parages.

Il rentre tôt du travail, c'est louche. Je délaisse mon ordinateur portable sur lequel je révisais quelques bases de marketing et lui demande, l'air blasé :

— Pas d'heures sup, aujourd'hui ?

Il est plutôt du genre à revenir à 21 heures après avoir bu des verres avec tous ses potes requins obsédés par le fric.

— Non, ta mère veut que je commence à préparer des affaires avant de partir à Saint-Paul-de-Vence.

Qu'est-ce qui a plu à maman lorsqu'elle a rencontré ce type ? Ça m'échappe totalement. Il est condescendant avec tout le monde (sauf elle) et ne choisit son entourage qu'en fonction de l'utilité que les gens pourraient avoir. Il n'a pas de vrais amis, il n'en a pas besoin.

Alors, qu'il éprouve des sentiments amoureux, ça me semble insensé.

— OK, eh bien, tu peux y aller et me laisser tranquille.

Il plisse les yeux, et je sens qu'il va me prendre la tête. Dans trois,

deux…

— J'ai reçu un appel du lieutenant de la gendarmerie de Valienne, aujourd'hui.

D'accord… Donc maintenant je suis surveillé ?

— Cool.

Mieux vaut que je ne prononce pas trop de mots, sinon je vais vite vriller.

— Il paraît que tu t'es fait arrêter, cette nuit.

— Ça se pourrait.

Je n'ai pas à me justifier devant lui, je suis majeur et responsable.

— Et depuis quand on te rapporte ce genre d'infos inutiles ?

— Le lieutenant et moi nous connaissons très bien, nous avons eu une simple conversation qui a dévié sur mes fils, et donc sur tes frasques.

— Je n'ai pas commis de meurtre, tu vas t'en remettre.

— Tu passes pour un rebelle inconscient, je n'ai pas besoin de ça.

— Sauf que je me fous de ce dont tu as besoin.

Il fait un pas en avant. Je me renverse nonchalamment dans le fauteuil et étends un bras sur le dossier. Il me prend pour un petit con, je vais jouer le rôle à la perfection.

— Je te rappelle que ta tante est députée.

— Et ? Putain, je me suis fait arrêter pour un simple contrôle !

Il ne va pas me sortir son discours d'homme puissant qui fait attention à sa réputation et blablabla. Qu'est-ce qu'il croit, que je me drogue tous les soirs, que je participe à des partouzes publiques ?

— Et tu étais avec une personne du nom de Digié.

— Ah. Voilà. Ça t'emmerde, hein ? Quoi, tu as peur qu'elle recommence à dire n'importe quoi sur nous et que ça flingue ta crédibilité ?

De ce que j'en sais, Eva-Line s'est vengée dignement quand Liam et mon père se sont acharnés sur sa sœur. Elle faisait circuler des rumeurs assez laides sur eux, qui ont égratigné la fierté de ce dernier. Nos voisines sont une sacrée épine dans son pied et il s'en méfie.

Déjà soûlé par sa leçon débile qui n'aura aucun effet sur moi, je me lève.

— J'ai vingt-cinq ans, je fais ce que je veux, je traîne avec qui je veux. Quand tu viens me faire ce genre de remontrances, tout ce que j'entends ce sont des piaillements incessants.

Je me détourne pour ne pas me retrouver coincé entre lui et le sofa, et qu'il n'essaie surtout pas de me toucher.

— Il faut peut-être que tu oublies ce qu'il s'est passé avec ces filles, ajouté-je. Elles, c'est tout ce qu'elles souhaitent.

Eva-Line n'est pas une amie, elle n'est… rien pour moi, mais je ne suis pas un monstre.

— Ce sont des garces qui ont trompé puis humilié ton frère.

— Et lui, a-t-il eu un comportement plus exemplaire ? Je ne crois pas, non.

OK, Christa a été voir ailleurs alors qu'elle sortait avec lui. Ils vivaient leur premier amour, Liam a été blessé dans son orgueil. C'étaient des ados, ni l'un ni l'autre n'avaient conscience de l'impact de leurs actions. Cette rancœur à laquelle il se raccroche depuis cinq ans doit se terminer, il y a prescription.

— Tu sais ce qui ne coûte rien ? Des excuses.

Mon père esquisse un air ahuri.

— Liam l'a lynchée publiquement par le biais de rumeurs et via les réseaux sociaux, lui rappelé-je. En tant que géniteur, tu ne penses pas que tu aurais dû faire preuve de sagesse en lui demandant de cesser ce genre de comportement ignoble plutôt que de l'encourager ?

— Sa sœur n'a pas été plus sage que lui, grommelle-t-il.

— Elle tentait désespérément de se venger ! Tu sais, et ça sera ma dernière intervention sur le sujet, il n'y a rien d'admirable dans la cruauté. Mais dans le pardon, si. Je n'arrive pas à croire que ces filles te fassent flipper, ricané-je.

Ma remarque l'enrage. Je me doutais qu'insinuer qu'il puisse être intimidé par deux jeunes femmes le rendrait fou.

— Tu es tellement naïf, Matthias. C'est consternant que tu défendes ces gamines.

— Pas plus consternant que toi qui ne parviens pas à les laisser tranquilles.

Il fait un pas vers moi. Je ne suis pas lâche mais prudent, aussi je recule. S'il essaie à nouveau de me toucher, j'ai très peur de la réaction que je pourrais avoir. Je serre les poings car mes mains me démangent.

— C'est bon, t'as fini ? Salut.

Je m'éloigne de la terrasse, une colère sourde me tenaillant le ventre. Parce que, même si je suis désormais un adulte libéré de son

autorité, il instille encore en moi ce qui ressemble à de l'angoisse. Et je me sens minable.

Je sais qu'il va me foutre la paix pour une semaine entière lorsque lui et maman s'en vont, deux jours plus tard. J'ai droit à une séance de câlins d'une part, à un regard assassin et méprisant de l'autre. Il lui glisse qu'il est certain que je vais mettre le bordel dans la maison en leur absence.

Ce qui n'est peut-être pas totalement faux. Pour ma défense, c'est ma cousine qui a un plan diabolique : elle a déjà prévu une soirée dans le manoir pour samedi. Je lui ai interdit de faire un remake de *Projet X*.

Dès que le taxi de mes parents disparaît de mon champ de vision au bout de la rue, je retourne à l'intérieur avec la ferme intention de profiter dignement de ce manoir de trois cents mètres carrés pour moi seul. J'ouvre la large baie vitrée du salon, allume l'enceinte Bose posée près de la télé et démarre *Wow* de Post Malone. Je monte le volume pour que la musique se diffuse jusqu'au jardin. Je descends les marches de la terrasse en retirant mon T-shirt, le jette sur le muret de pierre puis exécute un magnifique plongeon dans la piscine.

Lorsque j'émerge, je me laisse flotter un moment sur le dos.

Putain, s'il n'y avait pas mon père, je crois que je squatterais quelques mois ici avec ma mère. Je me redresse et suis distrait par les exclamations d'un enfant de l'autre côté de la haie. C'est forcément Maé.

Je me demande ce que fait Eva-Line, aujourd'hui. C'est courageux de sa part d'enchaîner deux boulots mais je me doute que ce n'est pas juste pour le plaisir.

Je sors de l'eau, rafraîchi, et m'affale, trempé, dans un fauteuil en osier. Eh oui, personne pour m'engueuler parce que je mouille les coussins. Je récupère mon téléphone et suis très surpris quand je découvre un message d'Eva-Line provenant d'Instagram.

Les nanas ont un don pour retrouver n'importe qui sur les réseaux sociaux, de nos jours.

Bonjour, c'est la voisine. Éteins-moi ça tout de suite ou je préviens les flics.

C'est ça le problème avec les conversations virtuelles, on ne sait pas quel ton est donné. Ce dont je suis sûr, c'est que j'ai envie de lui

répondre. Je me suis forcé à respecter cette distance qui me ronge à laquelle Eva-Line semblait tant tenir.

Mais là, c'est clairement une perche tendue.

Et pourquoi je serais responsable de ce bordel ?
Ce n'est pas méchant, mais j'ai du mal à croire que tes parents écoutent du hip-hop.
Ce n'est pas très calme non plus vers chez vous, dois-je prévenir les services sociaux ?
Mon neveu est un peu à cran.
Quelles préoccupations peut bien avoir un gosse de cinq ans ?
Sa piscine gonflable a crevé, ça a été le drame du week-end et il ne s'en est pas remis. Avec cette chaleur, il est de mauvaise humeur et, peu importe le jeu que je lui propose, ça ne lui va pas.

Mes yeux dérivent sur l'eau bleu turquoise qui ondule à quelques mètres de moi. Une si grande piscine, pour presque personne…

Je veux faire ça pour le gamin, certainement pas pour passer du temps avec Eva-Line, bien sûr. Mes doigts tapent déjà une réponse avant que je ne réfléchisse trop.

Tu sais, y a une piscine ici. Pas de parents. Il faudrait juste supporter ma présence.

Et j'attends sa décision avec un agréable sentiment d'euphorie.

CHAPITRE 14

Eva-Line

Je relis le message de Matthias plusieurs fois, complètement confuse, comme s'il me demandait la lune.

Ce n'est pas compliqué, il propose que Maé profite de la piscine de ses parents le temps d'un après-midi. Et j'ai provoqué notre échange, n'en attendais-je pas quelque chose ?

Qu'y aurait-il de mal à accepter ? Mon neveu serait aux anges. Je n'ai aucun scrupule à aller squatter chez Augustin De Bregeac quelques heures.

Non, ce qui me perturbe, c'est cette proximité, très électrique, qui est née entre son fils et moi. Si le vieux apprenait que son aîné fréquente l'une de ces garces de voisines…

— Mon chat ?

Maé s'est calmé et joue avec ses Lego dans le salon. Je suis assise sur le carrelage plus ou moins frais de la terrasse extérieure, pour savourer la minuscule brise.

— Oui, tata ?

Une fois que je lui aurai exposé le nouveau programme de la journée, je ne pourrai plus changer d'avis.

— Ça te dirait d'aller te baigner ?

Il lève sa petite tête que j'ai envie de croquer et me fixe de ses yeux ronds comme des billes.

— Où ça ?

— Dans la maison d'à côté, lui dis-je en pointant un doigt dans la direction du grand manoir.

Nous évitons d'évoquer cette famille devant lui. Et, même s'il a déjà entendu des bribes de conversations sur le sujet, il ne comprend pas encore les subtilités de nos relations avec eux, et surtout la cause

de tout ça.

Maé sautille à présent d'excitation et mon cœur se gonfle de joie en le voyant aussi content. Je profite de mon jour off pour le garder tandis que Christa travaille, ça lui évite de payer une baby-sitter.

— On a le droit d'aller chez eux ? s'écrie-t-il.

— Oui.

— Trop génial !

Tandis qu'il s'agite dans tout le salon, je réponds à Matthias :

Si vraiment tu insistes, j'en connais un qui ne tient plus en place. Même si ça va être difficile de te supporter, en effet.
Menteuse. Tu peux sonner, je suis seul à la maison.

— Je vais chercher mon maillot de bain !

Maé est déjà en train de monter dans sa chambre. Le sourire aux lèvres, je me relève pour aller rassembler quelques affaires.

Nous nous retrouvons devant l'épaisse double porte d'entrée des De Bregeac quelques minutes plus tard.

— Waouh, tata, c'est un château !

Ouais, dont le propriétaire est un vieux sorcier démoniaque.

J'appuie sur la sonnette en examinant les détails du « château ». C'est vrai que la bâtisse est magnifique, c'est une typique résidence de campagne du XVIIIe siècle. Certains pans de mur sont recouverts de lierre et un très beau rosier grimpe sur la pierre près de la porte. Celle-ci s'ouvre sur Matthias, en short de bain et T-shirt blanc, pieds nus, l'air décontracté.

Sa nonchalance est exquise.

Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Salut.

Un peu timide, Maé recule d'un pas derrière moi.

— Mon chat, voici Matthias, c'est lui qui nous a invités.

Mon neveu semble impressionné. Entouré de ma sœur, maman et moi, il ne côtoie pas beaucoup d'hommes de plus d'un mètre quatre-vingts à la carrure imposante. Pourtant, Matthias arbore un sourire avenant qui charmerait n'importe qui.

Moi la première.

— Donc, ton prénom, c'est… mon chat, c'est ça ? lui demande notre voisin pour tenter de le détendre.

Je ris, et la technique de Matthias porte ses fruits, parce que Maé réplique vivement :

— Mais non, c'est Maé !

Notre hôte nous fait entrer, et mon neveu renchérit :

— C'est toi qui nous prêtes ta piscine ?

— Ouais.

— Ta mère n'est pas là de la journée ? lui demandé-je.

— Ils sont partis dans leur maison de Saint-Paul-de-Vence pour une semaine avec Liam.

— Oh ! tu as trop de chance, tu as un château pour toi tout seul, l'envie Maé.

Nous traversons leur grand salon aux meubles simples mais élégants et aux couleurs épurées. La porte-fenêtre qui donne sur le jardin baigne la pièce de soleil. Maé se précipite dehors.

— Oh là là, elle est immense, tata !

Je ris en voyant son air plus qu'heureux.

— Tu réalises que tu viens de faire le plus beau cadeau du monde à cet enfant ?

— Ah oui, je ne t'ai pas dit, mais ça ne sera pas gratuit.

— Qu'est-ce que tu pourrais bien exiger ? Tu as déjà tout, non ?

Il me lance un étrange regard et, avant que ses yeux bruns et chauds m'achèvent, je surveille Maé qui court dans l'herbe en direction de son Graal.

— Tu ne t'approches pas de l'eau tant que tu n'as pas tes brassards ! l'avertis-je.

Matthias me montre où se trouve la salle de bains pour que je puisse changer le petit. De retour sur la terrasse, je pose le sac que j'ai apporté avec ses affaires.

— Il ne sait pas nager ?

Je réponds à Matthias tandis que je galère à enfiler l'un de ses brassards sur le bras de mon neveu.

— On n'a jamais eu l'occasion de l'inscrire à des cours, et la piscine qu'on avait faisait genre… deux mètres de diamètre avec cinquante centimètres d'eau. On va parfois dans des centres aquatiques, mais ça ne suffit pas.

— Je sais quand même mettre la tête sous l'eau, hein !

— Je n'en doute pas, s'amuse Matthias.

— OK, tu peux y aller ! Tu ne sautes pas, tu passes par les marches.

— Oui, tata.

Il est déjà en route, et notre voisin et moi rejoignons à notre tour la piscine. Une partie est ombragée grâce à un grand chêne qui doit avoir des siècles de plus que nous. Je déplie la serviette sur le rebord en pierre, retire mes sandales et m'assois. Je plonge mes pieds dans l'eau à la température rafraîchissante. Matthias m'imite et s'installe près de moi.

— Reste à côté des escaliers, ordonné-je à Maé. C'est trop profond à l'autre bout.

Il est déjà en train de jouer avec des anneaux de plastique que j'ai apportés, qu'il lance partout dans l'eau et qu'il se défie d'aller récupérer le plus vite possible. L'avantage avec cet enfant, c'est qu'il sait très bien s'occuper tout seul et ne manque jamais d'imagination pour trouver une nouvelle activité.

— Alors… pourquoi n'es-tu pas parti dans le Sud avec ta famille ? interrogé-je Matthias.

Je ne porte qu'une robe d'été et la proximité de la peau nue de ma cuisse avec la sienne est électrisante. Nous avons laissé plusieurs centimètres entre nous, mais ils ne m'empêchent pas de ressentir la chaleur de son corps.

— Parce que je ne suis pas sûr que ça soit une bonne idée de m'imposer une semaine entière dans la même maison que maman, mon père et Liam.

Son regard est fixé sur un point en face de nous. C'est un sujet qui le tracasse, et je devine pourquoi, avec ces petits détails physiques que j'ai découverts sur ses mains. Je remarque aussi qu'il n'appelle pas son père « papa », ce qui prouve bien le gouffre qu'il y a entre eux.

— Et j'ai des choses à faire ici, ajoute-t-il.

— Pourquoi es-tu revenu à Valienne ? C'est ce… projet dans lequel tu te lances ?

Je trouve ça très courageux et ambitieux d'ouvrir son propre commerce. Et, merde, c'est un mec qui aime les animaux. Il marque des points.

Des points pour quoi, Eva ? Je divague complètement.

— Oui, je vais implanter mon café en ville.

Il m'expose plus en détail son super concept. Il m'apprend aussi qu'il a lâché son poste dans le droit, à la surprise de tous. Il a choisi ces études et ce boulot (ennuyeux à mourir, selon lui) uniquement

parce qu'il n'avait pas encore de plan de carrière décidé, et pour que son père lui foute la paix et ne lui mette aucune pression en attendant qu'il trouve sa propre voie.

Il parle de son paternel avec tant de rancœur, cela me peine terriblement. Je m'efforce de ne pas lui poser ces questions qui me brûlent la langue.

— Ton idée est géniale, lâché-je avec admiration.

Il me jette un coup d'œil surpris, peut-être par mon honnêteté.

— Quoi ? Ça peut m'arriver de faire un compliment, tu sais.

Il glousse en lançant un autre anneau de plastique dans la piscine à la demande de Maé.

— Où as-tu appris à danser ? me demande-t-il soudain.

— Je suppose qu'on peut appeler ça un… don ? D'aussi loin que je m'en souvienne, j'ai toujours dansé, à la maison. Devant le miroir ou juste dans ma chambre. Ça m'est venu naturellement. Même si je n'avais pas tant confiance en moi lorsque j'ai passé mon audition au Styx.

— Ça te plaît, de bosser là-bas ?

— J'aime ce job, je me fiche de ce que les gens en disent.

— Mais vous ne tombez jamais sur des mecs qui se croient tout permis ?

— Aussi étonnant que cela puisse paraître, pas tant que ça. Nous avons des vigiles pour les foutre dehors si ça dérape, le boss est très intransigeant. Peu importe le lieu, de toute façon, on est une cible pour les pervers. Tu sais… un jour, je me suis fait tripoter dans le métro. Un type dégueulasse s'est frotté contre moi et, quand j'ai réagi, il m'a insultée et a prétexté que c'était ma tenue le problème. Je portais une simple jupe courte. On nous fait sans cesse culpabiliser sur nos vêtements, notre attitude. Avoir des tatouages et des piercings, c'est synonyme de rébellion, d'anarchie. Avoir des jeans troués, ça fait négligé. Ne pas se coiffer, aussi. Mettre un rouge à lèvres voyant, ça fait vulgaire. Dire des gros mots, « ce n'est pas féminin ». Quelle que soit la manière dont on se comporte, ça ne convient jamais. Alors au Styx, on emmerde tous ces gens qui nous critiquent, on fait ce qu'on veut.

Nos regards se croisent. Il me rend mon sourire.

— Tu as vraiment besoin de deux jobs ?

Il n'y a aucune condescendance dans son ton. Je n'aurais pas pensé

que je pourrais discuter d'argent avec une personne de cette famille, sans aucun jugement ou gêne.

— Ma sœur est toujours étudiante, son alternance lui rapporte très peu. Honnêtement, on n'est pas malheureuses, comparé à d'autres, mais c'est juste parce qu'on travaille dur. Ma mère a un faible salaire et on veut mettre un maximum de sous de côté pour Maé.

— Le père du petit…

— Parti de la région il y a bien longtemps. Il ne l'a pas reconnu, il n'y a aucune pension, Christa ne lui a jamais demandé d'assumer sa paternité.

Il n'a fallu qu'une soirée arrosée pour changer le destin de la jeune fille de seize ans qu'elle était. Lors de cette fête, elle a trompé Liam avec ce type du lycée. Quelques semaines plus tard, elle faisait un malaise à la maison et nous apprenions sa grossesse. Les conclusions sur le responsable de son état ont été tirées rapidement, puisqu'elle n'était pas allée plus loin que quelques baisers avec Liam.

L'information a été révélée, probablement à cause d'une de ses prétendues copines à qui elle s'était confiée.

Bien sûr, la nouvelle a fait vriller Liam. Heurté, trompé, il a répliqué à sa façon lorsque les premiers bruits de couloir sont sortis. Il a fait croire à tout le monde que ma pauvre petite sœur s'amusait avec plein de mecs du lycée et que c'était impossible pour elle de savoir qui était le père. Il voulait détruire sa réputation.

Oui, elle avait commis une erreur, mais cela justifiait-il cet acharnement psychologique, tout ce harcèlement dont elle a été victime ?

Je suis en train de fixer mon pied qui fait des ronds dans l'eau lorsque j'intercepte les prunelles de Matthias sur moi. Mon cœur rate un battement. Pourtant, je ne souhaite pas mal interpréter ce que j'ai l'impression de lire dans son regard.

— J'aurais dû arrêter mon frère quand il vous a… Ce qu'il a fait, c'est juste dégueulasse.

— Tu étais à Paris, à l'époque ?

— Oui, j'étais à la fac. On m'a tenu au courant de l'histoire, mais je ne voulais plus voir mon père, alors je suis resté en dehors de tout ça.

Qui ne dit mot consent ? Ce proverbe ne m'a jamais paru aussi faux, car je discerne une réelle sincérité dans ses paroles. Ce n'est pas mon style d'être trop naïve, surtout avec les hommes. Ce que

provoque en moi Matthias n'est pas anodin, j'en suis consciente. Je dois donc me montrer prudente.

— Le pire dans tout ça, continué-je, c'est que, de mon côté, de celui de ma mère, on est passées à autre chose depuis bien longtemps. Je ne pardonnerai pas à Liam et ton père ce qu'ils ont fait, et je me fous bien de ce qu'ils peuvent penser de moi. La seule qui est encore réellement affectée, c'est Christa.

— Je peux la comprendre.

— Moi aussi, mais indirectement, ça m'affecte encore. Elle vous déteste tous, elle souffre, et ça fait souffrir maman et moi.

Elle en a bavé alors qu'elle n'était qu'une adolescente.

— Donc vous n'êtes pas vraiment passées à autre chose ?

Il me lance un regard compatissant.

— En conclusion non, je suppose.

Mon pied qui remuait dans l'eau heurte sa cheville. Je m'écarte vivement, comme si je venais d'effleurer une flamme du bout des doigts, qui me calcinerait en une seconde.

Matthias De Bregeac me fait quelque chose. Chaque regard, chaque toucher, chaque mot qu'il échange avec moi provoque des vibrations dans ma cage thoracique et réchauffe l'organe qui se trouve à l'intérieur.

— Elle réagira comment quand elle apprendra que tu as accepté mon invitation pour faire plaisir à son fils ?

— Eh bien, je n'ai pas réfléchi à ça sur le coup, soupiré-je. Il va falloir que je persuade Maé de ne rien dire, mais je n'ai pas du tout envie de le mêler à ce conflit de merde.

En parlant de lui, mon neveu m'interpelle :

— Regarde, tata, je vais essayer de nager loin !

Je me relève, en alerte. J'ai cette phobie que je me détourne un instant et qu'il se noie.

— Sois prudent, mon chat.

Ses mouvements sont maladroits mais je l'encourage comme je le peux :

— C'est bien, lève le menton pour ne pas avaler d'eau, bats des jambes.

Matthias se tourne et je surprends son furtif coup d'œil électrique sur moi.

« J'aime quand tu me regardes », ai-je envie de lui hurler.

— Quoi ?

— Tu as beaucoup de tatouages ?

— Dix.

— Alors, t'en as sur les bras, sur les cuisses… Et les autres ?

— Dans le dos, j'en ai deux sur les omoplates, un en bas, un sur la hanche, un sur les côtes, le plus douloureux de tous, d'ailleurs, et un…

Je lève la main vers mon plexus solaire. Avec mon index et mon majeur, je trace une ligne verticale entre mes seins.

— Là.

L'intonation rauque de ma voix n'est pas celle que je souhaitais. Je m'en rends compte trop tard. Nous sommes à nouveau enveloppés d'une tension interdite.

Comment puis-je dériver sur ce chemin alors que mon neveu est à quelques mètres de nous ?!

Ni lui ni moi ne baissons le regard. Jusqu'à ce qu'il se racle la gorge et demande :

— Un cours particulier, tu crois que ça plairait à Maé ?

Sa manœuvre de diversion me laisse pantoise.

Sans attendre ma réponse, le De Bregeac contourne le bassin et entre dedans par les escaliers. Puis il retire son T-shirt.

Alerte ! Matthias est en train de se déshabiller. Pour mon plus grand malheur. Ce qui me subjugue encore plus que son torse large et ce fin duvet qui le recouvre, ce sont ces lignes noires sur son biceps gauche et son épaule.

Le peu de retenue que j'ai me permet de ne pas aller examiner sous toutes les coutures son tatouage qui le sublime. Mes yeux croisent les siens. Aussitôt, je me détourne et sens mes joues s'empourprer. Prise en flagrant délit de reluquage. Ne pas mater ses cuisses fermes et puissantes.

Allô, mes hormones ? Calmez-vous, s'il vous plaît.

Je me concentre sur Maé qui barbote à quelques mètres de là.

— Mon chat, ça te dit que Matthias t'apprenne à nager ?

Maé bat des bras pour se tourner vers nous et le rejoindre, ravi.

— Je ne promets pas que tu deviendras un professionnel, mais je vais te montrer comment tu pourrais nager un peu mieux, d'accord ?

Mon neveu acquiesce. Je m'assois sur le rebord pour assister à la scène. Durant une bonne demi-heure, Matthias lui enseigne les bases de la natation. Bien que Maé n'en fasse parfois qu'à sa tête, notre

voisin se révèle patient, pédagogue et d'une douceur impressionnante. Et y a rien de plus sexy qu'un mec qui détient ces qualités. J'ai eu tout le temps d'admirer son tatouage de style polynésien, dont les lignes s'animent à chaque fois qu'il contracte son biceps.

Oui, j'ai chaud, et ce n'est pas à cause du soleil.

Je propose à Maé de faire une pause et de sortir de l'eau parce qu'il se plaint d'avoir mal aux bras et aux jambes.

— Matthias, t'es un prince ? lui demande-t-il tandis qu'il empile les anneaux en plastique au bord du bassin.

Le De Bregeac éclate de rire.

— Je ne crois pas, non. Pourquoi ?

— Bah, tu vis dans un château ! Et toi, tata, t'es sa princesse ?

Il est mignon mais aussi insupportable lorsqu'il me met dans une situation d'embarras comme celle-ci. Je sens le regard amusé de Matthias sur moi, mais je me contente de répondre à Maé :

— Moi, je ne suis pas une princesse. Je suis une reine.

— Ah, donc Matthias c'est ton roi !

— Et si moi je suis roi et qu'Eva est reine, tu es quoi, toi ? l'interroge Matthias.

Il est sérieusement en train de rentrer dans le jeu d'un enfant de cinq ans ? OK, je trouve ça trop craquant.

— Un chevalier ! Je vais me battre à cheval contre les méchants !

Maé continue de faire le show pendant de longues minutes, puis il retourne dans la piscine. Nous passons l'après-midi dans le jardin de nos voisins et je ne vois pas le temps défiler, même si je redoute le moment où je vais devoir lui dire qu'il faut que nous quittions Matthias. Mais lorsque je vérifie l'heure, je remarque que ma sœur va bientôt revenir du boulot.

Il se sèche et se change à contrecœur, et Matthias nous raccompagne jusqu'à la rue.

— Merci, c'était super cool ! lui lance Maé. Tata, t'es pas trop triste de dire au revoir à ton roi ?

Je ferme les yeux, lasse. Il nous a taquinés avec ça toute la journée, il attend notre mariage dans le château.

— Je m'en remettrai, mon chat.

Matthias pose une main sur sa poitrine et fait mine d'être vexé.

— Tu pourrais au moins montrer un peu de peine à l'idée d'être séparée de moi, Eva. Tu me blesses profondément.

Je glousse d'une façon tellement niaise que je me trouve moi-même ridicule. Je ne me suis jamais laissée aller de la sorte avec Ruben. Je n'aimais pas qu'il me sente trop atteignable.

— Désolée, De Bregeac, je choisis de partir avec mon chevalier.

— Ah, ah ! le provoque Maé en le pointant du doigt.

Il est temps que nous le quittions, Christa va arriver d'ici un quart d'heure.

— Merci, Matthias, je reprends plus sérieusement. C'était gentil de ta part de nous inviter.

— Je t'en prie.

Je récupère le sac d'affaires de Maé et dirige celui-ci vers le trottoir.

— Oh ! Eva-Line, m'arrête notre voisin.

Je me retourne, beaucoup trop curieuse de savoir ce qu'il désire me dire.

— Je fais… une soirée ici, samedi soir. En fait, c'est Éloïse qui l'organise, mais bon… Enfin, tu travailleras sûrement ce jour-là, mais si tu le souhaites… tu peux venir, après le boulot, quand tu veux. Ça serait sympa. Oh ! et tu peux amener Yanis.

Non, refuse. Tu en as déjà trop fait avec ce type. Tu t'engages sur un terrain dangereux.

— Je travaille samedi soir, oui.

— Ouais, je m'en doutais, me dit-il avec un certain embarras.

— Mais je pourrais passer après, finis-je, en contradiction avec ma voix intérieure de la raison qui n'a aucun pouvoir sur moi, visiblement.

— Et moi, je suis invité ?

Maé s'incruste dans la conversation et cela permet de détendre l'ambiance.

— Euh, non, mon chat. Ce n'est pas une fête pour les enfants.

— Pourquoi, vous allez vous faire des bisous et tout ?!

Je dévisage mon neveu en écarquillant les yeux.

— Maé !

— Bah quoi, mon copain Logan, il dit que ses parents se font plein de bisous le soir sur le canapé, tout le temps, pendant des heuuuuuuuuures ! Vous allez faire ça aussi ?!

— OK, chut maintenant.

Les joues en feu, je le pousse gentiment vers la rue.

— Ça prouve que les parents de ton ami Logan s'aiment beaucoup, lui lance Matthias d'un air espiègle. Ça ne fait pas de mal de se faire des bisous, au contraire.

Je me retourne une dernière fois vers le De Bregeac. Et je n'aurais pas dû, parce que le regard qu'il m'adresse est trop intense, trop fiévreux pour mon petit cœur.

— Je te… euh… je te redis par message pour samedi, bredouillé-je.

Au pas de course, je me dirige vers chez nous avec Maé.

— Mais n'oublie pas, si tu veux faire des bisous à quelqu'un, il faut que cette personne soit d'accord aussi ! lui crie Matthias en gloussant.

Pas un pour rattraper l'autre.

Maé me charrie jusqu'à ce que nous retrouvions la maison. Au moment où j'appuie sur la poignée de notre porte d'entrée, je suis surprise qu'elle se déverrouille.

J'ai à peine mis le pied à l'intérieur qu'une voix nous accueille :

— Bah, vous étiez où ?!

Christa est déjà là. Son fils vient lui sauter dans les bras :

— Dans la piscine des voisins !

Et merde.

CHAPITRE 15

Eva-Line

— Dans la piscine des… De Bregeac ? tente de clarifier ma sœur en me fixant avec confusion.

— Oui ! Matthias est trop sympa, j'espère qu'on pourra y retourner, tata.

Maé, lui, m'observe avec des étoiles dans les yeux. Christa fulmine mais se contient devant lui. Il n'y a qu'une personne qui ne peut pas supporter la moindre interaction avec ces gens, et c'est elle.

— Mon chéri, tu dois être fatigué si tu as passé la journée dans l'eau, tu peux aller jouer dans ta chambre, au calme.

Il ne discute pas et monte à l'étage.

— Mais qu'est-ce qui te prend ?! m'interroge ma cadette d'un air accusateur. Même si c'est Irène qui vous a proposé ça, je ne veux pas courir le risque que Maé croise son connard de…

— Ils ne sont pas là, ils sont partis en vacances, la coupé-je, un peu agacée par cette leçon de morale qu'elle s'apprête à me faire.

— Alors qui vous a invités ? Ne me dis pas que c'est…

— Matthias.

Ma sœur fronce les sourcils, complètement perdue.

— Vous êtes amis, maintenant ? Tu as vite remplacé Ruben…

— On s'en fout de Ruben. Et il n'y a absolument rien entre le De Bregeac et moi. Et si je voulais déjà retrouver un mec, je ne vois pas en quoi ce serait un problème.

Bien que ce ne soit pas le cas. Enfin, je crois. C'est vrai, la relation que j'ai avec Matthias est… inqualifiable.

— On a juste fait connaissance au Styx.

— On les connaît, lui et Liam. Ce sont des cons.

— On pensait que c'étaient des gosses de riches débiles. Ce n'est

pas aussi simple que ça. Je ne parle pas de Liam, que de son frère.

— Mais bien sûr, persifle-t-elle. Depuis quand es-tu si crédule ?

Je ne peux pas me tromper à son sujet, c'est impossible.

— Écoute, je ne vais pas me justifier dès que je lui adresse la parole, Christa. Le principal, c'est que Maé a passé un super après-midi. L'affaire est close.

— Non, elle ne l'est pas. Tu es devenue amie avec l'un de ces enfoirés !

Une colère sourde s'empare de moi. Qu'elle qualifie Matthias de la sorte n'est pas acceptable.

— Christa, tu ignores tout de cet homme !

— Et toi, tu sais qui il est vraiment, peut-être ? Je connaissais très bien Liam aussi, je te rappelle.

— Vous n'aviez que seize ans, tout est différent à présent.

Et je suis convaincue, au plus profond de moi, que la situation de Matthias dans cette famille n'a rien à voir avec celle de Liam. Je me souviens encore parfaitement de leur échange houleux lorsque l'ainé a annoncé son nouveau projet à ses parents. Leurs relations sont plus complexes que ce qu'on pourrait imaginer.

— Et Matthias et Liam sont différents, précisé-je.

— Ça va, arrête de le défendre, ça me dégoûte.

— C'est vrai, peu importe ce que je peux bien te dire à propos d'eux, tu seras trop bornée pour m'écouter.

— Tu te souviens de ce qu'ils m'ont fait subir, Eva-Line ?! explose-t-elle. Les rumeurs lancées au lycée, dans la ville, l'acharnement, le harcèlement sur les réseaux, et j'en passe !

— C'était l'œuvre de Liam et son père, pas de Matthias.

— Il a grandi avec ces deux types, pourquoi serait-il meilleur ?

— Il…

Je ne peux pas parler à Christa des soupçons que j'ai sur les épreuves qu'a probablement vécues Matthias. Je n'en ai pas le droit.

— Il n'est pas comme eux. Libre à toi de me croire ou non.

— Maé ne retournera pas là-bas, je n'ai aucune confiance en eux, tranche-t-elle.

Je soupire. Mon neveu va être privé de ce plaisir à cause de cette querelle latente qui subsistera très longtemps entre les De Bregeac et nous.

— Comme tu voudras.

Je monte à mon tour pour ranger les affaires du petit. Je sais qu'il va me réclamer Matthias et cette putain de piscine, et que je devrai lui dire non. Il sera déçu, et ça sera ma faute.

Je m'enferme dans ma chambre et me laisse tomber sur mon lit. Dans la pénombre parce que mes volets sont clos à cause de la chaleur, je ferme les yeux quelques instants. Je suis énervée contre ma sœur. Matthias ne mérite pas qu'on le prenne pour un monstre. Pas après ses attentions de la journée.

Des coups retentissent sur ma porte.

— Oui ?

— C'est Maé.

— Entre, mon chat.

Il passe son adorable bouille dans l'entrebâillement puis vient me rejoindre sur mon matelas.

— Vous vous êtes disputées, avec maman ?

— Ce n'est pas très grave, ne t'en fais pas.

— Elle n'aime pas Matthias ?

Je lève les yeux au ciel. Rien n'échappe aux oreilles des gosses.

— Non, ce n'est pas tout à fait ça. Il y a des gens dans sa famille qui ne sont pas très gentils.

— Mais Matthias est gentil.

— Oui, mais…

Comment expliquer ces choses complexes à un enfant ? Eux ne se prennent pas la tête pour ça.

— Dans une famille, on se ressemble. Tu vois, par exemple, toi, tu as les mêmes yeux que ta maman. C'est pareil pour les caractères. Tu es têtu, comme elle.

— Et comme toi !

— Oui, voilà, comme moi. C'est pour ça que Christa pense que Matthias n'est pas gentil lui non plus, qu'il serait comme son frère ou son papa.

— Oui, mais… je n'ai pas les mêmes cheveux que maman. Et elle aime bien les tomates, mais moi non ! On est pas trop pareils.

Purée, ce gosse est si intelligent.

— Exactement. C'est ce que j'ai voulu lui dire. Qu'il y a des choses pour lesquelles on se ressemble, d'autres non.

— Mais elle ne t'a pas écoutée ?

— Non.

— Moi, j'aime bien Matthias.

— Moi aussi, mon chat.

Je m'immobilise, étonnée par cette confession sortie de ma propre bouche. Heureusement que la conversation que je suis en train d'avoir est avec un gamin, sinon mon aveu aurait été très mal interprété.

— Ça veut dire qu'on ira plus dans sa piscine ?

Son expression dépitée me tord le bide. Je pourrais lui répondre que, si l'occasion se représentait, on cacherait notre escapade secrète à Christa. Mais je ne veux pas lui enseigner à mentir à sa propre mère.

— Je suis désolée, m'excusé-je en passant une main dans ses cheveux. Mais je te promets qu'on ira chercher une nouvelle piscine pour notre jardin. On fera tous les magasins s'il le faut, d'accord ?

Maé me sourit et acquiesce. Vouloir le rendre heureux et que ça se retourne contre nous, c'est franchement frustrant. Je suis en colère contre Christa. Je sais qu'elle souffre encore à cause de son harcèlement passé, mais n'est-ce pas égoïste d'empêcher Maé de s'amuser à nouveau ?

Mon Dieu, je suis horrible de penser ça de ma sœur.

— Waouh, le type qui était à la table quatre était une bombe atomique !

Clémence revient dans les vestiaires avec Adam après leur performance. Elle s'éponge le front avec sa serviette.

— Je me change en vitesse et je vais rôder dans la salle, poursuit-elle.

Sa technique marche à chaque fois qu'elle trouve un mec qui lui plaît : elle va errer dans le bar en attendant qu'il l'accoste. Elle est certaine que ce sera le cas parce que le gars ne l'a pas lâchée du regard pendant toute sa choré et qu'elle a fait de même.

Alexia et moi, en pleine partie de rami (on s'occupe comme on peut), ricanons. Gaël déteste lorsque notre collègue agit comme ça car il a peur qu'elle tombe sur un taré. Je vérifie mon portable posé sur le banc près de moi. Il est minuit trente, et je n'ai pas encore confirmé ou non à Matthias si je venais chez lui après ma soirée au Styx. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Mais une angoisse puérile et stupide m'étreint en pensant à ce que le revoir pourrait bien déclencher en moi.

Et entre nous.

Soudain, Yanis surgit à l'entrée du vestiaire et me fait signe de le suivre. Je l'accompagne jusqu'à l'extérieur, devant la porte de service. Sourcils froncés, je lui demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il croise les bras et s'appuie d'une épaule contre le mur.

— Tu n'as rien à me dire ?

— Euh… je t'adore, tu es mon *best friend forever* ?

Yanis lève les paumes vers le ciel, l'air irrité.

— J'ai reçu un message de la part d'Éloïse, hier…

— Oui…

— Elle m'a proposé de venir au manoir De Bregeac parce qu'elle y organise une super soirée.

— Oh ! ben, c'est cool.

— T'étais pas au courant ?

Je grimace et articule un « non » qui a zéro crédibilité.

— Tu ne veux pas y aller ? m'interroge-t-il.

Je décèle une curiosité suspecte dans ses prunelles.

— Toi si ?

— Pourquoi pas, elle et Sonia sont sympas.

— D'accord, eh bien, dans ce cas, on peut y passer, lui dis-je avec nonchalance.

Je me retourne pour rentrer dans le Styx, mais mon ami m'intercepte en m'attrapant la main.

— Eva.

— Hmm ?

— Si tu n'as pas envie, on n'y va pas. Ou alors c'est que…

— C'est que quoi ?

— Ça a à voir avec un grand beau gosse qui manie la provocation comme personne ?

— Je…

Yanis doit être totalement perdu face à mon comportement. Je ne suis jamais intimidée par les mecs, même ceux qui me plaisent. Ce serait leur donner trop de pouvoir et baisser ma garde. Le problème, c'est qu'avec Matthias je n'ai pas peur d'être un peu plus vulnérable.

Oh là là, ce n'est pas bon du tout.

— Allez, Eva-Line, crache le morceau ! C'est parce que tu hésites à revoir Matthias car il t'attire, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien ! gémis-je. Peut-être. Il m'a parlé de cette fête il y a quelques jours, et j'ignorais si c'était une idée judicieuse de m'y rendre.

— Y aller ne signifie rien. Tu en fais encore toute une montagne.

Oui, je réfléchis trop.

— Non, mais…

La situation pourrait si facilement m'échapper dans ce contexte. Il y aura de l'alcool, du lâcher-prise, ça n'est pas bon du tout pour ma volonté de maintenir le peu de distance qui me sépare de Matthias.

— Tu réfléchis trop, me réprimande Yanis, en écho avec mes pensées. Tu veux qu'on y aille, oui ou merde ?

— Tu attends vraiment que je tombe droit dans le piège, on dirait.

Un immense sourire radieux s'étire sur ses lèvres.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Je croyais que tu n'étais pas encore convaincu par mon voisin ?

— J'aime vous voir vous affronter, cette tension entre vous est très amusante à regarder.

Je glousse avant d'ouvrir la porte.

— Alors ? insiste-t-il dans mon dos.

Je pousse un grognement.

— OK !

Je n'ai pas besoin de lui préciser à quelle question je réponds, mon meilleur ami le sait très bien.

— Mais ne te fais pas d'idées ! Je viens juste pour passer un moment sympa avec toi dans un château.

Après ma dernière danse de la soirée, je me change et me démaquille puis rejoins Yanis derrière le bar. Il ne fait pas partie de l'équipe de fermeture, alors nous pouvons vider les lieux un peu plus tôt.

Il me conduit jusqu'au manoir des De Bregeac, et nous nous garons le plus loin possible de notre maison. Une ou deux fenêtres donnent sur la rue. Nous sonnons au portail en fer forgé du domaine, et je reconnais un son de Neon Jungle, *Braveheart*, qui nous parvient depuis l'intérieur.

— Ma tenue n'est pas trop… trop ? l'interrogé-je d'un coup en pivotant vers lui.

Il m'examine d'un air médusé.

— C'est la première fois que tu me demandes mon avis sur tes fringues. Normalement, tu te fous qu'elles soient *too much*, ou pas assez…

— Oh ! mais qu'est-ce qui me prend ?…

Je crains. Je pousse un murmure de lamentation et pose mon front contre lui.

Dans l'obscurité, quelqu'un sort sur le perron et descend pour nous accueillir.

— Salut !

C'est Sonia, qui tient un verre rempli.

— Désolée, dis-je, on est là un peu tard.

Elle déverrouille le portail et nous la suivons jusqu'à la maison.

— Bon, y a plus de monde que prévu, nous prévient-elle.

Nous rejoignons vite le salon et, en effet, la vaste pièce est pleine. Plus que le Styx. Matthias connaît tous ces gens ?

Et il y a aussi de l'ambiance dehors, d'après ce que j'entrevois de l'autre côté de la baie vitrée.

— Tu ne m'as pas dit pour ma tenue, glissé-je à Yanis.

— Tu es parfaite, soupire-t-il en secouant la tête.

Je vérifie mon haut une dernière fois. J'ai l'impression d'être trop bien habillée car, malgré mon short en jean aux coutures déchirées, j'ai misé sur un crop top blanc recouvert de dentelle. Mais ce n'était pas dans l'idée de séduire quelqu'un, bien sûr.

Éloïse vient à son tour nous saluer.

— Oh, vous voilà ! Je suis contente que vous soyez là !

— Ce sont tous des amis à vous ? lui demandé-je.

— Amis, c'est un grand mot ! Il y a des collègues de la clinique vétérinaire de Sonia, des gens de ma boîte de marketing, des potes du lycée.

Faites qu'on ne croise pas trop de têtes connues.

— Et Matthias, il n'est pas là ? s'intéresse Yanis.

— Oh ! si, il doit être sur la terrasse, il a retrouvé quelques copines d'enfance.

Copines ? Mon meilleur ami me lance un regard interloqué que j'ignore au mieux. Ça ne me dérange pas du tout. Je lui fais les gros yeux pour lui signifier qu'il arrête de me provoquer.

Sonia et Éloïse nous servent à boire, et je m'arrange pour traîner

Yanis dans le jardin. *Quelle gamine*.

C'est en examinant les lieux du côté de la piscine que je repère Matthias, assis sur un transat, qui discute avec deux filles. *Et alors, Eva-Line ?*

Soudain, il redresse la tête et, comme s'il avait senti mon regard sur lui, ses yeux s'arriment aux miens. Il se lève, dit quelque chose à ses copines dont je ne suis pas du tout jalouse parce que je ne suis personne pour lui, et se dirige vers nous. Il monte les marches de la terrasse deux par deux et nous rejoint en esquivant les invités.

— Tu t'es enfin décidée, me lance-t-il.

— Yanis m'a cuisinée pendant des heures, répliqué-je avec nonchalance. Et puis, ma présence n'était pas si indispensable.

Je lui offre un petit rictus ironique.

— Non, tu as raison, je trouve qu'on se fréquente un peu trop ces dernières semaines.

— Malheureusement, oui.

— Malheureusement.

Nous nous fixons. Les battements de mon cœur résonnent jusqu'à mes oreilles tant son regard me déconcerte.

Lui comme moi, nous savons que chacune de nos rencontres est loin d'être désagréable.

Bien au contraire.

CHAPITRE 16

Eva-Line

Une heure plus tard et deux verres descendus, l'alcool fait déjà effet. Je suis au niveau de la « gaieté modérée », requinquée et joyeuse. Quand je vais commencer à ricaner bêtement pour un rien, je saurai qu'il faudra que j'arrête de boire.

Sonia et Éloïse ont troqué leurs fringues contre des maillots de bain, et elles et des dizaines de personnes barbotent dans la piscine. Yanis est introuvable, je le soupçonne de s'être enfermé dans une pièce du manoir avec une fille. Je suis tombée sur deux mecs qui faisaient de l'athlétisme avec moi et c'est avec eux que je parle en ce moment. Et Matthias.

En réalité, nous ne nous sommes pas quittés depuis que je suis arrivée. Je lui raconte n'importe quoi parce que je suis ivre, mais pas lui. Il semble intéressé par tout ce qui sort de ma bouche, ou alors il se fout bien de moi. Quoi qu'il en soit, j'aime le fait qu'il rie de mes blagues de merde qui fusent toutes les deux minutes.

— Au fait, Eva-Line, me lance un de mes anciens coéquipiers, Florent, t'étais aussi canon au collège ?

Je lève les yeux au ciel. Très, très subtil.

— Bien sûr que je l'étais, minaudé-je.

Matthias pouffe à côté de moi.

— Et depuis quand toi et De Bregeac êtes-vous ensemble ? renchérit l'autre. T'étais pas avec ce type, là…

— Ouais, Ruben. C'est terminé. Mais, Matthias et moi, on n'est… on n'est pas ensemble, je démens.

— Ah, super, du coup personne ne m'arrêtera si je te drague ? s'exclame son camarade.

Sacha est un gars mignon, il avait pas mal de succès plus jeune. Et

il avait surtout déjà fait une tentative avec moi au club de sport. À ma droite, Matthias ne dit plus rien. Immobile, il observe Sacha d'un air sérieux. L'ambiance est tout à coup gênante.

— Si, moi, rétorqué-je.

Florent explose de rire et Sacha se gratte le haut du crâne.

— T'étais si sûr de toi que tu as balancé ça devant des témoins, comment va ton ego ? me moqué-je.

— Pas fort, je le reconnais. Je vais aller boire pour oublier cette belle humiliation.

Il nous quitte et, alors que nous nous retrouvons tous les trois, une voix suraiguë gueule à travers le jardin le prénom de Matthias. Nous pivotons en direction de la piscine, d'où sa cousine fait de grands gestes des bras.

— Tu te ramènes ? Y a plein de filles qui veulent te voir torse nu par ici !

De Bregeac lève le visage vers le ciel étoilé et nous sort :

— Ah ! C'est si fatigant d'être beau et désiré.

— Waouh, il faudrait que je te présente une amie qui s'appelle Modestie, tu aurais bien besoin ses conseils ! je lui rétorque.

— Quoi, ne me dis pas que tu n'as pas envie de voir mon torse musclé et ruisselant d'eau ?

Je hausse les épaules et tente de dissimuler un sourire.

— Je ne suis pas une de tes groupies en bikini.

— Comme tu voudras.

Et cet imbécile retire son T-shirt puis le jette par terre. Il croit vraiment que je vais baver devant lui ? J'ai plus de résistance que ça. Je le suis tandis qu'il rejoint la piscine sous les applaudissements de sa cousine et ses fans. Mais, alors que je pensais qu'il allait directement sauter, il se tourne brusquement vers moi.

— Quoi ?

Sans un mot, il me retire mon verre des mains et le pose sur une chaise en bois. Je me laisse faire parce que son air mystérieux me rend dingue. Et que j'ai hâte de voir ce qui va suivre ensuite.

— Si je plonge, tu plonges, me susurre-t-il.

Je glousse.

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Oh ! Allez…

Il recule de quelques pas vers le rebord du bassin. Il me saisit le

poignet, sans me tirer vers lui. Mon pouls s'emballe sous ses doigts chauds.

— Je suis toute habillée.

— Ah, mince, c'est vrai que c'est embêtant… C'est une proposition ?

Ma respiration se bloque. L'image indécente de Matthias me dévêtant fait naître une chaleur ardente dans mon bas-ventre. Et voilà, je suis fichue.

Pour tenter de reprendre le contrôle sur mes sensations, je fais la première chose qui me vient à l'esprit et le pousse vers l'eau. Matthias feint d'être déséquilibré mais se redresse, alors je réitère mon geste. Cette fois, il recule d'un pas et son pied flirte avec le vide.

— Eva, tu n'as pas honte de vouloir noyer ton voisin ?

Je le pousse à nouveau. Il m'attrape le poignet, et je le vois basculer au-dessus du bassin. Je le suis dans sa chute et sens ses mains qui s'enroulent autour de ma taille. Nos jambes s'entremêlent, mes cheveux dansent devant mon visage jusqu'à ce qu'il nous remonte hors de l'eau.

— Tu l'as fait exprès, tu n'allais pas tomber ! m'écrié-je en chassant des mèches mouillées sur mes joues.

— Tu m'as cherché !

Comme des gosses, nous essayons de nous noyer. Pendant tout ce temps, Matthias ne me lâche pas. Ses doigts parcourent ma peau à chaque mouvement et je ne m'écarte jamais. Je crois même que je me colle volontairement à lui.

— Ça va, on ne vous dérange pas ?

Éloïse nage vers nous alors que Matthias ressort la tête de l'eau.

— C'est ton cousin qui a commencé !

— Et c'est Eva qui m'a poussé !

Tandis qu'Éloïse se moque de nous, Matthias rapproche dangereusement son visage du mien, puis sa voix rauque s'élève près de mon oreille :

— Avoue, tu as fait ça pour pouvoir te retrouver trempée contre moi.

Je prends enfin conscience de la position dans laquelle je me trouve. J'ai calé mes cuisses autour de ses hanches et mon bassin est donc pressé contre le sien. Par chance, le tissu de mon short en jean forme une barrière assez épaisse pour que je ne sente pas les moindres

détails de son anatomie.

— D'où vient cette cicatrice, sous ton menton ? m'interroge-t-il tandis que son index effleure l'endroit en question.

— Hmm. Tragique histoire. Avec ma sœur, quand on était petites, on avait fabriqué un hamac qu'on avait attaché dehors. J'ai inauguré notre installation, ce qui m'a valu un séjour aux urgences et trois points de suture. Je me suis balancée et je suis tombée sur l'un des carreaux de béton du jardin, tête la première. Ma mère m'a dit qu'on voyait mon os et que ma sœur a vomi devant le carnage.

— Tragique histoire, confirme-t-il. J'aurais dû me douter que tu étais du genre aventurière.

— Et toi, Matthias De Bregeac… d'où vient ta passion pour les animaux ?

— On a eu un chien, un husky, Atlas, quand j'étais petit. J'étais limite plus proche de lui que de mon frère. Il me réconfortait, c'était auprès de lui que je me réfugiais quand je… j'avais des coups de mou. Il m'offrait plus d'amour que certains humains.

Que son père, je comprends.

— Les animaux méritent qu'on leur donne tout, conclut-il. Puis Sonia m'a fait découvrir le refuge de Valienne, et la détresse de ces bêtes abandonnées a été le déclic. Ils sont prêts à nous offrir beaucoup d'affection, sans contrepartie.

Qu'est-ce qu'il est mignon quand il parle ainsi et qu'il montre cette part sensible de lui.

Charmée par son discours imprégné de bonté, je me rends compte que j'ai légèrement glissé… contre son bassin, et son entrejambe.

J'ai beaucoup trop chaud. L'esprit embrumé, je le libère de mon étreinte et, aussitôt, des filles viennent lui parler. Elles attendaient sûrement que la voie se dégage. Je ne peux pas retourner me frotter à lui sans passer pour une chatte en chaleur, alors je rejoins Sonia sur les marches de la piscine. Elle a fait le rapprochement entre la mystérieuse danseuse du Styx et moi plus tôt dans la soirée.

— C'est chiant que son mec ait autant de succès, hein ?

— Mais qu'est-ce que vous avez tous avec ça ! m'énervé-je.

Mon plongeon m'a un peu dessoûlée.

— Oh ! rassure-toi, tu fais autant d'effet au sexe opposé.

— Matthias et moi, on n'est pas ensemble, répété-je pour la millième fois. C'est un De Bregeac, et je suis… la voisine. Je viens de

me séparer, ce n'est pas judicieux de retrouver quelqu'un maintenant.

Inutile de rentrer dans les détails.

— Et si l'univers vous rapproche naturellement, tu lutterais ?

Je l'ignore.

— Tu ne sembles pas avoir beaucoup de ressentiment à son égard, en tout cas.

— Envers lui… non. Mais ma sœur, c'est autre chose. Elle hait cette famille.

— Alors qu'est-ce que tu fais dans leur piscine ?

— Je me pose encore la question.

— Vous êtes un peu comme Roméo et Juliette, c'est ça ?

Sonia émet un éclat de rire grotesque.

— Espérons qu'on ait pas le même destin.

— Ah ! Donc tu admets qu'il y a un truc entre vous !

— Pas du tout. Pourquoi vous ne sortez pas toutes avec Matthias puisque vous avez l'air super emballées par cette idée ?

Dans l'eau, je distingue le sujet de notre conversation en train de plaisanter avec quatre filles. Elles me fatiguent toutes, ce soir. Je me lève pour quitter le bassin et, alors que j'essore mes cheveux près des transats, Matthias se précipite devant moi, me touchant presque.

— Tu veux que je t'offre un dernier plouf pour la route ?

— Si tu es une adepte du « seins nus », je m'écarte tout de suite, me dit-il.

Confuse, je baisse la tête vers mon haut. Oh non. La doublure s'est retroussée et je n'ai plus que la fine dentelle sur la poitrine. Je réajuste très vite mon débardeur, le rouge aux joues.

— Je n'allais pas crier ça devant tout le monde.

— En effet. Et puis c'était l'occasion pour toi d'avoir un gros plan, n'est-ce pas ?

— Mieux vaut moi que tous ces obsédés bourrés.

J'étudie les personnes qui nous entourent, et plusieurs mecs me jettent des regards lubriques.

— Désolée que ma mésaventure ait interrompu ta conversation.

Il se retourne, et ses copines nous surveillent elles aussi.

— J'ignore qui elles sont.

Je me dirige vers l'intérieur de la maison. Matthias me suit.

— Tu ne sais pas où pourrait être passé Yanis ? Ça fait une bonne demi-heure qu'il a disparu.

— Non.

Mon voisin me tire vers la table de la terrasse qui sert de bar.

— Tu veux boire quoi ?

— Un truc sans alcool.

Il attrape un gobelet en plastique et le remplit de jus de fruit.

La soirée se poursuit jusqu'à 4 heures du matin et, passé cette heure, presque tout le monde est parti. Nous ne sommes plus que cinq : Éloïse, Sonia, Yanis, Matthias et moi. Affalés sur les canapés du salon, nous contemplons, à moitié endormis, le bazar qui règne en ces lieux. Je serais incapable d'expliquer pourquoi je me trouve encore dans cette maison, à l'aube, assise à quelques centimètres de mon voisin.

— Hééééééééé !

Éloïse revient dans la pièce, je ne sais pas où elle s'était cachée. Elle est surexcitée, alors que nous sommes tous des loques.

— Matthias, tu te souviens de ce jeu ?!

Elle brandit une boîte de Twister qui date de quelques années.

— Oh oui, je m'en souviens, marmonne-t-il.

— On fait une partie !

C'est plus ou moins un ordre. Nous exprimons notre démotivation avec des grognements, mais Éloïse insiste.

— Alleeeeeez, bougez vos fesses !

— Bon, OK, c'est parti, se décide d'abord Sonia.

Je la suis, ça peut être un moment hilarant et ça m'évitera de m'assoupir chez les De Bregeac. Yanis se lève à son tour et Éloïse déplie le tapis de jeu.

— Matthias, allez !

— C'est pour les gamins, ce truc.

— T'as peur de te faire laminer, c'est ça ? lui lancé-je.

Nous nous affrontons du regard.

— T'as peur de te prendre une raclée ? insisté-je, parce que j'adore sa réaction à mes taquineries.

Il ferme un instant les yeux et s'assoit.

— Tu ne sais pas à qui tu as affaire, j'ai dû jouer à ça toute mon enfance à cause d'elle. Je suis un pro.

— Bien ! Vous participez tous les quatre, je suis l'arbitre ! lance Éloïse.

J'examine la largeur du tapis, puis la carrure des deux hommes. Ça

va être comique.

— Mettez-vous chacun à un bout du tapis !

Je me place au coin le plus proche de moi. Matthias et Yanis sont mes voisins, Sonia est de l'autre côté de ma diagonale.

— J'avoue que je ne m'attendais pas à ce genre de fin de soirée, s'amuse-t-elle.

— C'est un excellent moyen pour faire passer la gueule de bois ! On commence par Yanis. Pied droit sur le vert.

Mon ami se met en position.

— Eva, pied gauche sur le rouge.

Trois tours plus tard, je me retrouve dans une posture qui ne me dit rien qui vaille. Sonia et Yanis se sont bien débrouillés, la première est accroupie à peu près confortablement dans son coin, le deuxième a une jambe et un bras sur un rond chacun. Matthias est en pont, pas loin de moi. Ma main gauche est à côté de son pied droit.

— Eva, main droite sur le jaune.

Je repère la couleur concernée.

Merde.

Si je veux garder l'équilibre et ne pas toucher le sol, je vais devoir passer par-dessus sa cuisse. Et je ne perdrai pas à une vulgaire partie de Twister pour enfants.

Je pivote vers Matthias et ma paume atteint le rond jaune. Je me rends compte de notre posture. Je suis entre ses genoux, à moitié penchée en avant, ma tête dangereusement proche de sa braguette.

— Matthias, pied droit sur le rouge.

Ben voyons.

Il décale son pied, ce qui lui fait écarter davantage les jambes.

— L'un de vous deux va craquer, j'en suis sûre ! se réjouit sa cousine.

On parle toujours du Twister ?

— Ça ne sera pas moi, dit le De Bregeac avant de m'adresser une mimique provocatrice.

— Moi non plus, rétorqué-je.

J'ose enfin lever les yeux sur lui. Les siens glissent le long de mon cou, et continuent leur course effrénée droit vers mon décolleté. La vue doit être dégagée, mon haut n'est pas épais. Mon cœur tambourine furieusement dans ma poitrine.

Quand ses iris retrouvent les miens, son visage se referme. Il

articule un « Désolé » muet, avant de conclure d'un sourire d'excuse. Je le sens sincère.

Je ne lui en veux pas. Parce que cette façon qu'il a de me contempler me flatte à chaque fois. Et que je le contemple moi-même dès que j'en ai l'occasion. Les reproches ne peuvent pas être à sens unique.

Éloïse continue la partie, et cela me permet de me dégager rapidement des cuisses de Matthias. À un moment, ma main se retrouve sur le cercle à côté de la sienne. Mon regard dévie quelques secondes sur ses doigts marqués. Je suis tirée de mes réflexions par Éloïse qui me pousse gentiment. Distraite, je cède très vite et tombe au sol.

Aussitôt, Matthias s'affale aussi sur le dos, appuyé sur ses coudes. Yanis et Sonia se relèvent.

— Le jeu commençait à être un peu long, je m'ennuyais ! lâche notre arbitre.

— C'est Eva la perdante ! déclare mon ami.

Je me retourne et adopte la même position que Matthias.

— Tu ne pouvais pas pousser ton cousin ?

— On est mauvaise joueuse ? me lance Matthias en me donnant un coup d'épaule.

— La ferme.

— Une fois, elle m'a fait la tête parce qu'elle avait perdu à pierre-feuille-papier-ciseaux, ajoute Yanis.

— Bon, ça suffit, vous tous.

Je me remets sur mes pieds et croise les bras :

— On en refait une ?

J'ai une revanche à prendre et des parties de Twister à gagner.

Onze parties. Je leur ai infligé onze parties de Twister. J'en ai remporté sept. Sonia a quitté les lieux à la huitième. Matthias et Yanis avaient envie de me passer par la fenêtre. Mais j'ai gagné. Mon ami vient de quitter la maison.

Épuisée d'avoir tout donné dans le jeu, je m'étends de tout mon long sur la banquette lorsque Éloïse décide de s'éclipser à l'étage pour s'écrouler sur un lit. Mes paupières se ferment toutes seules, mais je suis surprise par un coup sur mes pieds. Matthias pousse mes jambes pour s'asseoir à côté de moi. Je les passe sur le dossier du canapé et

m'installe à l'envers, la tête dans le vide.

— Il doit y avoir cinq mètres de sofa dans ce salon et tu trouves le moyen de venir me coller, marmonné-je avec mauvaise foi.

Pour autant, le De Bregeac adopte la même position que moi. Je l'observe, déjà à moitié dans les bras de Morphée, et je meurs d'envie de me blottir contre un corps chaud, accueillant, le temps de quelques heures.

Contre lui.

CHAPITRE 17

Matthias

Eva-Line a la capacité de bercer mon cœur, rien qu'avec la force de son regard. Je ne me souviens pas avoir déjà connu cette sensation. Il y a quelque chose de nouveau, avec ma voisine. Un tremblement de terre pourrait se produire que la première chose que je ferais, ce serait la chercher des yeux.

Sa présence dans le salon éclipse le reste du monde autour de nous.

— Tu sais, commence-t-elle, Éloïse a raconté que ton ancêtre qui était propriétaire de ce manoir au XVIIIe siècle y organisait des soirées secrètes à la *Eyes Wide Shut* et que tes parents, dans leur jeunesse, ont voulu perpétuer la tradition. Et que toi aussi tu t'y es mis quand tu étais au lycée.

— C'est faux ! m'indigné-je. Et puis j'aurais fait ça, elle m'aurait supplié de l'inviter.

Eva-Line bascule sa tête en arrière, dans le vide.

— Ah, mince, je pensais tenir une information compromettante sur toi.

Elle pivote brusquement son visage vers moi.

— Dis-moi un vrai truc que personne ne sait au sujet de toi.

Il y en a deux ou trois. Je traîne des chaînes à mes pieds dont je n'ose pas parler.

— Tu comptes me faire chanter ?

— Je me prépare à tout.

— Hmm… OK, je… Ah oui, j'ai un aveu croustillant.

— Ah, j'ai hâte de l'entendre.

Je jubile, car je sais qu'elle va être déçue.

— Je connais…

— Tu es sorti avec une célébrité ? me coupe-t-elle. Avec une actrice ? Une star internationale ?

— Je connais par cœur les paroles de la chanson *Papa Pingouin*.

Elle me fixe une seconde et finit par exploser de rire.

— Mais quel escroc ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça ?!

— Hé, tu réclamais un scoop, c'en est un. Absolument personne ne le sait, tu es la première à qui je révèle ça.

— Waouh, quel honneur !

Je lui donne un coup de genou et lui demande :

— Et toi ?

Nos cuisses s'effleurent. Sa peau est chaude et veloutée. Je me souviens de sa texture enivrante quand nous étions dans la piscine, cette nuit. La lueur du crépuscule du matin baigne la pièce d'une lumière rosée qui confère à son visage des reflets dorés.

— Attention, ce que je vais t'avouer est encore plus phénoménal.

— Je n'en doute pas.

— J'ai encore un doudou, il s'appelle Poly.

Je me redresse sur un coude et fais mine d'être effaré :

— Mais non ?! Je… je n'étais pas prêt à ça, Eva-Line, je crois que je vais mettre plusieurs jours à digérer cette confidence.

Un immense sourire sur ses lèvres, elle passe une main dans ses longs cheveux bouclés.

— Je sais, ça fait un choc.

— Donc tu dors avec Poly toutes les nuits ? Comment tu faisais, avec ton ex, il ne se sentait pas de trop ?

Son visage se referme. Oups, je n'ai pas réfléchi. Elle semble nourrir beaucoup de ressentiment envers lui.

Eva-Line détourne le regard et esquisse un rictus gêné.

— Je préfère encore dormir avec une peluche qu'avec un mec comme lui, marmonne-t-elle.

Un autre qui n'a pas résisté et est allé voir ailleurs ? Je choisis de ne pas l'interroger pour ne pas la blesser davantage.

Elle me parle plutôt de sa discussion avec Christa suite à notre après-midi dans la piscine avec le petit Maé. Je ne relève rien, mais je trouve que ce que sa sœur lui impose est assez… toxique. Eva-Line est forcée d'agir comme bon lui semble sous peine de la faire souffrir. Je peux comprendre que l'aînée ne veuille que le bien de la plus jeune,

mais ce n'est pas une situation saine pour Eva-Line.

Cela me fait penser à l'intervention pathétique de mon père après avoir appris que je m'étais fait arrêter par les flics. Je la rapporte à ma voisine, qui oscille entre amusement et agacement.

— Il nous prend vraiment pour des… salopes.

Ah, ce qualificatif, je l'ai souvent entendu à leur sujet, oui.

— Je le déteste, lâché-je sans réfléchir.

J'exprime peu ce que je ressens à son égard. Je ne peux pas sortir ça à maman au risque de la peiner, ou à mon frère, qui creuserait pour connaître la raison de cette haine viscérale.

Je le déteste pour la façon dont il m'a traité durant toute ma vie, alors que j'attendais tellement plus de sa part, mais aussi pour la façon dont il traite les autres. Surprise par ma déclaration, Eva-Line fronce les sourcils d'un air grave.

— Je crois que je le déteste depuis que j'ai treize ans. Depuis que j'ai compris qu'il me faisait plus de mal que de bien et qu'il ne serait pas un père pour moi.

Me confier à elle m'apaise. Pourtant, son regard confus est difficile à supporter. J'observe le plafond et me gratte la tempe pour m'occuper et faire disparaître mon envie de m'acharner sur mes cicatrices.

Soudain, ses doigts s'enroulent autour de mon poignet. C'est un geste délicat, aussi doux qu'une plume qui viendrait caresser ma peau.

Eva abaisse ma main entre nous sans me lâcher des yeux. Je la laisse faire car ses prunelles me transmettent une sorte de soutien qui apaise mon âme.

— Matthias… je peux te demander quelque chose ?

Sa voix n'est qu'un murmure dans le salon.

— Je t'écoute.

— C'est quoi ces marques sur tes doigts ?

Son intonation est presque horrifiée. Mon silence incertain emplit lourdement les lieux.

— Qui t'a fait ça, Matthias ?

— Quelque chose me dit que tu le sais déjà.

J'ai du mal à prononcer d'autres mots. Des souvenirs humiliants, dégradants fusent dans mon esprit. Je plonge mes yeux dans les siens. J'espère que ça suffira à lui révéler un morceau de mes fêlures psychologiques, au-delà de ces traces physiques. Mon chagrin est là,

au bord des cils.

Putain, Matthias, tu ne vas pas chialer comme un gosse non plus ?!

Je pourrais me sentir pitoyable, mais son absence de jugement est terriblement vivifiante. Je me dévoile à elle, sans un mot.

Tandis que je suis absorbé par ses iris, ses doigts remontent contre ma paume. Je retiens ma respiration. À aucun moment elle ne montre une once de dégoût. Son index effleure chacune de mes phalanges boursouflées, et je ne peux détourner mes yeux des siens. Je veux voir ses réactions quand elle découvre l'étendue des sévices accomplis par mon père. Je me suis consolé toutes ces années en me disant que ça pourrait être pire, que d'autres enfants subissent des choses ignobles de la part de leurs parents. Ce qu'il me faisait, c'était plus subtil, plus vicieux.

— C'est dégueu, hein ?

J'émets un ricanement pour masquer mon angoisse. En réalité, mes cicatrices les plus voyantes n'ont pas été faites directement par mon père.

Eva-Line hausse simplement les épaules.

— Pourquoi ça le serait ?

Son honnêteté est palpable et me rassure. Je reprends ses propres termes :

— Ça peut avoir l'air débile… mais des filles ont trouvé ça immonde, ce genre de marques.

— C'était des gamines.

Eva serre ma main dans la sienne. Les sensations qui m'animaient changent. Basculent en quelque chose de plus brut. Plus fiévreux. Je perds toutes mes facultés de réflexion durant une seconde.

Une seconde pendant laquelle je pivote sur le côté, face à elle, et la ramène contre moi.

Nos jambes sont emmêlées d'une façon étrange contre le dossier de la banquette. Nos bouches sont à quelques centimètres l'une de l'autre. Nos bassins, nos ventres, ses seins contre mon torse, j'ai une conscience accrue de chaque parcelle de sa peau qui touche la mienne.

Je bande déjà. Je souhaite m'écarter pour ne pas la brusquer, mais elle m'en empêche en se rapprochant à nouveau de moi. Ses hanches roulent contre les miennes, je ne sais pas si c'est voulu ou non, mais ce mouvement me rend fou. Je suffoque presque sur ce canapé. Pourtant, nous conservons une retenue mutuelle. Cette fille n'est pas la

bienvenue dans ce manoir, en temps normal. Elle en serait chassée sous un flot d'insultes par mon père. Sa sœur me hait, comme tous les autres De Bregeac. Mis à part notre attirance réciproque, il y a un gouffre entre nous que notre désir ne suffirait pas à résorber.

Nous ne cédons pas. Nos lèvres restent à distance même si l'envie me calcine de l'intérieur de dévorer sa bouche. Elle est à un baiser de me faire succomber. Si nous passons cette étape, je suis fichu.

Mais elle semble sur la même longueur d'onde et seuls nos fronts se touchent.

Eva-Line laisse échapper un gémissement faible qui me fait douloureusement frissonner.

Alors que je suis sur le point de mettre fin pour de bon à notre moment de perdition, sa main qui tient la mienne entre nous descend le long de nos corps. Mes phalanges effleurent son haut, puis la peau nue de son ventre. Je triture le rebord de son short en jean pour m'empêcher de la basculer sous moi, de lui arracher ses fringues et de lui faire l'amour jusqu'à épuisement.

— Je crois que…

Sa voix se meurt dans une expiration tremblante. Mes doigts flirtent avec la couture de son vêtement, se glissent dessous pour caresser son bas-ventre. Mais je résiste. C'est tout ce qu'il ne faut pas qu'on fasse.

Je me suis mis tout seul dans cette merde. Moi qui veux toujours suivre mon instinct, j'ai tout de suite crevé d'envie de me rapprocher de ma voisine.

Nous n'entendons pas ma cousine arriver dans le salon, et c'est seulement lorsqu'elle se jette sur le canapé, tout près de moi, que nous arrêtons tout.

Éloïse n'a pas remarqué qu'on était en train de se chauffer. Elle s'étire, les yeux fermés, le visage ensommeillé, avant de marmonner :

— J'ai oublié mon portable.

Une seconde passe et elle semble déjà dormir, la tête posée contre mon épaule. Tue l'amour cent pour cent efficace.

Je jette un œil vers Eva-Line. Elle sourit avec un embarras visible, se redresse et quitte le canapé.

— Je vais y aller, me dit-elle.

Quelques minutes plus tard, elle est sur le seuil du manoir et me salue, le regard fuyant. Ouais, le meilleur moyen pour qu'on stoppe

cette galère était de s'égarer trop loin.

Nous nous disons au revoir avec un simple et froid « Bonne nuit ».

Alors que tout pourrait être terminé, pourquoi ai-je l'impression que nous avons un peu plus complexifié notre relation ?

CHAPITRE 18

Matthias

— Honnêtement, je ne me fais pas trop de souci, votre dossier est solide.

Je serre la main de l'agent immobilier qui m'a accompagné pour cette visite. Le local que je viens de découvrir est juste parfait pour mon futur café. Situé dans une rue perpendiculaire à l'avenue principale de Valienne, c'est une vieille maison de charme rénovée qui possède une cour intérieure idéale pour la saison d'été. Je savais que je n'aurais pas trop de problèmes niveau financier de ce côté-là. J'ai de la chance, et mes économies ainsi que l'argent que ma mère m'a laissé vont beaucoup m'aider. Dès que j'ai atteint ma majorité, j'ai déplacé sur un nouveau compte bancaire le peu que mon père m'avait donné.

Cette journée s'annonce très bonne car, l'après-midi même, j'enchaîne avec une visite d'un studio à un kilomètre à peine de ce que j'espère être mon café-refuge d'ici quelques semaines. Je passe devant le Styx en m'y rendant, et cela me ramène immanquablement à celle qui occupe mes pensées sans relâche depuis des semaines.

Nous n'avons plus aucun contact depuis la soirée dans le manoir. Ces réticences entre nous me grignotent les entrailles. Alors je suis aigri malgré mes avancées professionnelles. On ne peut pas tout avoir, dans la vie. J'ai jeté mon dévolu sur la seule fille qu'il ne fallait pas.

En plus de ça, j'imagine qu'elle n'a pas du tout envie de s'emmerder avec une nouvelle relation après sa récente rupture.

Je rejoins le propriétaire de l'appartement que je dois voir au pied de l'immeuble ancien dans lequel il se trouve. Les lieux dégagent un charme qui me plaît bien. C'est une vieille bâtisse du XIXe siècle, comme la plupart des maisons anciennes du centre-ville.

Le logement, bien que petit, est super chaleureux. Le parquet en bois, les poutres au plafond lui confèrent beaucoup de cachet. J'ai tenté de dissuader ma mère de me donner ce coup de main pour payer mon loyer. Mais elle a insisté et, je l'admets, cela me retirerait une belle épine du pied. Tant que mon café n'est pas lancé, je n'ai aucun revenu et souhaite garder toutes mes économies pour mon projet. Savoir que je vais bientôt pouvoir me tirer de la maison de mes parents m'emplit d'un immense sentiment de liberté. Je pourrais être débarrassé de mon père, pour de bon.

Quand je rentre, je reçois justement un message de maman. Elle n'a jamais été aussi envahissante que maintenant, alors que j'ai vingt-cinq ans. Je crois que le fait que je m'installe en ville la rend folle de joie.

Mon chéri, j'organise un repas avec Andréa et ses filles à notre retour !

Est-ce que cet événement est une idée bancale ? Oui. De plus, je ne suis pas certain que tout le monde apprécie cette initiative. Eva-Line et moi nous tournons autour à chaque fois qu'on se croise, et la confrontation entre nos deux familles va être plus qu'embarrassante.

Il n'y aura pas mon père ?

Non.

Je sais que ça fait plaisir à maman de les inviter, tout comme elle était ravie de retrouver son amie pour son anniversaire. Elle s'est excusée des dizaines de fois auprès d'elles pour le mal que Liam et mon père leur ont fait, et a souffert de cette fracture qu'ils avaient provoquée.

Ni Liam ?

Bien sûr que non.

Je crains. Dès qu'il y a une opportunité de revoir Eva-Line, je fonce tête baissée.

Et si elle ne venait pas ?

Je rentre à moto au manoir, mon crâne prêt à imploser à cause de toutes mes réflexions. Je me gare sur le trottoir devant la maison et, au même moment, une voiture s'arrête au niveau de la haie de nos

fameuses voisines.

C'est Christa qui en descend, avec Maé. Quand je retire mon casque, mon regard croise celui, sombre, de la sœur d'Eva-Line. Son visage se ferme et elle attrape le bras de son fils pour vite rentrer chez eux. Juste avant qu'il ne disparaisse de l'autre côté de la clôture, le petit me reconnaît et me fait un signe de la main.

J'ai du mal à croire que Christa va se pointer tout sourire au repas de ma mère. On va encore avoir droit à un déjeuner mouvementé, je le sens.

Le soir, allongé sur le canapé du salon qui m'évoque des souvenirs plus qu'agréables, je reçois un SMS de la part d'une personne très particulière parmi les nombreux autres messages que m'envoie Sonia.

Il paraît que nous sommes conviées à nouveau dans la grande demeure des De Bregeac ?

Je souris bêtement.

Certains souhaitent une trêve.

Une trêve au lit, avec elle, serait géniale, de mon point de vue.

Soudain, mon téléphone vibre dans mes mains. Eva-Line m'appelle. Mon cœur se gonfle d'impatience de retrouver sa voix chaude et suave.

— Tu seras là ? me demande-t-elle.

— J'ai le droit d'assister à ce grand moment, oui.

— Je ne te cache pas que ça a un peu mis le feu aux poudres, ici.

— C'est ta sœur ?

— Hmm, hmm. Maintenant, elle accuse maman de faire amie-amie avec l'ennemi et nous reproche de nous liguer contre elle.

Des mots amers menacent de sortir de ma bouche, mais Eva-Line me devance :

— Je la trouve tellement égoïste, Matthias. Enfin, je comprends ce qu'elle vit, mais elle nous tire vers le bas. Et je me déteste de penser ça d'elle, aussi.

Cela semble lui faire du bien de s'épancher auprès de quelqu'un, et je suis touché que ce soit avec moi, alors je l'écoute.

— Je dois te donner mon avis sur la question ?

— Seulement s'il rejoint le mien, glousse-t-elle.

— Eh bien, je trouve ta sœur… toxique. Étouffante.

— Ah oui, on ne peut pas être plus clair.

— Fais ce que tu veux de ça, mais c'est mon sentiment. À cause d'elle, tu as peur qu'on te reconnaisse au Styx, tu te fais engueuler quand tu offres un après-midi à la piscine à ton neveu, et tu ne peux pas fréquenter qui tu as envie.

Parce que sa réticence à mon égard vient de là, bien sûr.

— Je sais, souffle-t-elle de l'autre côté de la ligne.

— J'avoue que je ne comprends pas comment elle peut me haïr à ce point alors que je suis un mec en or, ajouté-je pour alléger l'ambiance.

Le rire rauque d'Eva me réchauffe et fait courir un frisson électrique le long de ma colonne vertébrale.

— En tout cas, s'il y a une chose sur laquelle tu peux travailler, c'est ta modestie.

— Il faut savoir cerner ses qualités et celles des autres.

— Ah oui, et à part tes qualités que tu connais très bien, à ce que je vois, je suppose que tu pourrais lister les miennes ?

Pendant des heures. Mais je ne le fais pas pour éviter qu'elle ne me prenne pour un dingue accro à elle. Notre conversation dérive sur tout et n'importe quoi. Et dire qu'elle se trouve à quelques mètres de moi, de l'autre côté du jardin. Elle me fait part de son enthousiasme quant à ce local que j'ai déniché dans la journée, et cela me rend fier.

Où tout cela va-t-il nous mener ? Une fois ma conversation avec elle terminée, ma mère me prévient que nous accueillerons nos voisines jeudi prochain. L'appréhension se mêle à l'excitation quand j'imagine ce moment. Avec Eva-Line, nous avons joué avec le feu depuis le début. Malgré l'animosité entre nos familles, nous n'avons pas pu nous en empêcher. Alors que va donner notre face-à-face tandis que mon attraction envers elle ne cesse de grandir ?

Je ne donne pas cher de ma raison, je sais qu'elle va voler en éclats d'ici peu de temps.

Jeudi arrive trop vite, et je n'ai pas pu travailler sur ma volonté de fer qui s'amenuise au fil des jours. Je me suis enlisé tout seul dans ce bordel car nous avons beaucoup parlé, avec Eva-Line. Ses rapports

avec sa sœur se sont dégradés quand elle a essayé de lui dire ce qu'elle ressentait.

De mon côté, j'ai dû composer avec le retour de mon père. Cela m'est moins difficile à supporter que ce que je m'imaginais car j'ai reçu un appel du propriétaire du studio que j'ai visité : il est à moi.

Avant l'arrivée de nos invitées du jour, je suis assigné à la cuisine. Je dois surveiller que la tarte courgettes-féta de ma mère ne brûle pas pendant qu'elle se prépare. Elle a confié cette tâche à un mec qui rate une fois sur deux la cuisson de ses pâtes. D'autant plus que je suis accroché à mon téléphone depuis une demi-heure parce que je discute avec Eva-Line. Aux dernières nouvelles, Christa a finalement décidé de venir ici. Mais elle fait déjà la gueule.

Je promets que je serai un ange, comme toujours.

J'opte pour l'humour car Eva-Line est elle aussi de mauvaise humeur. Ce déjeuner va être très tendu.

Mettez des couverts en plastique, au cas où.

Je sais d'avance que Christa va diriger toute sa rancœur envers les De Bregeac sur moi, elle n'osera pas s'en prendre à une aînée amie de sa mère.

La mienne revient dans la cuisine en fermant l'une de ses boucles d'oreilles.

— Alors, où en est la cuisson ?

La quoi ? Je relève le nez et jette un œil vers la vitre. Pas de fumée, c'est que tout va bien ? Ma mère ouvre la porte du four et s'écrie :

— Matthias, il fallait la sortir, tu vois bien qu'elle est trop cuite !

Elle attrape le plat et le pose sur le plan de travail derrière moi.

— Vous êtes insupportables, avec vos téléphones ! Toujours la tête ailleurs !

Ce n'est pas mon portable qui me distrait.

— Comment vas-tu faire quand tu vivras tout seul, mon chéri ?

— J'habite à Paris depuis six ans, je te signale.

— Mais là, tu pourrais rester encore un peu à la maison, quitte à vivre à Valienne ?

— Je ne suis plus un petit garçon, maman, lui dis-je en posant les

mains sur ses épaules. Mais je suis toujours ton fils, et ce n'est pas parce que je serai à exactement trois kilomètres de toi que je t'oublierai, d'accord ?

— Bien sûr, je m'inquiéterai lorsque tu te trouveras une copine.

On est encore loin de cette perspective. Mais je suis incapable d'ignorer les battements anarchiques de mon cœur à l'évocation de cette idée.

Je ne suis ni un gros queutard ni un grand romantique. Je marche au feeling et, en général, cela porte ses fruits car je suis mon instinct. Bon, sauf en ce moment, puisque je lutte contre lui. Et voilà le résultat : plus je lutte, plus elle accapare mes pensées et envahit chaque parcelle de mon être.

Donc plus je lutte, plus je souffre.

Ma mère consulte la fine montre à son poignet et s'exclame :

— Ah ! Elles vont bientôt arriver !

Cinq minutes plus tard, tandis que l'hôtesse du jour peaufine la décoration de la table sur la terrasse, la sonnette retentit. Je m'apprête à aller leur ouvrir, impatient, quand ma mère me dépasse en trottinant sur ses sandales compensées.

Sa joie de vivre m'émeut. Elle a très peu d'amis proches. Arrivée de la banlieue bordelaise pour ses études, elle a vite rencontré mon père et ils se sont mariés deux ans après. Elle ne connaissait personne sur la région et son cercle social était surtout celui de son époux. Quand ils se sont installés à Valienne juste après ma naissance, elle s'est retrouvée isolée dans ce manoir. Elle est surtout entourée de la famille De Bregeac. Andréa, c'est une amie qu'elle a choisie.

Des voix me parviennent depuis le bout du couloir.

Je distingue la sienne. Je m'arrête en détaillant son look authentique. Eva est un soleil dont les rayons chauds et lumineux t'atteignent en plein cœur. Sa cascade de cheveux bouclés dégringole sur son dos dénudé et tatoué. Des traits noirs dépassent aussi de son short en jean. Je suis ravi qu'elle ne se soit pas ramenée dans ce genre de robe fade qu'elle portait lors de l'anniversaire de ma mère. Celle-ci les accueille d'une bise chaleureuse en ignorant la froideur de Christa, puis leurs regards convergent vers moi.

— Salut, Matthias !

Maé est plus heureux d'être là que sa mère, en tout cas. Andréa s'avance vers moi et me fait la bise. Puis je me retrouve nez à nez avec

Eva-Line.

Si on se serre la main, ça paraîtra bizarre ?

Je n'ai pas le temps de me décider, car elle fait le premier pas. Sa joue est contre la mienne. Ma paume est sur son bras chaud et ferme.

Il me semble avoir aussi juré, quand je l'ai rencontrée, que je ne voulais rien faire d'autre que l'admirer. Le menteur de l'année, j'ai nommé Matthias De Bregeac. Je rêve de lui faire des dizaines de choses pas très catholiques. De la toucher, partout. Qu'elle me touche, et bien plus intensément que ce simple geste de politesse.

Quand nos visages s'éloignent, envoûté par son odeur vanillée, ma bouche s'approche subrepticement de la sienne. C'est imperceptible par les autres, surtout parce que le moment ne dure qu'une seconde. Et que j'ai peur d'avoir fait une belle connerie. Eva recule et prend une inspiration mesurée, mais nerveuse. Elle sait autant que moi que nous allons franchir la dangereuse limite. Tout est trop intense, entre nous.

Maman nous invite à rejoindre le jardin. Le temps est nuageux et lourd, aujourd'hui.

Elle nous sert des verres de vin.

— Je suis tellement contente que vous soyez là !

Sérieux, j'en ai marre de boire du raisin. Ma mère et Andréa, elles, sont déjà absorbées par leur conversation. Je me rapproche discrètement d'Eva-Line.

— À ton avis, ta sœur va-t-elle être offensive ou garder le silence pendant tout le repas ?

— Je m'attends à tout. Ce que j'espère, c'est qu'elle ne s'en prendra pas à ta mère, celle-ci semble super heureuse de revoir la nôtre.

Nous les observons rire ensemble.

— Donc, si elle se défoule sur moi, ça t'est égal ? Sympa, raillé-je sans retenir un air moqueur.

— T'es un grand garçon, tu y survivras.

Elle pose une main sur mon bras. Nous toucher est devenu très naturel.

— Matthiaaaaas, m'interpelle Maé en venant vers nous, puisqu'on est là, est-ce que je ne pourrais pas aller dans la piscine ?

Il fait une moue trop mignonne.

— Je ne suis pas sûr, faire un petit plongeon dedans est considéré comme un crime par certains, visiblement.

Sans le vouloir, je lance un regard frustré à Christa. Je n'avais pas prévu de la provoquer, mais son comportement avec sa sœur ces derniers jours m'agace assez.

— Tu sais quoi d'autre est illégal, Matthias De Bregeac ? Le harcèlement moral et sexuel, réplique-t-elle.

Eva-Line pivote vers elle, l'air effaré.

— On a un gosse de cinq ans avec nous, je ne pense pas que cette conversation ait lieu d'être ici.

Christa me fixe avec toute la haine qu'elle éprouve pour ma famille, je suppose.

Elle ne m'impressionne pas. Et je n'ai rien à me reprocher.

— On passe à table ?

Ma mère se dirige vers nous avec un grand sourire. J'aimerais bien que Christa ne lui plombe pas le moral. Eva-Line et moi nous installons sur les chaises en osier, elle place son neveu à sa droite. L'ambiance, tout comme la météo, est lourde et suffocante. Heureusement, la maîtresse de maison ne semble pas le remarquer. Christa fulmine.

À côté de moi, j'entends Eva-Line me chuchoter :

— D'ici la fin du repas, elle va tout gâcher.

CHAPITRE 19

Matthias

Nous dégustons l'entrée dans le calme. Un calme très pénible. Christa ne décroche presque pas un mot. Pire, elle me flingue du regard dès que je m'adresse à Maé. Ce n'est pas ma faute si le gamin m'adore.

Nos mères ne captent rien à ce qu'il se passe. Elles sont tellement ravies de se retrouver que leur joie les aveugle.

La sœur d'Eva-Line accentue les hostilités lorsqu'elle fait une allusion à son boulot secret au Styx devant nos aînées. Je vois la danseuse serrer les accoudoirs de son siège quand elle réalise que Christa est prête à s'en prendre à tout le monde autour de cette table, même à elle.

— Alors, Eva-Line, comment se passe votre emploi au country club ? Je me doute que vous devez tomber sur des clients… difficiles.

— Euh… oui.

— Eva travaille aussi en soirée, elle ne s'arrête jamais, précise Andréa avec un regard rempli de fierté et de gratitude.

Eva-Line m'a fait part de leur situation financière pas forcément facile. Il n'y a aucun malaise entre nous sur ce sujet : je ne juge pas une personne par son compte en banque, ce serait stupide.

— Ah oui, que fais-tu d'autre ?

— Je suis à la réception d'une maison d'hôtes.

— Oh ! Laquelle ? Il y a beaucoup d'établissements de très bon standing dans les environs.

— L'auberge des Camélias.

— Oui, je connais ! C'est un endroit magnifique !

Elle sort rarement le soir, elle ne peut donc pas deviner le mensonge d'Eva-Line.

— En tout cas, Matthias, c'est très gentil à toi d'avoir invité Maé l'autre jour, me dit Andréa.

Je n'ai pas le temps de répondre que le petit s'immisce dans l'échange :

— C'est parce que, lui et tata, ils se font des bisous, et que c'est le roi et c'est la reine, et ils vont bientôt se marier !

Wow, ça fait beaucoup d'informations totalement fausses. Nos mères nous examinent avec amusement.

— Maé s'emballe un peu, tempère Eva en se grattant la tempe.

— Pour la partie bisous, y en a un qui attend que ça, ricane Christa.

Eva la fusille du regard.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire ? lui lance-t-elle.

— Ça me fait qu'il n'y en a pas un dans cette famille qui soit doté de bienveillance, depuis quand te laisses-tu avoir comme ça ?!

Je me redresse sur mon siège, piqué au vif :

— Si je peux…

— Tu tournes en boucle, Christa, me coupe son aînée.

OK, je comprends qu'il ne vaut mieux pas intervenir. Nos mères sont figées, ébahies.

— Je fais ce que je veux avec Matthias, que je sois amie avec lui ou quoi que ce soit d'autre, tu n'as pas ton mot à dire !

La cadette émet un rire affligé :

— *Amie* ? Il attend juste de te mettre dans son lit après t'avoir vue danser au Styx. C'est ce que tous les mecs cherchent à faire avec les filles qui font ce job.

Oh non. Elle n'a pas lâché ça. Eva-Line se lève brusquement. Ma mère, les yeux écarquillés, la détaille, et je n'aime pas son expression.

— Eva, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? l'interroge avec angoisse Andréa. Que fais-tu au Styx ? Tu as déjà deux boulots, comment…

— Je ne travaille pas à la maison d'hôtes, c'était une couverture. Je passe mes soirées au Styx, en tant que danseuse.

— Tu es stripteaseuse… ?

À ce mot, ma mère manque de faire un malaise.

— Non. Je danse, c'est tout. Et toi…

Je n'avais encore jamais vu autant de mépris entre les deux sœurs. Christa ne se débine pas alors qu'Eva enrage.

— Tu me déçois tellement. Je te signale que *c'est pour toi*, en grande partie, que j'ai caché ça. Et là, tu me trahis…

— Mais enfin, Eva, tu ne trouves pas ça dégradant, comme boulot ?

— C'est ton jugement qui est dégradant ! Je fais ce que je veux, je ne fais de mal à personne.

Je me lève pour offrir un semblant de soutien à Eva. Sa sœur nous étudie tous les deux, pleine de condescendance.

— Cela n'empêche que tu es vraiment bigleuse si tu ne comprends pas qu'il s'est rapproché de toi pour de mauvaises raisons.

— Tu peux arrêter d'affirmer des choses débiles à mon sujet, s'il te plaît ? interviens-je enfin.

— C'est quoi strip…

Maé est interrompu par sa grand-mère :

— Peut-on en finir avec cette conversation, les filles ? Nous sommes chez Irène, et je doute qu'elle ait envie d'assister à nos règlements de comptes.

— Ah bon ? riposte Christa d'un air de défi. Pourtant tout est un peu de leur faute, non ?

— Christa ! éructe Eva-Line.

Il est hors de question qu'elle s'acharne sur ma mère. Je pose mes mains sur la table et tente de garder mon calme pour ne pas sortir des mots que je regretterais :

— Fais attention à qui tu accuses.

Je glisse un regard vers l'hôtesse du déjeuner, totalement démunie. Cette altercation la blesse, et je ne supporte pas ça.

— C'est à d'autres que tu devrais t'en prendre, pas à nous, ajouté-je durement.

— Il te fera du mal, dit-elle à sa grande sœur.

— C'est bon, tu as fini de rabaisser tout le monde ? lui demande Eva-Line.

Elles se fixent un instant, puis Christa quitte la table. Alors qu'Andréa s'apprête à la suivre, elle l'en empêche :

— Ça va, ne me suis pas, s'il te plaît. Je vais me calmer.

Maé se tourne vers nous une fois que la cadette est retournée à l'intérieur.

— Maman est très fâchée, tata ?

— Ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas.

Le chagrin qui s'imprime sur le visage d'Eva me contrarie.

— Je reviens, je vais aux toilettes, nous informe-t-elle.

Dois-je agir ? Leur dispute lui a mis un coup au moral et je voudrais pouvoir effacer sa peine. Ce n'est pas sa sœur qui va le faire, ni sa mère qui reste abasourdie sur sa chaise par ce qui vient de se produire.

— Moi aussi, je reviens… Promis, maman.

Je sais qu'elle doit être extrêmement dépitée que son repas ait été gâché de la sorte. Nous aurons le dessert pour nous rattraper.

Je me lève et me précipite dans la maison. Je suppose qu'Eva ne s'est pas aventurée à l'étage, alors je vais la chercher dans le couloir du rez-de-chaussée. Devant la salle de bains, je me remémore nos retrouvailles d'il y a quelques semaines.

Je frappe à la porte. Je sais que Christa ne peut pas se cacher là, nous avons entendu la porte d'entrée claquer quand elle s'est éclipsée.

— Eva, s'il te plaît, ouvre-moi. Ou dis-moi de dégager si tu ne veux pas me voir.

La clé se tourne et le battant s'ouvre brusquement. Elle me tire à l'intérieur et referme aussi vite.

Nous nous retrouvons face à face. Une trace humide sur sa joue me fend le cœur.

— Bon sang, qu'est-ce qui t'arrive ?

Je tente de m'approcher, mais elle remet une distance entre nous.

— Je la… je la déteste, Matthias. Elle…

— Oh là, respire. Tu dis ça sous le coup de l'emportement.

— Elle vient de se comporter comme une véritable garce, elle ne pense qu'à elle, elle a essayé de faire du mal à ta pauvre mère qui n'avait rien demandé !

C'est le moment où elle vide son sac, elle semble à bout. Franchement, réconforter les humains, en temps normal, ça me soûle. Mais sa détresse m'ébranle. Je la reçois en pleine face sans pouvoir l'éviter.

— Elle te prend pour un enfoiré de première, alors que tu es tout l'inverse, c'est injuste.

— Waouh, beau compliment, merci.

— C'est pas le moment de plaisanter…

En un pas, je suis près d'elle. Appuyée contre le meuble vasque, elle baisse la tête en avant. Avec hésitation, je pose mes paumes sur

son cou. Aussitôt, ses mains attrapent les miennes. Je me raidis. Je déteste qu'on touche mes doigts recouverts de cicatrices.

Mais, étonnamment, avec elle, c'est acceptable.

— Et faire ça devant son fils, c'était… minable. Indigne.

— Peut-être que venir dans cette maison a fait remonter un tas de souvenirs douloureux, elle n'a rien contrôlé.

— Elle aurait dû. Au moins pour Maé.

Elle me repousse, et je la laisse déambuler dans la salle de bains. Je m'assois sur le rebord de la baignoire en attendant que la pression redescende.

— Je n'en reviens pas qu'elle ait révélé mon boulot au Styx devant ta mère.

— N'est-ce pas une bonne chose ? Tu ne te sens pas libérée d'un poids ? Et pourquoi ça te perturbe tant que ma mère soit au courant ?

Elle me scrute. Elle semble lire quelque chose que j'ignore sur mon visage. Une évidence.

— Elle ne répétera pas à…

— Non, ce n'est pas pour ça.

Une lueur nouvelle brille dans ses yeux. Je peux me tromper, mais je jurerais que ça a à voir avec notre rapprochement.

— Alors quoi ?

— Elle doit me prendre pour une pute, murmure-t-elle en secouant la tête. Et si toi aussi…

— Wow ! Non mais, ça va pas ? Et puis, tu t'en fous de ce que les gens pensent, non ?

— Oui, mais là…

Exprime tes réflexions à voix haute, merde. Elle est à deux doigts de céder.

— Pourquoi mon avis serait important, Eva ? insisté-je.

— Ne fais pas l'innocent.

Elle ne s'est pas calmée. Elle ne va pas s'énerver contre moi, en plus ? J'éclate d'un rire provocateur pour l'inciter à se livrer.

— Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles.

— Ah non ? D'accord. Eh bien, voilà, laisse-moi être claire : je ne veux pas que tu me prennes pour une salope.

— Pourquoi ?

L'air dans la pièce a changé. Ça tourne à l'orage. Un très violent orage. Tant qu'elle restera floue, je persisterai.

— Pourquoi, Eva ?

— Tu le sais très bien.

— Non, je ne sais pas. Dis-moi, la défié-je.

Ivre d'une colère froide, elle ne fait que me fusiller du regard.

— Tu crois que je me frotte à moitié nue contre tous les mecs de mon entourage ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire…

— Putain, tu me plais, OK ?!

Posé sur le rebord de la baignoire, je me sens victorieux. Mais aussi démuni face à son aveu, il rend notre attirance terriblement réelle. Après le déjeuner chaotique auquel nous avons assisté, un tas de doutes m'accablent.

— On avait pourtant dit qu'on resterait… de simples connaissances.

Ceci est ma dernière tentative pour résister.

— Arrête tes conneries, De Bregeac. C'est trop tard depuis bien longtemps.

Elle a plus de couilles que moi, il faut l'admettre.

— Rien que de jouer à ce putain de Twister avec toi, de faire de la moto avec toi, ça a été une vraie torture, Matthias.

Elle est tellement belle. Ses incertitudes la rendent beaucoup trop sensuelle. Sans m'en rendre compte, mon regard a lentement glissé sur son corps de rêve. Lorsque mes iris retrouvent les siens, un détail a changé. Et, alors que mon désir pour cette femme refait surface, plus puissant que jamais, l'orage entre nous éclate enfin.

— Je n'en peux plus, gémit-elle.

Et un instant plus tard, elle s'avance vers moi et ses lèvres prennent possession des miennes.

CHAPITRE 20

Matthias

Son baiser me grille les neurones. Il ne dure qu'une seconde.

Aussitôt, Eva-Line recule, embarrassée. Elle secoue la tête :

— C'est stupide, stupide… Qu'est-ce que j'ai fait ?!

Ce que je rêve de faire depuis des semaines. Je ne parviens plus à décrocher mon attention de sa bouche de velours. Elle vient d'attiser une flamme dévastatrice.

— Moi non plus, je n'en peux plus, dis-je.

— Mais qu'est-ce que j'ai…

Je lui coupe la parole et bondis sur elle. J'ai conscience d'être un peu brusque lorsque je m'empare de ses lèvres et la serre contre moi, mais je ne contrôle plus rien.

Ça part en cacahuètes.

Ses doigts tirent sur mon T-shirt, sa langue vient chercher la mienne. Nous avons perdu toute maîtrise.

Le moment est brutal, nous nous emportons trop vite. Mon corps ne me répond plus, ma raison non plus, mon envie d'elle envahit chacune de mes cellules. Je la soulève et l'assois sur la machine à laver. Ses jambes s'enroulent autour de mes hanches et nos bassins se percutent. Le désir que je ressens, maintenant, est si fort qu'il me désempare.

Nous sommes le feu contre le feu. Sa chaleur et la mienne nous enveloppent et nous consument sur place.

Je la veux, je la veux, je la veux…

Sans réfléchir, ma main se faufile sous son haut. Et, bordel, elle ne porte pas de soutif. Quand je presse son sein menu, un hoquet de surprise lui échappe.

Puis, tout s'effondre.

Elle me repousse, je ne la retiens pas. Car je me rends compte de l'intensité de mon attirance pour cette femme, et c'est bouleversant.

— Matthias, articule-t-elle, essoufflée. Ce n'est pas le bon moment, pas du tout.

Sa sœur a maudit ma famille sur dix générations, ma mère a une image désastreuse d'elle, et nous ne trouvons rien de mieux que de nous jeter l'un sur l'autre.

— Je viens tout juste de retrouver ma liberté de célibataire, me précise-t-elle. Honnêtement, je ne suis pas certaine de vouloir replonger là-dedans.

Sa déclaration me fait l'effet d'un uppercut en pleine face. Et pourtant, ce n'est pas comme si elle ne m'avait pas mis en garde. Ma déception m'écrase la poitrine.

Des coups frappés de l'autre côté du mur nous font sursauter.

— Matthias ?

C'est la voix de ma mère. Eva-Line me fait signe de me cacher derrière la porte. Je fronce les sourcils, perplexe, mais lui obéis lorsqu'elle me pousse dans le coin. Elle ouvre le battant :

— Il n'est pas là.

— Oh ! pardon. Tout va bien ?

Je ne vois pas ma mère mais je distingue une certaine froideur de sa part. Eva-Line coche toutes les cases du genre de fille qui donne de l'urticaire à Irène De Bregeac : tatouée, percée, qui danse en petite tenue la nuit et n'a aucun problème à monter sur une moto en mini-robe d'été.

— Oui, oui. J'arrive tout de suite.

— Tu ne sais pas où il pourrait être ?

— Non… Peut-être allé s'assurer que Christa serait bien avec nous pour le dessert.

Je m'en fous si sa sœur rate le dessert !

— Oh ! d'accord, je vais aller voir.

Eva-Line referme la porte et s'y adosse. Je suis mal à l'aise quand elle me regarde avec trop d'audace. Parce que ça me donne envie de lui sauter dessus, et que ce n'est pas le moment.

— Il faut que je sorte de là, me dit-elle avant de se redresser.

Oh, moi aussi…

— Il faut que je sorte, répète-t-elle.

Elle me fixe, et là je n'en peux plus d'être si près d'elle, dont le

charme me nargue à chaque seconde.

Je l'embrasse encore. Avide et impatient d'avoir bien plus que de simples baisers volés avec elle. Je goûte à sa langue affamée, et l'aperçu des sensations qu'elle éveille en moi m'éblouit.

— Il faut que je sorte, réitère-t-elle.

— Je ne te retiens pas, énoncé-je, les mains levées.

— Je vais sortir.

Ses yeux ont capturé les miens, je ne sais pas ce qu'elle attend pour quitter la pièce.

J'ai ma réponse lorsque c'est elle qui pose sa bouche sur la mienne, une dernière fois. Elle s'autorise même à mordre avec fougue ma lèvre inférieure. Elle est animale et, soyons honnêtes, ce n'est pas pour me déplaire.

Après m'avoir repoussé, elle s'exclame à voix basse :

— Pardon, je ne voulais pas…

— Tu t'excuses pour quoi, exactement ?

— Je ne peux pas te laisser miroiter des choses, De Bregeac. Je l'ai déjà fait avec Ruben, ce n'est pas correct.

Je refuse de croire que notre attraction est insignifiante pour elle.

— Je ne te demande pas de m'épouser, hein. Pour l'instant, on pourrait… céder à cette envie. Ça pourrait être juste un peu de… sexe.

Et la flamme dans ses prunelles se rallume. Je n'aurais pas dû dire ça, c'est très, très dangereux. Très stupide.

Je suis donc en train de lui proposer un plan cul, alors que je sais pertinemment que je ressens des choses profondes pour elle ? Je me sabote complètement.

Je fais un pas vers elle, qui colle son dos contre la porte.

— Matthias…

Son index crochète le passant de mon jean. Elle s'approche d'une zone extrêmement sensible et réactive, là. Puis son doigt aventurier dessine la ligne de mon pantalon, pour s'arrêter au-dessus de mon entrejambe. Une salve d'excitation me reprend en otage. Je ferme les paupières pour me calmer.

— Il faut que tu sortes de cette pièce, Ev'.

— Pourquoi ?

Un sourire aguicheur prend forme sur son visage. Le mien est tendu de frustration.

— OK, abdique-t-elle en riant, je vais sortir.

Quand elle se retourne, j'ai une vue imprenable sur son dos, ô combien sublime. Ses muscles dessinés et fermes se meuvent sous sa peau fine, tout comme les traits de ses tatouages. Mon regard se perd à la naissance de ses fesses.

— Putain, ce haut…

Aussitôt, elle pivote la tête vers moi.

— Tu n'aimes pas ?

— Oh que si. Ton haut est très beau. Et la personne qui le porte encore plus. Mais on peut dire qu'il ne me rend pas la tâche facile…

Eva-Line quitte la salle de bains avant moi pour retourner dans le jardin. J'attends cinq minutes et je les rejoins. Christa a elle aussi décidé de nous gratifier de sa présence pour la fin du déjeuner.

— Je t'ai cherché, Matthias, tu étais passé où ? me demande ma mère.

— Je… j'ai reçu un appel pour mon local.

— Oh ! Pour ce café que tu vas ouvrir ? m'interroge Andréa avec curiosité.

Je lui parle de mon avenir professionnel, et elle s'y intéresse de façon un peu trop appuyée. Je la soupçonne de vouloir à tout prix maintenir cette ambiance cordiale après le fiasco.

Pendant ce temps, Christa continue de nous étudier, Eva et moi. Maé a réquisitionné l'attention d'Andréa et de maman, et c'est à ce moment que Christa se met à faire des signes étranges à sa sœur en la fixant. Elle gratte son oreille du bout de son index sans se départir de sa moue méprisante.

Je me tourne vers ma voisine et remarque qu'il lui manque une boucle quand elle écarte ses cheveux dans son dos. Merde, elle a dû se décrocher dans la salle de bains.

Lors de notre baiser.

Je fais semblant de ramasser quelque chose par terre et lui chuchote :

— Tu as perdu un anneau.

Ce que nous avons fait n'est pas interdit, mais on va éviter de le crier sur tous les toits. Aussitôt, Eva retire la deuxième boucle. En face de nous, Christa secoue lentement la tête, l'air enragé. Elle pensait que nous allions nous soumettre à ses petites humeurs ? Je lui adresse un immense sourire. J'aime provoquer, ça a toujours été un vrai plaisir.

Nous savourons la tarte poire-chocolat que ma mère a préparée ce

matin (et qui est une tuerie, soit dit en passant) dans un calme étonnant. Maé ne s'arrête plus de parler, contrairement à Christa.

Nos mères terminent le repas en sirotant des cafés sur les transats près de la piscine. Eva-Line et moi sommes pris en otage par son neveu qui veut absolument jouer à la bataille avec un vieux jeu de cartes que ma mère lui a dégoté. C'est Christa qui met fin à notre après-midi en prétextant qu'elle a des devoirs à faire avant sa rentrée des classes.

Mon cul. Qui pense à ça en plein mois d'août ?

Mais sa famille cède sans rechigner, sous peine de la braquer à nouveau. Les deux vieilles amies se prennent dans les bras au moment des au revoir, Christa n'attend même pas que nous nous saluions pour sortir de la maison, Maé derrière elle.

Moi, je me retrouve une fois de plus devant Eva-Line. Notre égarement dans la salle de bains et les sensations liées à ce moment m'écrasent.

Ses cuisses douces et fermes.

Sa langue ardente.

Ses tétons dressés pour moi.

Son lâcher-prise total, miroir du mien.

Nous nous faisons la bise, de façon réservée, voire glaciale, j'en rirais presque.

Deux minutes plus tard, elles sont parties. Je me retourne vers ma mère, qui est plantée dans le couloir, un sourire béat sur les lèvres.

Je suis rassuré, toute la journée n'a pas été gâchée pour elle. Et cela me rend terriblement heureux.

— Bon… ce n'était pas ce à quoi tu t'attendais, hein ?

— On en était loin, en effet.

— Andréa est sympa, je suis content que tu l'aies retrouvée.

— Oui, moi aussi. Rien n'a changé entre nous. En revanche, ses filles…

Nous y voilà.

— Ses filles, quoi ?

— L'une me fait pitié, et l'autre…

Et l'autre est stripteaseuse. Je suis certain que c'est l'unique chose qu'elle a retenue d'Eva, alors que c'est faux. Ses préjugés me déçoivent.

— L'autre est une rebelle à qui je donnerais bien des leçons

d’étiquette et de savoir-vivre.

Je ne lui réponds pas, agacé par ses idées préconçues.

S’il y avait bien une personne dans cette famille sur qui je comptais pour accepter Eva-Line, c’était ma mère. Son avis est le seul qui m’importe.

Après l’avoir aidée à débarrasser, je retrouve ma place fétiche sur la banquette, mon téléphone dans les mains.

Concentré sur ma conversation avec notre voisine, je réfléchis à ce que je pourrais lui raconter.

« Tu me rends fou » est la première et unique chose qui me vient.

CHAPITRE 21

Eva-Line

— Alors quoi, c'est un genre de bal du XXIe siècle pour trouver ton futur mari ? Comme dans *La Chronique des Bridgerton* ?

Je glousse tant le concept me paraît surréaliste.

— On nous vend ça comme de simples rassemblements pour se faire des amis dans notre cercle social, explique Éloïse, mais effectivement tous les parents espèrent qu'on dénichera un prétendant lors de ces soirées.

Depuis plusieurs minutes, elle nous dévoile certaines traditions étranges qui demeurent dans leur famille bourgeoise. Ces « rallyes dansants » en sont une, et la jeune femme a participé à quelques-uns de ces événements à la demande de sa mère. La particule de leur nom n'est pas un futile souvenir de leurs ancêtres, les De Bregeac ont un héritage composé de plusieurs propriétés et autres biens de valeur qui ont traversé les siècles.

J'ai du mal à croire qu'Éloïse et Matthias soient issus d'une lignée de nobles.

— D'ailleurs, mon cousin a déjà été dans ces trucs-là.

J'explose de rire. Alors ça, j'aurais payé cher pour voir Matthias forcé à assister à ces fêtes guindées.

— Ce n'est pas si nul, on rencontre quelques personnes sympas et la bouffe est à tomber.

Nous picorons dans un bol d'olives posé sur le comptoir du Styx. Je peux profiter des lieux en tant que simple cliente car je ne travaille pas ce jeudi, et ce n'est pas pour me déplaire. L'ambiance est cosy et tranquille. Après le fiasco de ce midi, c'est ce qu'il me fallait.

Christa et moi nous sommes à nouveau disputées en rentrant à la maison, parce qu'elle m'en veut de ne pas l'écouter au sujet de

Matthias. Qu'elle me reproche de me jeter trop rapidement dans ses bras, d'accord. Mais le dépeindre comme un monstre, je ne le tolère pas.

Et si tu te trompais depuis le début ?

Ce n'est pas parce que j'ai refusé d'aller plus loin avec lui que je ne l'estime pas. Mais j'ai tenté d'agir avec sagesse.

Justement, mon voisin passe la porte du bar et nous rejoint, Sonia, Éloïse et moi. À chacune de nos rencontres, mon cœur s'agite plus furieusement dans ma poitrine. Surtout après le baiser que nous avons échangé. Un baiser qui m'a mise à terre.

Je lui souris timidement. *Moi, timide ?!*

Je désire surtout dissimuler tout ce qu'il déclenche en moi.

Matthias De Bregeac est arrivé dans ma vie telle une vague, une puissante vague dévastatrice.

— Ah ! Voilà le plus beau, s'exclame Sonia.

Yanis passe devant nous et lui demande ce qu'il veut boire.

Matthias attrape un tabouret et le tire pour s'asseoir entre Éloïse et moi.

Peut-être que j'aurais dû commander une tisane relaxante au lieu d'un mojito. L'attraction qu'il provoque sur moi est pire depuis l'épisode de ce midi.

— Je viens de leur parler de ta merveilleuse entrée dans les rallyes, lui dit sa cousine.

— Ah oui, belle performance.

Sonia et moi les observons, en attente de la suite.

— Ce tombeur a quitté la soirée avec l'une des serveuses.

— Cela m'aurait étonnée que tu repartes tout seul, complète Sonia. Traîner avec lui, c'était insupportable. On ne pouvait pas passer un moment ensemble, il arrivait toujours à attirer l'attention de quelqu'un.

Matthias croque dans une olive en haussant les sourcils, l'air triomphant.

— Je ne vais pas m'excuser d'être beau.

— Modestie, modestie, modestie, murmuré-je en imitant un écho près de lui.

Il pince ma cuisse dénudée avec un regard incendiaire. Sa punition entraîne directement des fourmillements… entre mes jambes.

Maintenant que j'ai goûté à sa langue, je crains d'être frustrée

jusqu'à ce qu'il… me donne bien plus de lui.

Pourquoi ne pas m'abandonner à un peu de sexe avec lui, après tout ?

Yanis lui apporte un verre rempli d'un liquide transparent et pétillant agrémenté d'une tranche de citron. Matthias me la tend :

— Visiblement tu adores ça.

C'est le cas, je pourrais mordre à pleines dents dans la chair de ce fruit sans le découper.

J'ai dévoré tous les quartiers car personne n'en voulait dans la salade que sa mère avait préparée. J'attrape le morceau juteux et le porte à ma bouche.

Il glisse sa main sur mon genou, et je découvre dans sa paume ma boucle d'oreille égarée.

— Ah, j'ai ça aussi pour toi, Cendrillon.

Je grimace.

— Cendrillon ! Je suis une reine, n'oublie pas.

Son sourire si chaleureux, si flamboyant me fout la chair de poule.

— Message reçu.

Je rêve de coucher avec lui. Enfin, ce n'est pas mon seul rêve, hein, sinon ce serait bien triste, mais là tout de suite c'est celui qui inonde mes pensées.

— Avec Christa, vous êtes toujours…

— Brouillées ? Ouais, et pas qu'un peu.

— Elle me déteste.

Cela semble le contrarier.

— Si ça peut te rassurer, je ne suis pas dans le top de ses personnes préférées.

— Ça lui passera pour toi, vous êtes sœurs.

Je l'espère.

— On verra. Parce que, en attendant, Yanis me fait à moitié la gueule aussi.

— Pourquoi ?

Nous étudions mon ami barman qui remplit un shaker de glaçons.

— Tu promets de garder ça secret ?

Matthias acquiesce.

— Il a un faible pour Christa. Il ne l'admet pas, mais c'est clair comme de l'eau de roche.

— Ah, je suis soulagé. Je pensais qu'il avait agi en abruti avec moi

parce que c'était toi qui l'intéressais.

— Pas de risques de ce côté, la voie est libre.

Son regard me déshabille une seconde.

— Heureux de l'apprendre.

Je baisse les yeux et sens mes joues chauffer.

Eva-Line, que t'arrive-t-il ?!

Le pire dans tout ça, c'est que j'aime lâcher prise devant lui, et je lui dévoile ces appréhensions que je masque en temps normal. Je me penche en avant pour vérifier que Sonia et Éloïse sont occupées avec une autre conversation. Puis je me rapproche de lui pour lui avouer :

— Matthias, je…

Mais les mots ne sortent pas, c'est dingue ! Oh, et puis merde, c'est peut-être pour une bonne raison qu'ils sont bloqués dans ma gorge. Mieux vaut qu'on en reste là.

— Eva ! Le type super canon que j'ai vu la dernière fois et dont je t'ai parlé vient de débarquer au bar !

Éloïse pousse ensuite un cri strident. Ah oui, elle avait flashé sur ce mec (certes très mignon) qui était reparti accompagné de Clémence.

Son intervention me convainc définitivement de ne pas terminer ma phrase. J'allais déclarer à Matthias que j'avais envie qu'il me prenne dans tous les sens, toute la nuit, en gros.

— Il est avec d'autres gars pas mal du tout, dis donc, renchérit Sonia.

À côté de moi, le De Bregeac se masse les tempes.

— Besoin d'un soutien masculin, peut-être ? me moqué-je.

— Vous êtes à la fois fascinantes et incompréhensibles, vous les femmes.

— C'est ce qui fait notre charme.

Sur le point d'être engloutie par son regard qui m'enveloppe avec intensité, je me lève de mon tabouret et préviens que je vais faire un tour aux toilettes.

Je traverse le bar, la peau bouillante, dans l'espoir que mes hormones s'apaisent. Je n'ai jamais autant désiré un homme de façon charnelle que Matthias. Chaque fois que Ruben me touchait, je me sentais… vide.

Honnêtement, j'ai été déçue quand j'ai découvert le sexe. Et personne n'a su me faire changer d'avis, pas même mon ex. Je m'attendais à un brasier ardent, un feu d'artifice extraordinaire qui

exploserait à l'intérieur de moi. J'ai commencé à comprendre ces métaphores lorsque Matthias a posé ses doigts sur moi pour la première fois.

À vingt-cinq ans, enfin.

Je pousse la porte qui mène aux sanitaires et, avant qu'elle ne se referme, je distingue mon voisin qui se glisse dans le couloir derrière moi. Je n'ai pas le temps de réagir ou de faire tout un tas de scénarios coquins dans ma tête qu'il pose doucement sa main au creux de mon cou.

— Je sais ce que tu allais dire, me susurre-t-il.

Je me retourne. Son si beau visage à quelques centimètres de mes lèvres ruine ma retenue. À nouveau, je me jette sur lui. Nos bouches se percutent avec hargne. Les membres en coton, je le laisse me pousser je ne sais où. Il n'y a personne dans le couloir et nos baisers acharnés font pulser mon cœur entre mes jambes.

— Ah oui ? réussis-je à répliquer, déjà à bout de souffle.

Je reconnais les toilettes des femmes et leur éclairage tamisé, le tag sur le mur d'en face :

You should know, women are in control.

Pas en cet instant, en ce qui me concerne. Je ne contrôle rien : ni ma langue féroce qui ne cesse de chercher la sienne, ni mes mains qui se déportent sur son fessier ferme pour le presser contre moi. Matthias émet un grognement qui provoque des vibrations dans ma poitrine quand il me fait reculer contre la vasque en bois. Il n'y a personne dans les toilettes pour le moment, mais quelqu'un débarque toujours lorsqu'il ne faut pas.

Je me retourne et agrippe les rebords du meuble vétuste quand je sens son érection contre mes reins. Contre son torse, j'oublie que nous sommes dans un lieu public. Il annihile ma pudeur et ma retenue. Je lui attrape les poignets pour diriger ses paumes sur mes seins. Je pivote sur le côté pour pouvoir le contempler. Ce que je lis sur son visage me remue. Il y a tant de choses qu'il dégage, et elles me plaisent toutes.

Agrippant sa nuque, je persiste :

— Je suis certaine que tu te fais un peu trop d'idées.

Ses doigts s'aventurent sur mes côtes puis son bras s'enroule

fermement autour de moi, juste sous ma poitrine. Je vais m'embraser.

— Des idées très, très déplacées, oui.

Son autre main s'est posée sur ma hanche, et elle continue très lentement son chemin vers un endroit bien plus sensible.

— Quelle indécence, De Bregeac. Je voulais te dire que j'aurais bien refait un tour à moto.

— Ah oui ?

Nous ne devrions pas aller aussi vite.

Je devrais le repousser, m'enfuir de son étreinte. Mais, dès que nos peaux se rencontrent, le mal est déjà fait, les dés sont déjà jetés, je suis incapable de lui résister.

Euphorique, j'agrippe ses doigts pour les amener sous mon short en coton. Ma petite culotte va finir en cendres tant je suis en ébullition.

— Je pense que tu es une menteuse, me susurre-t-il tandis qu'il descend sa main plus bas.

Va-t-il oser ? Moi, tout excitée que je suis, je n'attends que ça.

Et il ose. Son index appuie contre le tissu, droit sur mon clitoris hypersensible. Je me prends un coup de jus qui me rend confuse quelques secondes.

Qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

CHAPITRE 22

Matthias

Qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

Son sursaut quand je la touche à cet endroit que je convoite depuis des semaines me retourne.

Nous nous exposons à quiconque passerait la porte de la pièce.

Ma main gauche presse son sein. J'entends un gémissement qui sort de sa bouche, et je ne réponds plus de rien. Eva-Line baisse la tête, et j'en profite pour déposer des baisers dans son cou en sueur. J'ai envie de virer mon jean qui me serre bien trop l'entrejambe, c'en est douloureux.

J'amorce un mouvement de haut en bas. Même avec la fine couche de tissu, je sens la moiteur qu'elle dégage.

— Donc tu n'as aucune idée déplacée à mon égard, Eva ? lui soufflé-je à l'oreille.

Lorsqu'elle bouge à nouveau ses hanches, c'est pour les rouler langoureusement contre mon érection.

— Oooh, moins que toi, prétend-elle avec fébrilité.

Elle se cambre d'un coup et, d'un geste sec, je resserre ma prise sur sa poitrine. L'extase qu'elle me procure paraît ne jamais diminuer. Je suis coincé dans un tourbillon où se mêlent excitation et fièvre.

Mon bassin s'anime de lui-même, d'avant en arrière, en réponse à ses hanches ondulantes.

Je crois que c'est l'un des moments les plus torrides que j'ai vécus. Eva-Line ne semble pas prendre peur, sa main accompagne toujours la mienne entre ses cuisses.

Puis, je me souviens qu'elle a bu au moins trois verres, ce soir. Elle doit être bien alcoolisée. Ce constat me fait à moitié débander. Je ne veux pas qu'elle soit dans cet état quand on s'adonne à ça, je ne veux

pas qu'elle regrette quoi que ce soit avec moi parce qu'elle était soûle.

Mes bras la relâchent doucement.

— On ferait mieux de s'arrêter là.

Figée, elle finit par tourner son visage vers le mien. Elle est déçue, je le vois, mais c'est l'ivresse qui parle. Elle se retourne et s'adosse à la vasque derrière elle. Mes doigts ne quittent pas encore sa taille.

— On s'est… emballés, ajouté-je.

— Le problème avec nous deux, c'est qu'on est très nuls pour lutter contre nos désirs et nos impulsions.

Sa moue sensuelle et dangereuse me fait rire. Avant de me coller des frissons. C'est mon mantra depuis toujours, écouter mon cœur. Cela nous conduit droit dans le mur si on ne le fait pas. Mais je ne peux m'empêcher de m'interroger : qu'en est-il de la suite ?

À l'instant où je fonds sur sa bouche afin de terminer notre interlude d'une façon agréable, quelqu'un pénètre dans les toilettes pour femmes.

Eva-Line et moi nous séparons. Lorsque la fille me remarque, elle secoue la tête d'un air réprobateur.

— Il y a un hôtel genre à dix mètres du bar, les amoureux.

— On te laisse la place, marmonne Eva.

Trop vite, elle disparaît dans le couloir. Et avec elle, mon enthousiasme. Je pars à mon tour rejoindre mes amies au comptoir. Tandis que je m'assois lourdement sur mon tabouret, à côté d'Éloïse, celle-ci remarque mon air renfrogné :

— Ça va ? Tu mets du temps pour aller au petit coin, pour un mec. Tu as fait une rencontre intéressante, en chemin ?

Tu ne crois pas si bien dire. Ma cousine me sonde avec un sourire espiègle. Ma grimace est bien trop éloquente, elle capte tout de suite.

J'enfouis mon visage dans mes mains et soupire.

— Ah, à ce point-là, se moque-t-elle. Et tu l'as laissée filer ?

La danseuse s'est éloignée de nous pour aller retrouver Yanis. S'il n'y avait qu'Eva-Line et moi, je ne serais pas si hésitant. Ce qui m'inquiète le plus dans cette histoire, c'est mon putain de paternel. Je sais qu'il ne tolérera pas que nos voisines soient associées à notre famille. Je me fous de son avis sur mes fréquentations, mais je ne peux pas envisager qu'il s'en prenne à Eva.

Ma bonne humeur chute brutalement quand je réalise qu'aucune solution ne me traverse l'esprit pour qu'elle, Christa et leur mère

soient à l'abri des foudres des De Bregeac. Cela leur ferait trop de mal.

Eva-Line et Sonia quittent le Styx peu avant minuit, ces deux dernières travaillant le lendemain. Nous les raccompagnons à l'extérieur pour que ma cousine puisse se bousiller les poumons quelques minutes avec une pause cigarette.

Un groupe de mecs très éméchés et bruyants viennent rompre la quiétude de la rue tandis que nous bavardons. Ils sont extrêmement vulgaires. C'est dans ces moments que je vois la différence de comportement et de langage entre moi, avec mon éducation « bourgeoise », et ces spécimens. Les gros mots étaient bannis de la maison et j'écopais parfois d'une remontrance physique si mon père me jugeait trop grossier. Les méthodes à la dure, comme il disait.

Ces gars sont en train de regarder des photos de filles sur un de leur téléphone, selon toute vraisemblance. La façon dont ils parlent d'elles est à gerber. N'ont-ils pas des mères qui leur ont appris à être corrects avec les femmes ? Soudain, l'un d'eux gueule comme un porc :

— Il faut qu'on revienne un week-end pour voir les meufs danser au bar, elles sont hyper bandantes ! Elles bougent leur cul comme personne, ça se voit qu'elles attendent de se faire baiser !

Eva-Line s'immobilise, suivie de mes amies. Je la connais, elle ne va pas laisser passer ça. Quant à moi, j'ai déjà envie de mettre mon poing dans la figure de ce débile.

— Ne réagis pas, lui conseille Sonia.

— Et si elles me chauffent bien comme il faut, je les prends toutes en même temps, il n'y a pas de problème !

Il est trop tard pour éloigner Eva du groupe, car elle se retourne vivement et fait un pas vers lui. Le type a les yeux rougis et enflés, la sueur brille sur son front. Je crains le pire.

— Je pense que tu peux rêver, elles ne voudront pas de toi même dans le noir, bouffon.

Autant j'admire sa témérité, autant le regard mauvais et libidineux qu'il pose sur elle m'enrage. Il n'a pas fini de vomir des insanités.

— Ah non ?

Sa bouche se fend d'un sourire dégueulasse.

— Eh bah, si elles ne veulent pas de moi, je te baise toi avec plaisir, connasse.

Putain, là c'est trop. Je bondis vers lui et agrippe violemment le

col de sa chemise. Aussitôt, Sonia tente de me faire reculer.

— Enfoiré, articulé-je.

— Quoi ? T'es jaloux parce que tu préfères être le seul à te la taper ?

Je resserre ma prise sur le tissu et cogne mon front sur le sien :

— Tu vas vraiment continuer à me chercher ?

— OK, Matthias, calme-toi, m'enjoint Sonia en me tirant par le bras.

Il y a une autre main qui se pose sur mon biceps, et je reconnais Eva-Line du coin de l'œil.

Je le sais, ce n'est pas ma bataille, c'est la sienne, mais le comportement intolérable de ce gars me pousse à agir. Aussi, je ressens l'urgence de la soutenir dans ce genre de situation.

— S'il te plaît, lâche-le.

Sa voix près de moi efface un énorme morceau de cette haine que je viens d'accumuler envers ce type. Et de cette rage, et de cette violence. J'ai du mal à réaliser ce qu'il se passe. Je libère le gros con, et nos deux groupes s'écartent l'un de l'autre. Je suis proche de l'implosion.

— T'es stupide parce que t'es frustré, c'est ça ? lui lance Eva-Line.

Elle ne m'aide pas ! S'il s'y remet, je doute de pouvoir garder mon calme. L'imbécile la pointe d'un doigt menaçant :

— Hé, tu veux vraiment que je dégomme ton mec ou quoi ?

Alors qu'il fait un pas risqué vers elle, je suis prêt à me ruer sur lui. Mais la porte du Styx s'ouvre sur le vigile de deux mètres qui nous beugle dessus d'une voix forte :

— Dégagez d'ici ou j'appelle les flics pour ivresse sur la voie publique !

Il s'adresse surtout au groupe d'ordures, mais jette un regard d'avertissement à sa collègue. À la surprise de tous, Eva-Line invective l'un d'entre eux :

— Et toi, tu dis rien ?!

C'est un grand brun et elle semble furax contre lui. Pas le genre de colère éphémère contre un pauvre type rencontré devant un bar, non. Plutôt celle qui consume depuis quelque temps.

Ce serait pas lui, son ex ?

Et, en effet, il ne l'ouvre pas. De toute façon, lui et son groupe puaient la lâcheté. Ils s'éloignent du Styx et disparaissent dans la ville.

— Enfoirés, siffle Eva-Line dans leur direction.

— Tu n'auras pas d'ennuis ? lui demande Éloïse.

— Non, bien sûr que non. Max est très prudent avec ce genre d'hommes.

Ma voisine se racle la gorge, secouée. Elle ne s'est pas remise de ce violent échange. Ou est-ce à cause de ce gars ?

Je voudrais la réconforter, mais je n'en ai pas le temps. Elle presse mon amie d'enfance.

— Bon, on y va ?

Sonia va la déposer et cela me rassure, je sais qu'elle arrivera en sécurité à destination. Éloïse aimerait rester encore un peu, alors je vais l'accompagner pour un dernier verre. Ma vieille amie nous salue et j'amorce un pas vers Eva avant de me raviser.

J'allais l'embrasser. À la place, elle me fait un petit signe de main si impersonnel qu'il me semble grotesque.

Une fois que nous sommes retournés à l'intérieur du Styx, Éloïse me prévient qu'elle va elle aussi faire un tour aux toilettes. Les filles et les chiottes des bars, c'est une grande histoire d'amour. Il paraît que l'endroit se transforme en véritable salon de thé, parfois.

Yanis vient me demander si nous voulons boire autre chose. Je lui commande la même tournée pour elle et moi. Quand je le vois planté en train de m'examiner du regard, je tente une approche :

— L'ex d'Eva… Il était là ce soir ?

Le barman relève vivement la tête.

— Pourquoi ça t'intéresse ?

— Pourquoi tu ne peux pas juste me répondre, Yanis ?

Il soupire.

— Ouais…

— Leur rupture a été douloureuse ?

— Eh bien… je crois que oui, elle ne m'a pas tout raconté.

Elle pleurait cette nuit-là, dans le jardin. J'ai compris que c'était elle en entendant sa voix le lendemain chez mes parents. Était-ce à cause de lui ?

— Et tout ce que je peux te dire, continue-t-il, c'est qu'il était amoureux, mais pas elle. Donc il l'a très probablement mal pris. Elle n'a pas souhaité m'en parler, je n'ai pas insisté.

À quel point ? Je préfère ne pas me faire trop d'idées.

— Bon… pour aborder des choses un peu plus réjouissantes, où en

es-tu de l'ouverture de ton café ?

J'apprécie Yanis, il est cash et naturel. Éloïse revient des toilettes pendant que je donne quelques nouvelles de mon projet au serveur.

L'ami d'Eva-Line m'étudie avec un mélange de curiosité et d'enthousiasme.

— Waouh, tu es…

— Génial ? Vous semblez tous ne le découvrir que maintenant !

— Mais non, on sait que tu es un être exceptionnel, cousin, affirme Éloïse en levant les yeux au ciel.

— Surprenant, finit Yanis. Je suis soulagé de voir que les gosses ne suivent pas fatalement le chemin de leurs parents.

Son expression mystérieuse m'intrigue.

— Bien sûr que non. Es-tu le reflet des tiens ?

— Aucune idée, j'ai été adopté. Placé à neuf mois auprès de la protection de l'enfance pour mauvais traitements.

Quelle horreur. Je comprends à présent sa réflexion. Et une furieuse sympathie à son égard me submerge. Un besoin urgent de raconter à ce mec ce que mon père m'a fait subir. Même si je pense qu'il a vécu pire que moi.

— Si on a conscience des déviances dans lesquelles on baigne, on peut s'en détacher facilement. Surtout si on a des gens qui nous aiment autour de nous.

Matthias le philosophe est de sortie, on dirait. À ma gauche, Éloïse nous contemple, le menton posé sur sa main, une mine séduite sur le visage.

— Oh ! Vous êtes tellement mignons, tous les deux.

— Et on dit que les mecs manquent de finesse, en rajoute le barman.

— Dans certains contextes, la finesse, on s'en fout, non ?

Avec une œillade complice, je lui tends mon poing au-dessus du comptoir.

— On est d'accord, approuve-t-il en me faisant un check.

— Votre moment d'émotion n'aura pas duré longtemps, bougonne la jeune femme.

— Hé, faut pas déconner, on a une réputation d'hommes forts et insensibles à tenir, exagère-t-il.

— Sans blague… Bon, Matthias, on y va ?

Le bar ferme d'ici une heure, mais la soirée est bien moins

palpitante depuis qu'Eva-Line est partie.

— Je suppose qu'on te revoit vendredi prochain ? me lance-t-il d'un air moqueur.

— Si je viens, ce n'est pas pour l'amabilité du barman, en tout cas, le provoqué-je en me levant.

Nous rions de concert sans aucune hostilité. Quelques minutes plus tard, ma cousine et moi quittons le Styx.

— J'ai hâte que tu ouvres ton café, je suis certaine que ça va avoir un succès fou ! se réjouit-elle tandis que nous regagnons la voiture que j'ai empruntée à ma mère.

— Ce qui m'inquiète, c'est que j'espère trouver assez de main-d'œuvre dans le coin.

— Il y a beaucoup de jeunes à Valienne, ils ne fuient pas vers Paris parce qu'il fait bon vivre ici.

C'est vrai, nous avons cette chance. Cette ville moyenne est dynamique et plutôt huppée, nous avons tout à proximité.

— Et au pire, je mettrai la main à la pâte !

— Toi, ce que tu sais faire, c'est arracher des dents !

Elle est assistante dentaire, et d'ailleurs j'ai été sur le cul quand elle a obtenu son diplôme. Éloïse est assez maladroite. Mais ça reste entre nous. Elle n'a déclenché aucun accident, jusqu'à maintenant.

Une fois que je l'ai déposée chez elle, je retrouve la maison de mes parents. Et une chose m'interpelle : la voiture de mon frère est garée sur le trottoir.

CHAPITRE 23

Matthias

Excepté lors d'événements importants, comme l'anniversaire de notre mère, Liam revient rarement au manoir. Nous vivions tous les deux dans la capitale depuis le début de nos études, mais nous ne passions pas beaucoup de temps ensemble. Notre relation n'est pas très fusionnelle, ni complice. J'ai ressenti plus d'alchimie avec Yanis au bar qu'avec mon cadet.

Je rentre la Tesla dans le garage en faisant attention à ne pas reculer comme un sauvage. Ma mère adore sa voiture et son côté maniaque la pousse à la bâcher toutes les nuits pour qu'il n'y ait pas de saletés qui se déposent dessus. Je replace donc la lourde toile sur la carrosserie avant de rejoindre la maison. Je file à l'étage sur la pointe des pieds pour ne réveiller personne. Surtout pas mon père. Il serait capable de me faire la leçon. Arrivé du côté de l'aile réservée à Liam et moi, mes narines sont agressées par une odeur forte et âcre. Je suis près de la chambre de mon frère.

Ce n'est pas l'odeur de la cigarette que je décèle. On est dimanche, il est 1 heure du matin, que fout-il ici ?

J'ouvre discrètement la porte en frappant.

— Liam ?

Je récolte un « Hmm » en guise de réponse. Dans la pénombre, il n'y a que l'écran de son PC portable qui projette une faible lumière, je le distingue assis sur le rebord de sa fenêtre, un joint entre les lèvres, vu l'odeur.

— Ah, salut, t'étais où ?

Je viens me poser en face de lui. Je n'ai pas forcément envie de passer un moment avec lui, mais je souhaite savoir pourquoi il est là.

— Dans un bar.

— Le Styx ?

J'acquiesce. Il esquisse une grimace de dégoût. Son truc à lui, ce sont plutôt les boîtes de nuit branchées dans lesquelles on va plus pour se faire voir que pour s'amuser.

— Je ne comprends pas ce que tu peux apprécier dans ce genre d'endroit.

Elle.

— Pourquoi t'es là ?

— Ah, je suis encore en vacances et je m'ennuyais à Paris. Maman m'a tanné pour que je vienne et qu'elle soit entourée de ses deux fils chéris.

Mon cadet me tend un deuxième joint qu'il sort de la poche de son short de sport.

— Non merci, et ça pue cette merde. Si papa rôde dans le coin, il va te faire passer par la fenêtre.

— Ça va, il ne dira rien.

Voilà toute la différence entre lui et moi : puisque Liam s'est toujours plié (et cela semblait lui convenir) aux exigences du patriarche, ce dernier tolérait beaucoup plus ses conneries. Moi, c'était autre chose.

J'ai ce blocage avec Liam, depuis que j'ai aperçu son vrai visage à la suite de l'histoire avec Christa. Je sais de quoi il est constitué. C'est un mélange de plein de sentiments qui s'étalent sur toute notre enfance : de la jalousie, du mépris, de la rancœur, et tout ça complexifié par l'affection indéniable que j'ai pour mon petit frère avec qui j'ai grandi.

— Bon, je vais me coucher.

Je ne manque pas son étrange coup d'œil quand je sors de la chambre. Il n'a pas été tout à fait honnête avec moi, et j'ai peur d'en connaître l'une des raisons. Lui et notre père sont assez proches. Je mettrai ma main à couper qu'il lui a parlé de ma relation avec Eva-Line. Je me fous bien de devoir me mettre à dos le vieux, mais c'est différent avec Liam. S'il tente une seule manigance contre les voisines, je crains de prendre leur parti. Ce qui romprait définitivement mes liens avec mon frère. Et, rien que d'y penser, ça me remue.

— Tu viens avec moi au country club, demain ? me propose-t-il alors que je m'apprête à regagner ma chambre. Maman nous a gavés dans le Sud, et j'ai besoin d'évacuer toute cette graisse avant de

crouler sous le boulot.

— Ça marche.

Partager un moment ensemble, ça ne peut pas nous faire de mal.

C'est ainsi que je me retrouve à courir sur un tapis plutôt que dans la forêt entouré d'animaux. Le sport en salle, et particulièrement celle du country club, ne m'emballe pas du tout. Il y a trop de proximité avec ces inconnus couverts de sueur et qui se la pètent après avoir soulevé deux haltères.

Et puis, j'admets être chanceux et avoir un corps pas dégueu sans trop faire d'exercice. La voix d'Eva-Line murmurant « La modestie, Matthias » s'infiltre dans mon esprit tandis que je fixe le mur en face de moi, mes écouteurs vissés dans mes oreilles. On prononce mon prénom une deuxième fois, mais je ne reconnais pas le timbre de ma voisine.

— Matthias.

Un bras s'agite en périphérie de mon champ de vision. C'est Liam qui m'appelait. Il faisait du gainage au sol pas loin de moi. Mon frère arbore une expression amusée en m'étudiant.

— Pourquoi tu souriais bêtement ?

Parce que Eva-Line est synonyme de quiétude permanente, que son visage me berce, que ses yeux représentent un paradis qui ne m'est pas accessible.

— Les endorphines, lui réponds-je simplement. Des fois, je me tape une barre en plein running.

Plutôt avoir l'air complètement timbré que lui parler d'Eva-Line et du trouble dévastateur qu'elle instille en moi.

— Ah ouais ? glousse-t-il. Et quand tu jouis, c'est pareil ?

Deux filles qui faisaient des étirements et qui enroulent leurs tapis nous jettent un coup d'œil douteux. Assis par terre, les genoux relevés, Liam les remarque et les rassure :

— On était juste en train de se donner des conseils pour faire vivre des moments incroyables à nos conquêtes.

L'une des deux sportives s'éloigne en grimaçant et l'autre la rejoint. Je ne rate pas la façon prédatrice qu'a mon frère de les suivre du regard, et cela me met mal à l'aise. Ce n'est pas ce regard ébloui par la beauté d'une femme, mais celui du genre : « Je vais te dévorer. »

Tu m'étonnes que nos homologues féminines nous voient comme des pervers.

— Elles font toujours les choquées, alors que ce sont elles qui nous allument, pas nous, déclare mon cadet.

Wow, que mon père sorte de ce corps, tout de suite ! Depuis quand Liam a-t-il ce discours de merde arriéré comme la plupart des mecs ? Je pense (encore) aux paroles de ma voisine à ce sujet, et je réalise tristement : mon frère serait de ceux qui la jugent et estiment qu'elle danse au Styx parce qu'elle a envie de ramener des hommes dans son lit. Une remontée d'amertume et de colère me brûle la gorge.

— Genre, la brune, continue-t-il, elle avait sa tête de farouche, mais je suis sûr que j'aurais pu tenter quelque chose.

Je crois que je ne parviens pas à masquer mon air ahuri.

— Tu vois pas une fille, toi, en ce moment ?

Nous ne nous racontons pas spécialement nos histoires de cœur, mais il s'affiche depuis des semaines avec une de ses collègues main dans la main sur les réseaux.

— Ah si, Carole.

— Vous êtes ensemble ?

— Ouais, ouais, et donc ?

— Et donc tu mates quand même les autres ?

Je m'efforce de relever ça sur le ton de la taquinerie, alors qu'en réalité ça m'échauffe un peu.

— Ça va, mes yeux sont tombés par hasard sur leurs corps et c'était pas désagréable.

Il y avait trop d'intention dans ses prunelles pour que ça soit dénué de sens. Et puis, comment va finir leur relation si elle commence de cette manière ? Si son intérêt pour cette pauvre femme dévie déjà vers les autres ? Bref, ce n'est pas mon problème. Mais son attitude m'exaspère.

— Et toi, t'as quelqu'un ? me demande-t-il.

J'arrête mon tapis de course et en descends puis m'essuie le front avec ma serviette posée dessus. Quand je me poste en face de Liam, debout, je remarque qu'il m'étudie avec circonspection. Mon père lui a parlé, j'en suis intimement persuadé.

— Non, moi, tu sais, je suis libre comme l'air.

Être auprès de la danseuse n'est en rien une entrave à ma liberté, au contraire.

— T'as raison, inutile de s'emmerder avec une vraie relation amoureuse.

Je serre le poing, à deux doigts de faire la morale à mon petit frère. Ce à quoi j'aurais peut-être dû songer il y a cinq ans. Est-ce que c'est à cause de cette histoire d'ado avec Christa qu'il semble aussi con avec les filles ? Se faire tromper, surtout à un âge où on se construit et où on manque de confiance, c'est très violent. Même si ça n'excusera jamais son comportement abject.

J'ai l'impression d'être un ovni parmi tous ces types misogynes. OK, je ne crois pas être parfait, mais ça ne me viendrait jamais à l'esprit d'avoir cette attitude hostile et irrespectueuse envers des femmes. Ce n'est pas ma nature. Peut-être parce que ma première amie très proche était Sonia ? J'ai toujours trouvé mes camarades de classe masculins profondément stupides et immatures. Que ce soit à l'école primaire, au collège ou au lycée.

Après notre séance, j'accepte de boire un verre avec lui au bar du country club. Je sais qu'Eva-Line travaille aujourd'hui, mais elle commence plus tard dans l'après-midi. Il n'y a donc pas de risque que nous tombions sur elle et que mon frère fasse des siennes. Je souhaiterais la protéger de la rancune de Liam et mon père mais, honnêtement, j'ignore comment.

Je suis obligé de supporter un nouveau dîner en compagnie de mon paternel le soir même. Ce qui me maintient d'assez bonne humeur, c'est que, plus tôt dans la journée, j'ai signé les papiers de location pour le studio du centre-ville. Pas besoin de m'encombrer avec toute cette bureaucratie inutile, le propriétaire se charge lui-même de tout. Je récupère les clés la semaine prochaine.

En tant que maîtresse de maison, ma mère choisit soigneusement chaque sujet de conversation durant le repas. Il y a à présent trop de débats délicats susceptibles de ruiner ce moment censé être familial et chaleureux. Je n'ai pas encore osé aborder la question d'Eva-Line avec elle. Cela me blesserait si elle m'avouait qu'elle n'avait aucune considération pour notre voisine et sa vie si différente de celle des De Bregeac et de leurs valeurs.

Après manger, tandis que je passe l'éponge sur la table de la terrasse, maman vient arroser les fleurs en pots posées dessus.

— Alors ça y est, tu nous quittes déjà ?

Je me retourne vers elle, amusé par son air exagérément larmoyant. Elle tente de me faire rebrousser chemin mais, cette fois-ci, c'est la bonne.

— Il n'y aura que cinq minutes entre nous, la rassuré-je. Et tu as retrouvé ta super amie Andréa, je suis sûr que tu vas bien vite m'oublier.

Je dois lui parler d'Eva-Line. Parce que notre histoire est loin d'être terminée.

Le visage de ma mère s'illumine.

— Oh ! Nous allons voir une exposition sur l'impressionnisme au château des Carmes, le week-end prochain. Ça va lui faire du bien, après cette histoire de job de stripteaseuse avec Eva-Line…

Ma mâchoire se contracte, ses mots teintés de mépris claquent comme un fouet entre nous.

— Elle n'est pas stripteaseuse !

Je regrette immédiatement d'avoir haussé le ton sur elle. Mais son dédain à propos de notre voisine est difficile à supporter. Une fille aussi droite dans ses bottes, combative et honnête ne le mérite pas.

Je balance les miettes de pain au sol. Ma mère s'est arrêtée d'arroser ses plantes et me jauge du regard. C'est à cet instant que je sais qu'elle sait. Elle me le confirme en lançant :

— Ce n'est pas juste une amie, c'est ça ?

Rien ne sert de lui mentir, ses doutes ont dû apparaître dès le début. Et j'ai confiance en elle, même si Eva-Line et sa vie la dérangent, elle ne lui ferait pas de mal.

— Non, mais ne me demande pas ce qu'elle est pour moi, moi-même je n'en sais rien.

— Ah…

— Eva-Line est une fille géniale, maman. Oui, elle danse dans un bar loin d'être glamour, mais elle aime ce qu'elle fait. Elle a deux boulots parce qu'elle veut aider sa famille, et elle vit encore chez Andréa pour soutenir sa sœur. Qui a été odieuse avec elle, soit dit en passant.

Ma mère se tortille d'un pied sur l'autre, perplexe.

— Ce n'est pas parce qu'elle danse de façon sensuelle, qu'elle a des tatouages et des piercings que c'est une sauvage sans aucune dignité, maman. Je t'assure.

C'est ce qu'elle pense, je la connais.

— Elle est plus sincère que beaucoup de De Bregeac réunis, complété-je.

Celle qui m'a donné naissance et qui compte le plus pour moi dans cette famille délaisse son mini-arrosoir et pose un nouveau regard sur moi. Il est curieux, et surtout pétillant.

— La manière dont tu parles d'elle, Matthias. C'est… surprenant.

— Surprenant comment ?

Un immense sourire prend forme sur ses lèvres.

— Surprenant parce que cela me donne l'impression que tu es prêt à aller décrocher les étoiles pour elle.

Son expression dégoulinante de niaiserie me fait ricaner. Suis-je prêt à ça ? Je suis certain qu'Eva-Line se foutrait que j'aille lui récupérer tout le système solaire. Mais, dans le fond, cette femme fait ressortir l'envie féroce en moi d'envoyer balader tous ces parasites que j'ai laissés me ronger petit à petit depuis mon enfance. Et ça, ce n'est pas rien. Elle exacerbe et nourrit mon désir d'émancipation vis-à-vis de ma famille.

J'ai le sentiment que, avec elle à mes côtés, j'atteindrais quelque chose d'unique. Qu'elle comblerait une place que j'ai conservée vide pendant des années, en attendant la personne digne de cette parcelle de mon cœur.

C'est insensé, mais si puissant.

Je me sens stupide de lui avoir proposé un peu de sexe en lot de consolation.

Je ne parviens pas à avouer à ma mère comment mon propre père, son mari, me traitait, mais je sens que l'éclatement est proche. Tout ce que j'ai encaissé en silence menace de sortir sous la forme de mots crus et aigres, mais je me retiens. Encore quelque temps.

— Très bien… Je t'ai toujours fait confiance, mon chéri. Et c'est tellement agréable de te voir heureux.

— Irène, ce serait peut-être mieux si nous prenions un hôtel près du lieu de réception, tu ne penses pas ?

Mon père surgit depuis le salon sur la terrasse. Un coup d'œil amer vers moi puis il se tourne vers sa femme.

Ils sont invités demain à la soirée d'inauguration de l'extension du casino de Deauville.

— C'est ce que je t'ai proposé il y a trois jours, s'agace-t-elle, tout en retenue. Donc, oui, tu peux nous réserver une chambre.

Je le fixe une seconde, dans l'attente qu'il déguerpisse. Mon instinct me murmure que cette histoire avec Eva-Line le travaille et qu'il est loin d'avoir accepté de me laisser en paix.

CHAPITRE 24

Eva-Line

Le lendemain, quand je rentre chez moi de ma journée vers 21 h 30, je grignote, seule, un en-cas dans la cuisine. Je préfère ce terne dîner que d'en subir un avec Christa et maman, après les événements de la veille. Si je ne suis pas étonnée que ma sœur boude encore, l'attitude de notre mère me blesse davantage. Mais, ce soir, je n'ai pas la force d'essayer de régler nos problèmes.

Après ma douche, je rejoins l'extérieur de la maison vêtue de mon minishort en coton confortable et d'un débardeur. Pieds nus, je savoure la sensation tellement douce de l'herbe moelleuse sous mes orteils.

Je me demande ce que fait Matthias ce soir. Il a une vie, des amis, je ne veux pas paraître trop envahissante. Mais, suite à notre étreinte ravageuse d'hier, il a éveillé en moi une ardeur difficile à contenir.

J'ai un peu honte d'être aussi accro à quelqu'un. Je pensais que c'était impossible pour moi d'éprouver autant d'affection pour un homme, de désirer partager autant de choses avec lui. Je n'ai pas résisté à lui envoyer une ou deux photos (peu intéressantes) sur mon lieu de travail.

Dans l'obscurité, je m'installe sur mon transat.

J'adresse un premier message à mon ex, j'ai besoin d'exprimer ma haine :

Je ne suis pas enceinte, au cas où tu te poses la question. Mais je me doute que t'en as rien à foutre vu que ça n'aurait pas été ton problème, connard. Bon vent.

Je viens de faire un test de grossesse sur les conseils de la pharmacienne qui m'a vendu la pilule du lendemain. Avec ce poids en moins, je me sens plus légère.

À présent, je peux me concentrer sur ce qui me rend heureuse.

J'envoie une photo de moi les yeux fermés à Matthias. Quelques minutes plus tard, j'entends des pas approcher de l'autre côté de la clôture. Mais personne ne parle. Je ne vois pas qui cela pourrait bien être à part lui.

Mon corps se recouvre de chair de poule malgré la chaleur nocturne. Avait-il deviné que c'était moi, le premier soir ? De nouveau, une musique s'élève, *Mount Everest*, de Labrinth.

Je suis une femme d'action. Je déteste attendre bêtement que les choses arrivent, je préfère les provoquer.

Je hausse la voix par-dessus la chanson :

— Décidément, qu'est-ce qu'ils sont bruyants, ces De Bregeac !

Un rire rauque et caverneux me parvient. Je me remémore ce son contre mon cou, dans les toilettes du Styx, puis ses doigts entre mes jambes. Et je m'enflamme peu à peu.

— Tu as raison, tu peux venir me punir, dans ce cas.

Oh ! Il ne sait pas ce qu'il a attisé. Une pointe de chaleur ankylosante s'est installée dans le haut de mes cuisses.

Sans aucune hésitation, portée par cet intense besoin de retrouver sa douceur et son audace, je quitte mon transat et, mon téléphone coincé dans l'élastique de mon short, je mets le pied sur le rebord en béton et grimpe sur les lattes en bois.

— Mais qu'est-ce que…

Arrivée en haut de la clôture, je passe une première jambe par-dessus, puis la deuxième. La silhouette de Matthias se dessine dans le noir.

— Putain, Eva, tu vas te…

Ne trouvant pas d'appui afin de descendre, j'emploie la manière un peu brutale : je saute. Au pire, je lui tombe dans les bras. Telle une cascadeuse pro, je me réceptionne silencieusement sur mes pieds. Pour garder l'équilibre, mes mains se saisissent des avant-bras fermes de Matthias, qui était prêt à me récupérer.

Je me redresse, soulagée d'être en un seul morceau. Nos regards se rencontrent, et son sourire illumine la pénombre.

— Salut, me dit-il.

— Salut. Tu savais que c'était moi, ce soir-là ?

— Je m'en doutais. J'avais reconnu ta sublime voix.

— Je n'ai pas parlé !

— J'ai reconnu ton… timbre, alors. Celui de ta sœur est plus cristallin.

Son pouce traîne contre la peau de ma mâchoire et descend jusqu'à ma gorge. Je glousse.

— Tu insinues que j'ai une voix de poissonnière ?

— Non… tu as la voix d'une déesse.

Je deviens un chamallow dans ses bras. La tendresse et l'admiration que j'ai perçues dans ses mots me font chavirer.

— Waouh, pour une fois que ce n'est pas toi que tu complimentes.

Soudain, je suis plaquée contre la barrière de bois, comblée d'être prisonnière de son corps. Il se presse contre moi tandis que je capture sa bouche, assaillie par le désir. Tout est précipité, animal, ardent.

Entre deux baisers, il articule :

— C'est parce que, si je devais te complimenter toi, ça prendrait bien trop de temps.

Stupéfaite par ses paroles, j'ai un mouvement de recul.

— Et en plus tu fais dans le romantisme, j'y crois pas !

— Ouais, apparemment.

— Ravie de révéler le sentimental en toi.

Il semble vouloir dire quelque chose mais se ravise.

— Alors, on reste ici à se tripoter comme des ados ou…

— Ou quoi ?

— Viens avec moi.

Il me prend la main et me tire vers leur manoir. Je le freine doucement, une hésitation me grignotant l'estomac. Je n'ai franchement pas envie de gaspiller mon énergie si jamais le vieux me surprend dans sa maison.

— Ne t'en fais pas, on ne tombera sur personne d'indésirable.

Je cède vite, j'ai confiance en lui. Il nous mène vers ce qui semble être une entrée dérobée et ouvre silencieusement la porte qui n'était pas verrouillée.

Au bout d'un étroit couloir, nous empruntons un escalier en colimaçon pour déboucher au premier. Mais nous continuons à monter et les marches d'époque sont inégales. Alors que nous sommes arrivés au niveau de ce que je suppose être les combles, Matthias ouvre un battant et nous devons baisser la tête pour pénétrer dans la pièce. Lorsqu'il appuie sur l'interrupteur, je découvre un grenier rénové mais qui a gardé toute son âme, ce que j'adore. Les poutres ainsi que le

parquet en bois confèrent un aspect cocooning à l'endroit. Un épais tapis délimite un espace salon-TV avec canapé et écran plat, ainsi que des consoles de jeu.

— C'est quoi, un genre de garçonnière ?

— C'était ma salle de jeux. J'y étais très souvent car mon père avait la flemme de venir me chercher jusqu'ici. On est dans l'aile des chambres d'amis, tu n'as pas besoin de chuchoter, me dit-il en souriant.

Même si les lieux sont devenus assez impersonnels (je suppose qu'il a déménagé pas mal d'affaires lorsqu'il est parti de la maison), ils sont très chaleureux. L'éclairage tamisé y contribue.

— Tu n'as jamais eu la visite d'un ou deux fantômes, De Bregeac ? lui demandé-je en m'avançant au centre du grenier.

Des doigts viennent chatouiller mes côtes. J'étouffe un cri d'effroi.

— Pas encore.

— T'es nul ! Tu ne m'as pas emmenée ici pour me faire peur, quand même ?

— À ton avis ? Il n'y a que les meurtriers qui conduisent les pauvres femmes égarées dans ce genre d'endroit, non ?

Matthias prend un air inquiétant et pousse un grognement qui est censé me terroriser, mais j'admets que ça m'excite plus qu'autre chose. Il m'assaille sous une attaque de chatouilles et, hilare, je recule pour lui échapper.

Il s'interrompt et m'observe étrangement.

— Donc je me jette sur toi tel un pervers et tu es morte de rire ?

— Tu pensais vraiment être crédible en psychopathe ?

— Il me semble que tu me prenais pour ce genre de mec au début, non ?

Je me laisse tomber sur la banquette derrière moi.

— J'étais un peu dans l'excès, je le reconnais.

— Je t'ai mise dans tous tes états, je fais souvent ça aux femmes.

— Meeeerde, Modestie est déjà repartie, me moqué-je.

Il me domine de toute sa hauteur et je vois dans son regard que ses pensées commencent à dériver loin de nos conversations badines. Je tourne la tête et suis tout de suite attirée par un tas de vinyles. Je me relève et vais examiner sa collection. Il y a de tout, d'Aznavour en passant par Nirvana.

— Chaque année, pour mon anniversaire, mon grand-père m'en

offrait un ou deux. C'était tout ce que je demandais, m'explique Matthias.

Je m'arrête sur un exemplaire de *Cabaret*, le film mettant en vedette Liza Minnelli.

— Bon, celui-ci, ce n'est pas mon préféré.

— Ah non, les comédies musicales, ce n'est pas ton truc ? Étonnant, ironisé-je.

— Toi si ?

Même si cela ne semble pas le passionner, il s'intéresse à mes goûts.

— J'adore, acquiescé-je. La danse, les paillettes, la tension dramatique… Tu dois bien en connaître quelques-unes ? *Wicked, Chicago, West Side Story*… ?

Son visage s'illumine.

— La chanson qui fait : « Voulez-vous coucher avec moi, ce soir », fredonne-t-il, ça vient d'une comédie musicale, non ?

J'éclate de rire.

— Référence douteuse, mais en effet. C'est *Moulin Rouge*. On peut en écouter un ? lui demandé-je.

Il acquiesce et ouvre le tourne-disque posé sur la console. Je lui tends le vinyle que j'ai choisi. C'est quand la mélodie démarre que je me rends compte du genre de musique que j'ai sélectionnée.

Les premières paroles de Michel Legrand s'élèvent et me percutent toujours autant même si je les connais presque par cœur. *Les Moulins de mon cœur* est un condensé en trois minutes d'amour et de poésie. Les mots du compositeur sont éternels et s'insinuent en moi comme aucune autre chanson. Transportée par la mélodie, je touche du bout des doigts les coquillages suspendus par des fils invisibles. Inconsciemment, je voulais que nous écoutions cet air ensemble.

Parce que, tout ce que le chanteur transmet, ce qu'il déclare, c'est ce que je souhaiterais dire à Matthias. Mais je ne suis pas assez à l'aise pour exprimer ce que je ressens. Les rares fois où j'ai dit « Je t'aime » à Ruben, je ne le pensais pas. J'ai plutôt été poussée par le schéma classique des relations de nos jours.

Je fredonne ces paroles qui me touchent et me font espérer que je pourrai un jour connaître ce genre d'amour pur et immuable.

Tu fais tourner de ton nom

Tous les moulins de mon cœur…

Près du buffet, Matthias est immobile. Nos regards s'accrochent, nos prunelles ne se lâchent pas tandis que la mélodie vole autour de nous. Matthias De Bregeac est celui qui m'a captivée en une seconde et qui m'a prouvé que les liens du sang ne déterminaient pas qui on devenait. Et que les douleurs de l'enfance pouvaient nous rendre admirable et bon.

Et que les mecs ne sont pas tous à mettre dans le même panier.

Je m'approche de lui, et ses mains attrapent mes joues avec une tendresse folle. Nous écoutons et nous imprégnons des paroles lourdes de signification en restant là, debout, l'un contre l'autre.

La musique se termine, mais notre alchimie et notre connexion sont toujours aussi puissantes dans le silence apaisant de ce vieux manoir.

— Matthias…

Mes poings serrent férocement son T-shirt. Lentement, il recule vers le canapé et s'assoit. Son regard orageux et vorace m'appelle, et j'ai une furieuse envie d'y répondre.

Je le rejoins. Quand mes genoux frôlent les siens, j'hésite une seconde. J'accorde de l'importance à ce genre de relations physiques. Si j'éprouve cette attirance effrénée, c'est sans retenue. Si je tente de me museler, cela me détruit.

— Viens, m'invite-t-il d'une main tendue entre nous.

Cette supplique qui inonde ses yeux me fait chavirer. Je m'assois à califourchon sur lui. Je suis intimidée, mes mouvements sont gauches. Mais Matthias doit le ressentir, parce que ses bras m'enserrent fermement et sa bouche irrévérencieuse s'empare de mes lèvres. Tandis que sa langue titille la mienne, mon bassin va à la rencontre du sien. Mon corps n'obéit plus qu'à mes désirs.

Lorsque je sens son érection contre mon entrejambe, un violent frisson me paralyse quelques instants.

Si, ça, ce n'est que le début…

— Déshabille-moi…

Je l'ai presque supplié.

— On n'est pas pressés…

Frustrée de ne pas avoir ce que je souhaite immédiatement, j'ondule contre lui, à la recherche de plus.

Matthias semble tout de même vouloir me contenter, et je vacille quand ses doigts jouent avec le rebord de mon short, puis sinuent

entre mes cuisses. L'impatience me tuant à petit feu, j'attrape son poignet pour accélérer son chemin. Son index passe sous ma culotte et ne fait qu'effleurer mon clitoris, pourtant mon souffle se coupe à son contact.

Je suis une furie contre sa paume, je cherche déjà à atteindre le meilleur. J'ouvre les yeux et découvre son sublime visage, à la fois angélique et rempli de luxure. Il pousse un grognement étouffé qui me fait comprendre qu'il a lui aussi besoin que je le touche.

Je recule mes hanches juste un peu pour avoir accès à sa braguette, que je fais descendre lentement. Ses prunelles sont imprégnées d'une pénible attente. Une petite libération se dessine sur ses traits lorsque je m'empare de son sexe et le caresse de haut en bas. En réponse, son doigt s'introduit précautionneusement en moi. Sans nous quitter des yeux, nous nous soulageons de ces semaines de séduction, de cette soif qui paraissait insatiable.

Sa phalange enfouie en moi se replie, et j'étouffe un délicieux spasme de plaisir.

— J'ai besoin de plus, parviens-je à articuler.

Matthias tire sur mon débardeur pour dénuder ma poitrine. Il donne un coup de langue sur mon téton durci qui me fait décoller.

— Non, pas ça, grogné-je, à bout de souffle.

— Alors quoi ?

Sa tête retombe en arrière quand je presse son membre gonflé. Il expire de façon erratique et j'esquisse un sourire satisfait de le voir céder ainsi sous mes doigts. Je profite de son moment de relâchement pour lui murmurer à l'oreille :

— Je te veux en moi, Matthias, s'il te plaît.

Je me fige dès qu'il se retire de moi et me laisse seule sur la banquette. Que fait-il ?

Il farfouille dans un tiroir de son meuble télé et revient avec une boîte. Des préservatifs. Il la jette sur le canapé et m'attrape le visage pour m'embrasser furieusement.

— Maintenant, aurais-tu l'obligeance de me déshabiller ? lui demandé-je avec une expression aguicheuse.

Il m'examine une seconde. Son regard brûlant me terrasse. Mes jambes tremblent et je suis engourdie entre les cuisses. Puis il se débarrasse de mes fringues, sans merci. Mon haut se coince sous mon bras tellement je tire fort dessus, Matthias arrache presque mon short

et me tient par la taille pour que je ne tombe pas quand il me le retire.

Ses vêtements volent aussitôt sous mes mains acharnées. Il n'y a rien de plus libérateur que de me retrouver enfin nue devant Matthias De Bregeac. Il saisit mes fesses à pleines mains en me faisant basculer sur le sofa. Je l'arrête et le pousse à se rasseoir, nous replaçant dans la même position. Être en dessous, coincée sous un corps masculin qui me prend pour une étoile de mer, j'ai donné. Je veux pouvoir contrôler pour mieux que nous nous abandonnions.

Mes doigts s'emparent de son boxer et l'en débarrassent. J'observe son sexe dressé pour moi.

Oh non, Eva, ce n'est pas le moment de passer pour une folle.

Vais-je être à nouveau déçue ? Pourtant, j'ai tous les symptômes exquis de l'excitation.

— Ça… ça va ?

Son interrogation me tire de mes pensées. Pour ne pas installer le doute entre nous, je sors une capote et la déroule sur lui. Je ne le lâche pas des yeux, fascinée par ses expressions.

Je hoche lentement la tête et m'appuie sur ses épaules. Il s'insère en moi, et mon bas-ventre se contracte pour tenter de contenir cette vague d'ivresse. Matthias enroule ses bras autour de ma taille pour consolider son étreinte. Mes mouvements s'accélèrent bien vite, je me perds dans ces sensations folles.

Matthias De Bregeac est une découverte qui m'a dépassée car elle a mis à mal ces jugements qui me rendaient aveugle. Alors que je le pensais fait du même bois que son père, il s'est révélé.

Sa bouche taquine ma gorge et rejoint la mienne. J'observe son beau visage tandis que nous éprouvons ce plaisir commun que nous nous offrons l'un à l'autre. Je tremble, et je ne suis pas familière de cette sensation puissante. Il doit sentir que mes jambes se dérobent sous moi, parce qu'il s'empare de mes hanches pour accompagner leurs va-et-vient. Je m'abreuve de ses soupirs, de ses gémissements rauques qui m'électrisent.

Ce que nous vivons est juste incroyable. Je n'ai pas l'impression d'être à sa merci, mais de partager avec lui la plus belle des jouissances.

Je chavire dans une bulle lorsqu'il glisse sa main entre nous et se met à titiller mon clitoris.

— Oh, mon…

Je ne peux plus rien dire. Déchaînée contre lui, j'accélère la cadence. La pression de ses doigts dans mon intimité est divine. Il sait que je ne suis pas loin de basculer. J'ouvre les yeux une seconde et comprends qu'il est prêt lui aussi. Il bloque mon bassin contre lui sans cesser de me caresser, et je lâche prise.

Mon orgasme est brutal, chaque parcelle de mon corps semble exploser de plaisir. Ma vision se brouille, mais j'ai le temps de voir Matthias jouir, et il est parfait.

Nous restons immobiles un long moment, l'un contre l'autre, ma peau humide de sueur contre la sienne. Le nez niché dans le creux de son cou, son odeur me parvient. Il sent le sexe, le savon, et un peu de moi. Ces notes fruitées qui viennent de mon parfum mêlées à celui de son épiderme ont un effet apaisant immédiat.

Je n'arrive pas à réaliser que nous en soyons là, aujourd'hui, tous les deux. On dit que tout arrive à point nommé. Mon tout est arrivé lors de cette garden-party, dans le manoir de notre tourmenteur.

Même si j'ai mis du temps à m'en rendre compte.

Et à lâcher prise.

Matthias a tout conquis de moi. Mon corps, mon âme.

Mon cœur.

CHAPITRE 25

Eva-Line

L'orage gronde dehors. Mais il n'y a rien de plus réconfortant que de se trouver à l'abri des éléments qui se déchaînent, dans ses bras.

Cela fait vingt minutes que nous écoutons le tonnerre qui résonne dans les vieilles tuiles de la demeure. Le silence entre nous n'est pas pesant, je m'en délecte. Parce qu'il me permet de me concentrer sur la respiration régulière de Matthias, sur ses battements de cœur qui tambourinent contre moi.

À moitié endormis, nous sommes étendus sur la méridienne du canapé d'angle depuis un long moment. Le temps a fait chuter la température, alors il a déposé un plaid sur nous. Nous sommes peau contre peau, afin de prolonger cette intense connexion après nos ébats.

Il est presque minuit, je devrais me rhabiller et retourner chez moi. Éviter que la mauvaise personne ne tombe sur moi, nue, dans les bras de son fils.

Mais je ne peux me résoudre à me décoller de Matthias De Bregeac. Je suis trop comblée, trop rassérénée pour oser me détacher de celui qui est responsable de mon bonheur.

— Qu'est-ce que vous savez de vos ancêtres ? lui demandé-je en observant une plaque en métal accrochée à une poutre où est gravé le nom d'Antonin De Bregeac.

Ses doigts ne cessent de faire des allers-retours dans mon dos.

— On les connaît plus ou moins bien à partir du XVIe siècle, je crois. Un de mes oncles est un fana de généalogie et il s'est amusé à faire notre arbre familial.

— Et ça a donné quoi ?

— L'un de nos ancêtres a récupéré des terres sous François Ier,

c'était un général des armées, ou quelque chose comme ça. Il était duc.

Je me redresse brusquement sur un coude. Le plaid tombe de ma poitrine.

— Attends, attends. Tu veux dire que tu n'as aucun sang royal ?! m'indigné-je faussement.

Matthias affiche un sourire ravageur.

— Désolé, mais pas une goutte.

Je fais mine d'être déçue.

— Oh, l'arnaque !

Il pose sa paume sur la naissance de mon sein puis, avec une douceur poignante, l'effleure du dos de la main.

— Mais si ça t'intéresse, je peux toujours trouver une couronne et la mettre sur ma tête pendant qu'on se fait des câlins.

— Ça serait ridicule, affirmé-je entre deux éclats de rire.

— Hé, il faut savoir ce que tu veux.

Il resserre son étreinte contre moi et se tourne pour me faire face. Nos souffles s'entremêlent et sa bouche tentatrice est à quelques centimètres de la mienne.

— Toi.

Matthias fronce les sourcils et, avec plus d'aplomb, je répète :

— Ce que je veux, c'est toi.

Je souhaite très peu de choses, dans la vie, je savoure l'essentiel. Et c'est désormais clair qu'il en fait partie.

Nous ne nous embrassons pas. Nous nous contentons de cette osmose des sens, de cette plénitude que nous atteignons rien qu'en nous enlaçant.

Sa main vient caresser la ligne de ma mâchoire, et je m'en empare délicatement. Sous mes doigts, je sens ses marques un peu boursouflées, ces meurtrissures qui me prennent aux tripes et me révoltent.

Je parviens à l'interroger :

— Pourquoi ton père t'infligeait-il ça ?

Ses prunelles se voilent, je comprends qu'il replonge brièvement dans des souvenirs éprouvants.

Sa souffrance passée m'étouffe. Comment a-t-il fait pour vivre en présence d'un homme comme Augustin De Bregeac ?

— Honnêtement, je pense qu'il ne voit toujours pas le mal qu'il y

avait à employer ce genre de méthode. Il a eu une éducation très vieille France et stricte, c'était normal pour lui d'inclure les sévices physiques pour élever ses gosses.

— Alors, il te… frappait ?

J'en ai la gerbe. Je ne m'imaginais pas que ces violences étaient encore si répandues.

— Il te dirait que ce n'était rien du tout, que ça ne valait pas la peine d'en faire toute une montagne. C'était subtil : des coups de baguette, de ceinture sur les doigts, une ou deux gifles par-ci par-là. Il s'énervait dès que je faisais un truc qui ne lui plaisait pas, que j'avais des mauvaises notes en classe.

— Mais, ta mère, elle ne se doutait de rien ?

— Heureusement, non. Devant elle et Liam, il se contentait d'humiliations verbales. On allait toujours dans son bureau quand il voulait me parler, et c'était mieux ainsi. J'avais tellement honte d'être à sa merci, personne ne devait être au courant.

— Elle n'a jamais remarqué tes blessures ?

— Si, une ou deux fois, mais je lui disais qu'on s'amusait à des jeux débiles avec mes potes, et elle ne cherchait pas plus loin.

Je lève son bras entre nous. Ses doigts sont très abîmés, les coups que son père lui donnait devaient être d'une violence sans nom. Mon estomac se tord et une douloureuse boule de chagrin se loge dans ma gorge.

— Bon, ça, c'est un peu ma faute.

Je l'interroge du regard.

— J'ai commencé à me révolter, ado. La haine a remplacé la peur, et ma rébellion ne lui plaisait pas. C'était la première fois que je l'insultais, il a voulu me mettre une énième claque, mais je l'en ai empêché.

Il marque une pause et je suis suspendue à ses lèvres, à ses aveux qui me bouleversent, émue de la confiance qu'il m'accorde en me narrant son histoire.

— Je ne me rabaisserai jamais à frapper quelqu'un, Eva. Je ne suis pas lui.

Je n'en ai jamais douté. Sa phrase sonne étrangement. Comme une promesse déguisée.

— Cette fois-là, dans son bureau, j'ai failli céder. Au lieu de ça, mon poing a fini dans la vitre, je devais à tout prix expulser cet excès

de fureur, mais pas sur quelqu'un. J'ai failli perdre deux doigts, ils étaient quasiment sectionnés.

— Et même après ça, ta mère n'a rien vu ?

Je ressens quelque chose de désagréable envers Irène, tout à coup. Matthias aurait pu trouver de l'aide auprès d'elle.

— Il ne faut pas lui en vouloir, me dit-il en caressant ma joue. J'étais très doué pour cacher tout ça. Elle me faisait confiance, et ça l'a desservie. Mais je ne regretterai jamais de ne rien lui avoir dit. Je n'aurais pas supporté qu'elle en souffre.

Je l'admire tant, quelle maturité. Et je me retrouve en lui. Nous tentons de préserver nos proches avec quelques mensonges. Quitte à prendre le risque que tout soit découvert.

— Pourquoi est-il comme ça ? Aussi… cruel ?

— Ma grand-mère… elle était horrible. Une harpie. Mon père était fils unique, elle a eu une forte emprise sur lui et lui a bourré le crâne dès gamin, lui répétant qu'il fallait faire honneur à notre nom et que, réussir dans la vie, ça passait par écraser les autres. Maman m'a dit qu'il était très dépendant d'elle, même lorsqu'ils se sont rencontrés.

— C'est… malsain.

— Oui. Et, quand elle est décédée il y a six ans, son caractère a empiré. Il a été très affecté.

— Il te maltraitait, Matthias.

Il grimace.

— Pardon, je ne voulais pas être…

— Non, ça fait du bien de parler de ça avec toi, étrangement.

Il me sourit tandis que son index parcourt les traits de mon visage.

— Tu aimes ce que tu touches, De Bregeac ? le taquiné-je.

— Hmm.

Son bassin se colle au mien. Je laisse échapper un soupir d'aise en le sentant dur contre mon bas-ventre.

— Eva…

— Oui ?

— Qu'est-ce qu'il s'est passé, avec ton ex ?

Je me redresse, le plaid sur la poitrine. Je n'ai pas raconté cette fameuse nuit, même à Yanis, pourtant j'aimerais me confier à quelqu'un. Et Matthias pourrait être la bonne personne.

Et cette sincérité nous est venue très naturellement, dès nos premières rencontres. J'ignore pourquoi, mais cela n'est pas anodin. Je

n'aurais pas été aussi authentique avec lui si mon cœur n'avait pas déjà pris conscience de ce qu'il éveillait en moi.

Je ne me sens pas forcée de lui parler, au contraire.

— Comme tu le sais, je l'ai quitté, ce soir où… on s'est croisés, toi et moi, dans le jardin. Je revenais de chez lui. Il était effondré, j'étais très mal à l'aise, j'avais pitié de lui…

J'ai beaucoup de mal à trouver les mots pour expliquer l'événement. Je m'en souviens très bien, dans les moindres détails, mais je ne suis pas sûre d'utiliser les bons termes.

— Tu me promets de ne pas te moquer ? m'assuré-je avant d'en dire plus.

Je sais que mon regard trahit mon angoisse. Matthias le comprend instantanément. Il me caresse l'épaule avec bienveillance.

— Je te le promets.

— OK, donc… on a fini au lit. Il était là, il me faisait trop de peine, de fil en aiguille on a couché ensemble. Sauf que je ne… je ne prends plus de contraception, alors je lui ai demandé d'arrêter avant… d'aller jusqu'au bout. Il ne l'a pas fait, malgré mes protestations. J'ai voulu le repousser mais… il était trop fort.

Je sais que j'ai été incroyablement imprudente. Mais, sur le coup, je n'ai pas eu cette prise de conscience.

— Eva…

Matthias se redresse à côté de moi. Ses mains se posent sur mes épaules.

— Eva, il t'a… violée.

Il m'a violée. Était-ce vraiment un viol ? Où est la limite du consentement dans ce rapport ? Je l'ignore.

— Non… pas vraiment. Matthias… je ne suis pas choquée, j'étais surtout inquiète des conséquences.

— Eva, ce n'est pas parce que tu n'es pas marquée que la désignation change. Chacun réagit à sa façon, mais s'il n'a pas respecté ce que tu lui as demandé, désolé… mais ça s'appelle un viol.

Je tourne mon visage vers lui. L'entendre dire de la part de quelqu'un d'autre me sort de mon déni. Mais je lui ai livré la vérité : je vais bien. Peut-être devrais-je être plus impactée par le geste de Ruben, mais ce n'est pas le cas. Des malheureuses ont leur vie brisée, pas moi. Je ne m'apitoierai jamais sur mon sort.

— Je sais que ça peut être difficile à entendre, me dit Matthias.

— De toute façon, c'est du passé, on n'y changera rien.

— Tu n'as pas l'intention de… de le dénoncer ?

— Je n'en serais jamais capable. J'ai trop honte. Et puis, à quoi bon ? Tu as fait du droit, non ? Tu sais très bien que ça ne mènerait à rien. Ce serait parole contre parole. Je ne veux pas m'afficher.

Matthias me scrute d'un air neutre.

— Quoi ?

— Je suis en train de planifier un meurtre dans ma tête, là, m'explique-t-il.

Je glousse, reconnaissante qu'il ait trouvé comment alléger l'ambiance.

— La seule chose qui m'importait dans cette histoire, c'était de ne pas tomber enceinte.

Il a un mouvement de recul.

— Et ce n'est pas le cas… ?

— Non. Et je veux oublier cette histoire, l'épisode est derrière moi, je désire me concentrer sur ce qui est devant moi, Matthias De Bregeac.

Je joue avec une petite mèche de ses cheveux.

— Mais je t'avoue que j'appréhendais légèrement d'être insatisfaite, ajouté-je.

Matthias me fixe d'un air consterné. J'éclate de rire.

— Non ! Pas à cause de toi, idiot. Le sexe a toujours été en dessous de mes attentes.

— Alors, verdict ? me demande-t-il tandis qu'un sourire prétentieux se dessine sur ses lèvres.

Je lève les yeux au ciel.

— Moi qui trouvais important de te parler de ça et de communiquer, je n'aurais pas dû, tes chevilles vont exploser.

— OK, tu as adoré, j'ai compris, glousse-t-il.

J'écarte mon visage et feins d'être agacée, mais il me ramène face à lui.

Pourquoi est-ce différent avec lui ? Quelque chose fait tilt dans mon esprit. Serait-ce notre complicité ? Je n'ai jamais été aussi à l'aise avec Ruben.

— Là, je pense que ta modestie est définitivement perdue.

Son éclat de rire est si bruyant que j'articule un « Chut » angoissé.

— Eva, tu viens de flatter mon ego en sous-entendant que j'étais le

seul mec à t'avoir fait jouir comme personne.

— Tu n'es pas *le seul*, me renfrogné-je.

— Le meilleur, en tout cas, et ne nie pas. Alors, je te remercie pour ça.

C'est à mon tour de rire.

Matthias me fait alors basculer contre le canapé et me recouvre de son corps nu. Je dépose un baiser sur son épaule et ma langue goûte le temps d'une seconde sa peau salée à l'odeur enivrante.

Son impressionnante érection se niche entre mes jambes et je le réclame déjà.

— Si tu continues à me dire ce genre de trucs, je vais jouir rien qu'en t'embrassant, grogne-t-il dans mon cou.

Je guide sa main entre nous pour qu'il me caresse. Cette fois-ci, maintenant qu'il connaît mes incertitudes, il s'attelle avec encore plus de détermination à m'offrir les étoiles. Ses doigts, sa langue me testent, me touchent, me calcinent. Sa prévenance m'ébranle. Et il réussit à me convaincre que ce n'était pas moi qui avais un problème, mais que mes autres partenaires n'avaient aucune écoute envers mes désirs.

Nous passons la nuit dans ce grenier. C'est à 6 heures que le réveil sur mon portable sonne et fait éclater la bulle dans laquelle nous nous étions enfermés hier soir. Et dans laquelle j'aurais souhaité rester.

Je sors très vite du sommeil et ramasse mes vêtements qui jonchent le parquet alors que Matthias dort encore. Je dois m'éclipser discrètement de cette maison.

— Matthias.

Je cherche mes chaussures et me rappelle que je suis venue pieds nus depuis le jardin. Ma marmotte plus que sexy se tourne sur le sofa et enfouit sa tête dans son coude. On dirait Maé, un vrai gosse. J'observe son visage qui n'est que douceur et innocence à cette heure si matinale.

Je m'assois à côté de lui et répète son prénom. Son unique réaction est d'enrouler son bras le plus proche de moi autour de ma taille.

— Hmm… c'est quoi ces vêtements ?

— Je dois retourner chez moi. Je bosse tout à l'heure.

Il ne bouge pas, seuls ses doigts joueurs s'animent contre ma hanche.

— Je sors de cette baraque en catimini sans toi ou tu vas daigner

m’accompagner ?

Ma petite provocation fait mouche. Il ouvre un œil, puis le deuxième. Je ne peux retenir un sourire mutin.

— Allez, debout.

Le temps que je rassemble mes cheveux en un chignon approximatif, il est levé et a enfilé son short de sport. Son torse encore légèrement luisant de notre nuit mouvementée attire mon regard.

Je ne sais pas quand nous pourrons à nouveau nous retrouver ainsi, rien que tous les deux. Ça me manque déjà.

— On va passer par le portillon sur le côté du manoir, me dit-il.

En deux minutes, il est parfaitement réveillé. Il déverrouille la serrure du grenier (nous avons été prudents) et nous descendons l’escalier en colimaçon. Le silence du lever de soleil peut être apaisant mais, entre ces murs, il ne l’est pas. Nous courons le risque de croiser son père, or Matthias m’a assuré que ce dernier n’était jamais levé avant que son réveil ne sonne, à 6 h 45 pétantes.

Il nous fait passer par le salon et ouvre lentement la porte vitrée qui mène à la terrasse. Je vois Matthias froncer les sourcils à ce moment-là.

— Quoi ?

— Non, rien.

En attrapant ma main, il nous conduit jusqu’à la vieille clôture de bois sur le côté du terrain, qui séparait la demeure de ses dépendances, à l’époque.

Puis il faut nous dire au revoir. Le fossé entre nos deux familles me revient brusquement. Il se creuse, petit à petit, dans mon esprit, pour devenir un véritable gouffre.

Que va-t-il advenir de nous, à présent ? Une pointe de douleur me comprime la poitrine. Les difficultés qui nous attendent m’assaillent. Ne serait-ce pas judicieux d’arrêter tout ça maintenant ? Avant qu’on tente de nous faire du mal simplement parce que nous nous fréquentons.

Matthias me stoppe devant la barrière de bois et me fait pivoter vers lui.

— Tu es en train de réfléchir, affirme-t-il.

S’il n’était rien pour moi, tout serait si facile. Je passerais cette porte sans attentes, sans amertume, sans ce manque pernicieux qui m’a envahie dès que j’ai quitté ses bras.

— Comment le sais-tu ?

De son index, il touche cette zone marquée entre mes sourcils.

— Tu regrettes ? me demande-t-il.

— Non. Je remets juste un pied dans la réalité.

— Mon père ne gâchera rien.

— Malheureusement, s'il considère que je le gêne, je doute que tu puisses l'arrêter.

Il y a au moins un point de réglé : Christa et ma mère savent pour mon boulot, je n'ai plus à me démener pour leur cacher ça. Mais cela ne change pas le fait que, si Augustin De Bregeac découvre cette information, il ne sera pas aussi conciliant.

Un mouvement près de la terrasse, au loin, me met aux aguets. Je cède à la panique lorsque je reconnais Liam. Il était assis sur une chaise en contrebas, dans l'herbe, et il nous observe désormais d'un air indéchiffrable.

— Matthias.

Je désigne son frère d'un signe du menton. Il se retourne puis, quand il revient à moi, m'assure :

— C'est bon, Eva. Il ne cherchera pas les emmerdes.

Il n'en est pas certain, cela se lit dans ses yeux. Mais ce n'est pas le moment pour débattre de ça. Je suis fatiguée alors que je suis debout depuis vingt minutes à peine, une journée de travail m'attend et je viens de redescendre de mon petit nuage. Je vais probablement m'agacer très vite, et ce n'est pas ce que je veux.

Je ne le laisse pas ajouter quoi que ce soit et l'embrasse. C'est un baiser vif, un peu désespéré, pour ma part. Je sens que notre relation va être mise à rude épreuve. J'ai beau croire en lui, en moi, cela ne suffit pas à me réconforter.

Tandis que je passe le portillon sans me retourner, je déchante. J'ai enfin choisi un homme, et il a fallu que ce soit le fils de celui qui a blessé profondément ma famille.

Le découragement enfle en moi, il prend toute la place dans mon cœur pour me laisser le sentiment tenace que Matthias De Bregeac n'a jamais été aussi inaccessible qu'en cet instant.

CHAPITRE 26

Matthias

Malgré l'envie effrénée de la retenir, je la regarde regagner sa maison. Je sais que mon frère est toujours là, plusieurs mètres derrière moi. Qu'il a bien reconnu notre voisine.

Eva-Line disparaît à l'intérieur, et je me retourne vers Liam. J'ai été honnête avec elle, je ne m'inquiète pas de lui. Ce dont j'ai peur, ce sont ces inepties que mon père pourrait lui sortir au sujet d'Eva pour rallier son cadet de son côté. Au-delà du fait que le vieux aurait préféré avoir voix au chapitre concernant mes choix amoureux, cette fille était sûrement dans sa liste noire des personnes qu'il ne voudrait surtout pas voir avec l'un de ses fils. Il y avait une époque où j'essayais encore de plaire à ce type. Mais elle est révolue depuis que j'ai quatorze ans. Qu'il m'insulte, qu'il me rabaisse, je m'en fous.

Mais qu'il tente d'atteindre Eva-Line, et ça me rendrait dingue.

— Qu'est-ce que tu fais dehors si tôt ? demandé-je à mon frère en arrivant devant lui.

— Même en vacances, je suis programmé pour me lever aux aurores.

Il ne semble pas perturbé par la scène à laquelle il a assisté. Il récupère la clope qu'il avait coincée derrière son oreille et la glisse entre ses lèvres. Liam ne m'a jamais paru aussi énigmatique qu'aujourd'hui. Une seconde, il est ce gars solaire que tout le monde apprécie ; une autre, il est celui qui est capable de s'acharner contre une fille sans défense. Je ne sais pas quelle est sa vraie personnalité. Proche de notre père, l'est-il pour de vrai, ou essaie-t-il de s'en détacher ?

Je suis dans le flou total avec lui. Et, comme nous n'avons aucune

affinité de dialogue, cette zone d'incompréhension grandit d'année en année.

— Qu'est-ce que tu fous, Matthias ?

Son ton réprobateur m'échauffe.

— Ce ne sont pas tes affaires. Alors t'as intérêt à rester en dehors de ça.

— Wow, ça va, t'énerve pas. Tu veux que je fasse quoi, au juste ?

— Tu irais directement en parler avec ton père chéri, ne nie pas.

— Tu crois qu'il ne l'apprendra pas, que tu sors avec la voisine ?

Rien n'est moins sûr. Mon frère soulève un point important. Si ce n'est pas lui qui révèle ça, il le saura par un autre moyen.

— On ne sort pas ensemble.

— Si tu veux, glousse-t-il, mais tu as jeté ton dévolu sur une fille qu'il déteste et qui a blessé son orgueil.

— La faute à qui ?

Il lève les mains devant lui.

— OK, ce n'était pas pour t'énerver, juste pour te mettre en garde.

— Me mettre en garde ou me provoquer ?

— Pourquoi je ferais ça ?!

— J'en sais rien, Liam ! Je ne sais pas qui tu es. Un coup j'ai envie qu'on puisse retrouver une relation normale, un coup je te méprise.

— Tu me méprises ?

— Ne sois pas surpris. Tout le monde semble avoir oublié ce que tu as fait il y a cinq ans, mais pas moi.

— Tu n'étais même pas là.

— Inutile, je vois très bien les retombées que ça a eues sur Eva et sa famille.

— Peut-être, mais je ne peux rien y faire.

Ah, enfin quelque chose se passe sur son visage. Son air impassible commençait à m'enrager. J'attendais du regret, un soupçon de malaise, un truc qui me prouve qu'il ne souhaitait pas que cela arrive. Et j'ai l'impression que c'est ce qu'il exprime.

— On est d'accord. Mais il y a un concept que notre vieux ne nous a pas beaucoup enseigné parce qu'il estimait qu'on était au-dessus de ça, c'est savoir présenter des excuses, Liam. Bref, je retourne me coucher.

Je le laisse en plan, qu'il cogite un peu. J'ai cette étrange fierté envers moi-même d'avoir osé lui dire ce que j'ai sur le cœur.

Si seulement j'avais le courage de lui avouer la vérité sur notre père.

Hier soir, j'ai ressenti un besoin essentiel et urgent de raconter à Eva-Line mon passé et de faire la lumière sur lui. Trop peu de personnes le connaissent réellement. À chaque fois que quelqu'un l'encense et le complimente, j'enrage de cette imposture. Encore plus quand c'est Liam.

Je retrouve ma chambre, et la quiétude qu'Eva a ramenée avec elle s'est évaporée.

Putain de famille !

Un mauvais pressentiment m'empêche de me rendormir rapidement. Je suis réveillé quelques heures plus tard par mon portable qui vibre sur mon matelas, près de ma tête. Dans les vapes, je réponds :

— Allô ?

C'est une fille de l'organisme auprès de qui je dois valider une formation sanitaire pour l'ouverture de mon café. Ils ont des dates à me proposer. J'accepte les créneaux, ce n'est pas comme si mes journées étaient chargées. À part me prendre la tête avec mes proches et tomber amoureux.

Tomber amoureux. Voilà, mon esprit s'est mis en accord avec mon cœur et m'a fait réaliser l'impensable. Eva-Line, c'est cette comète flamboyante qui m'a percuté alors que je n'attendais rien de la vie. Et encore moins à y rencontrer l'amour.

Je me concentre sur mon projet de café et ce défi qu'il représente. J'avance bien. Si mes plans continuent de se dérouler sans anicroche, je devrais pouvoir commencer à chercher du personnel d'ici la fin du mois prochain. Les formalités administratives sont presque toutes bouclées, j'ai mon local. Je dois encore aller au refuge de Valienne pour leur proposer ce partenariat que je veux développer. L'idée serait qu'ils puissent présenter les chiens ou chats qu'ils ont à adopter dans mon café. Cela leur ferait un peu de pub, dans un cadre sympa, et les clients pourraient directement interagir avec les animaux.

D'ailleurs, je décide d'aller y faire un tour dès le lendemain.

C'est lorsque je sors de la maison que je prends mon courage à deux mains et envoie un SMS à Eva-Line. Je crevais d'envie de communiquer avec elle par messages hier soir, mais son air quelque peu fermé et fataliste lors de notre séparation m'a refroidi. Et puis,

c'est moi qui lui ai proposé un peu de sexe la première fois, je suppose que la situation lui convient.

Malheureusement, à moi, ça ne me va pas du tout.

Tu fais un truc aujourd'hui ?

Je n'ai jamais eu peur de faire le premier pas et de me prendre des râteaux. Jusqu'à aujourd'hui.

Si « rien » est une vraie activité, alors oui, je fais un truc.

Tu aimerais venir faire « rien » avec moi ? Rejoins-moi devant la maison.

Puis je n'ai plus de message pendant quelques minutes. Eva-Line n'est pas le genre de personne à ghoster lâchement, elle m'aurait dit clairement qu'elle ne voulait plus traîner avec moi si c'était le cas.

Alors j'espère…

Et je la vois passer le portillon de chez elle.

Eva-Line s'adosse à la clôture en bois et m'interroge du regard avec un sourire intéressé.

— Donc ce « rien » consiste en quoi, exactement ?

— Tu aimes les animaux ?

Elle ouvre la bouche, fronce les sourcils. Ma déception sera incommensurable si je ne peux pas partager ma passion avec elle.

— Je… suppose ? On n'en a jamais eu.

— Je vais au refuge de Valienne, tu veux m'accompagner ?

Ma voisine m'étudie quelques instants, pensive.

— D'accord.

Elle paraît très calme, il m'est impossible de dire si je la dérange ou si elle est heureuse que je lui propose cette sortie.

— Mais seulement si on s'y rend à moto, ajoute-t-elle avec enthousiasme.

Putain, cette fille est parfaite.

Nous arrivons donc un quart d'heure plus tard en pleine forêt, et cela me fait très bizarre d'y venir avec quelqu'un d'autre que Sonia.

Et surtout… avec celle que j'aime. Me l'avouer est tellement libérateur.

Lorsque nous passons les portes de l'accueil, une famille quitte les lieux avec un petit cocker qu'ils ont vraisemblablement adopté. J'observe les réactions d'Eva-Line. Elle se retourne sur eux, une

expression émue sur le visage.

— Je ne suis jamais venue ici, admet-elle en les contemplant. Ça ne veut pas dire que je n'en ai rien à faire des bêtes, hein. Avec ma sœur, on a toujours voulu un chat, mais notre mère n'a pas cédé à nos demandes. Elle affirmait que ce serait des dépenses en plus alors que nous étions déjà limites financièrement.

— Elle avait raison, on ne prend pas un animal comme on achète un jouet.

Je m'accoude au comptoir en saluant Laure, une employée que je connais bien depuis le temps que je viens. Elle affiche un air surpris quand elle voit Eva-Line derrière moi.

— Tu fais des infidélités à Sonia, dis donc !

— Garde ça pour toi, elle risquerait de me faire une crise de jalousie intersidérale.

Je la préviens ensuite que nous allons emmener Sirius en promenade.

— Oh ! et on a bien reçu ton e-mail concernant ton projet, Rachel est hyper emballée par l'idée. Elle n'est pas encore arrivée, mais je peux lui dire que tu es là cet après-midi et vous verrez cela ensemble quand toi et ton amie revenez de la balade ?

— Ça serait génial, oui.

Je me tourne et tombe sur les prunelles de jade d'Eva-Line, la tête appuyée sur son poing et un sourire appréciatif aux lèvres.

— Quoi ?

— Rien, rien. On y va ?

Même si sa présence ici, avec moi, me ravit, j'aimerais qu'elle soit un peu plus démonstrative, je ne sais pas ce qu'elle pense.

Je l'emmène jusqu'aux box des chiens, et nous sommes accueillis par des aboiements de toutes parts. J'attrape une laisse sur une paterne à l'entrée du couloir et nous conduis à Sirius.

En m'arrêtant devant lui, je remarque la mine peinée d'Eva.

— Ça fait mal au cœur, hein ? lui lancé-je.

— Je pourrais pleurer devant tous ces chiens abandonnés.

— Je te comprends.

J'ouvre la grille et Sirius me saute dessus.

— Il est de quelle race ? s'intéresse Eva-Line.

— C'est un berger malinois, il est là depuis deux ans.

— Le pauvre… Pourquoi est-il arrivé ici ?

Je me débats avec notre boule de poils qui est surexcitée pour lui passer le harnais.

— Son propriétaire se servait de lui comme un chien de garde dans son jardin. Il était enchaîné toute la journée à une corde d'à peine un mètre, et sous-alimenté. Ce sont ses voisins qui l'ont signalé.

Eva-Line fait un pas dans le box et Sirius se rue sur elle. Elle a un mouvement de recul devant la brutalité de l'animal.

— Doucement, ce n'est pas comme ça que je t'ai appris à draguer une femme, dis-je à Sirius.

Eva glousse et lui offre une caresse timide.

— Laisse tomber les conseils du De Bregeac, je vais t'en donner des meilleurs.

— Pourtant, mes méthodes fonctionnent sur certaines, non ?

Nous nous fixons brièvement, puis elle se relève.

— Je ne vois pas de qui tu parles, me provoque-t-elle.

Nous flirtons comme si nous n'avions pas déjà passé une nuit ensemble.

Si cette cage était vide, je l'aurais plaquée contre le mur. Mais il ne faudrait pas qu'on traumatise son habitant.

Une fois Sirius équipé, nous sortons du côté des parcs extérieurs du chenil. Nous croisons de nombreux bénévoles et agents du refuge. Chaque fois que je viens, je ressens ces ondes gorgées d'espoir et de générosité que j'aspire à transmettre dans mon futur café.

— Il faut tellement de persévérance pour bosser ici, soupire Eva tandis que nous prenons le sentier qui traverse la forêt. Et toi aussi, tu en as. Honnêtement, je crois que j'aurais renoncé depuis longtemps.

Elle s'engage sur le mauvais chemin, alors par réflexe, pour lui indiquer la bonne direction, je passe un bras autour de ses épaules et la fais pivoter vers la droite.

— Ça va te surprendre, mais je ne pense pas que l'homme changera, moi non plus. C'est pour ça que je souhaite améliorer l'avenir des animaux abandonnés, sans attendre ce moment où on éradiquera la cruauté humaine.

Avec Sirius, nous nous engouffrons dans les bois. Il est très heureux de pouvoir se dégourdir les pattes.

— Je peux le prendre ? me demande Eva-Line.

Je lui donne la laisse. Brusquement, elle se fait emporter par le chien qui tire dessus. Je la retiens par la taille.

— N'hésite pas à lui parler, c'est ainsi qu'ils ont réussi à l'amadouer quand il est arrivé ici.

Ce qu'elle fait. Il est vite réceptif à sa voix envoûtante, ça nous fait un point en commun.

Je sors mon portable, et enregistre une courte vidéo d'Eva et de Sirius.

— C'est pour faire la promo de ton futur café ? Ce ne sera pas gratuit, me taquine-t-elle.

— Non, pour narguer Sonia.

— Quelle mesquinerie, De Bregeac, je suis outrée.

Nous arrivons au niveau d'une clairière tapissée d'herbes sauvages. Je détache Sirius pour qu'il aille gambader. Il fuse droit dans le vaste espace.

Eva-Line s'avance et se laisse tomber en arrière dans la verdure. Elle lève son visage vers le soleil éclatant.

Est-ce le moment pour avoir une conversation sur notre relation ? Je ne suis pas certain qu'elle y soit disposée.

Je la rejoins au sol, Sirius vient nous sauter dessus.

Eva pousse un cri lorsqu'il la piétine littéralement pour essayer de me lécher le nez. Je me saisis de ce bulldozer à poils, qui est aux anges d'avoir autant d'attention.

Lorsque je penche la tête vers ma binôme du jour, elle a à son tour brandi son téléphone, et je ne sais pas si elle nous prend en photo ou nous filme.

Tout ce que je vois, c'est son air attendri qui me renverse.

— Vous êtes trop… adorables, affirme-t-elle.

— Allez, va courir un peu, intimé-je au chien.

Il retourne explorer les lieux.

— Eva ?

— Hmm ?

Doucement, elle retire un brin d'herbe de sur mon T-shirt.

— Tu es étrangement silencieuse, depuis tout à l'heure.

Et, enfin, elle me regarde. Vraiment. Elle perd cet air mystérieux qu'elle affichait.

— Laisse-moi deviner, tu réfléchis ? tenté-je.

Elle baisse les yeux, puis grimace.

— Non… je… faisais le tri dans mon esprit, après ce qu'on a fait hier. Mais je passe un super après-midi, Matthias.

Sa paume chaude se pose sur ma joue. Tout ce que nous avons fait cette nuit me revient. Nos soupirs, nos baisers, nos caresses, nos confidences…

Alors je bascule en avant et l'embrasse, de tout mon soûl.

Je ne pense pas qu'elle m'aime comme je l'aime. Je pense que cela va me faire souffrir. Mais qu'importe, j'ai besoin de son contact.

Nous nous laissons emporter, à même le sol et au milieu des fleurs des champs.

Plusieurs voix, dont certaines enfantines, nous interrompent. Eva-Line se relève en se recoiffant et chasse les brindilles dans ses cheveux détachés. Quand je me remets sur mes pieds, deux parents nous observent avec un mélange d'amusement et de désapprobation, leurs gosses nous ont sûrement aperçus.

— Désolé, marmonne-t-on en chœur.

Je rappelle Sirius et nous reprenons notre promenade.

Ce ne sera pas aujourd'hui que nous pourrons décider de ce que nous faisons ensemble, Eva-Line et moi.

Elle passe un bras autour du mien, mais c'est à mon tour d'être plongé dans une spirale d'incertitudes.

CHAPITRE 27

Matthias

Après notre sortie au refuge, nous sommes rentrés chacun chez soi, Eva devait de toute façon aller au Styx. Pour éviter de me prendre la tête, je me suis assoupi sur mon lit.

Quand j'entends l'agitation au rez-de-chaussée, je me lève d'un bond, parce que j'ai promis à ma mère de l'aider à monter un nouveau meuble de cuisine qu'elle reçoit aujourd'hui.

Les livreurs passent la porte d'entrée lorsque mon téléphone se met à vibrer dans la poche de mon short. C'est un message de… Yanis.

Merde. Une vive inquiétude me saisit. Je me remémore tout ce qu'Eva m'a confié cette nuit. Et si son ex avait encore une emprise sur elle ? Mes poings me démangent d'aller trouver ce type et de lui faire payer.

Il s'est passé un truc, je le sens.

Salut, Matthias. Je peux filer ton numéro à Christa ? Elle veut te parler.

Après la façon dont elle nous a traités, sa sœur et moi, je n'attends pas grand-chose d'elle. Mais je ne vais pas me rabaisser à la même mesquinerie en l'ignorant, aussi je réponds par l'affirmative à Yanis. Je donne un coup de main aux gars qui déménagent les anciens meubles de cuisine chez nous, et découvre un SMS de la part d'un destinataire inconnu une fois qu'ils sont partis.

C'est Christa. On pourrait se voir ? Ça ne durera pas longtemps.

Elle me prend pour un imbécile ? Sa petite humiliation du déjeuner ne lui a pas suffi, elle va en remettre une couche ? Je manque peut-être de rancune, parce que je lui laisse le bénéfice du

doute et réplique :

OK. Où et quand ?

Passe à la maison vers 21 h 30.

Encore une qui va vouloir apporter son grain de sel dans l'histoire, et ça va me gonfler. Mais elle est la sœur de celle qui fait palpiter mon cœur d'une façon nouvelle, alors je dois faire un effort et l'écouter.

— Je vais chercher la caisse à outils dans le garage, m'informe ma mère, me tirant de mes pensées.

— Liam est parti ? On aura besoin d'être deux pour fixer le placard au mur.

— Ton père lui a demandé de l'accompagner pour rencontrer des personnes importantes à Paris, quelque chose comme ça. Concernant la fusion.

Mon père siffle, mon frère accourt. Voilà pourquoi j'ai du mal à lui accorder ma confiance. Ce n'est pas sa faute si lui a accepté d'être conditionné par cet homme, nous ne sommes pas faits pareil. Tant que Liam est heureux, c'est son problème.

Je me demande comment aurait été notre situation si les agissements de mon père avaient été découverts. Si ma mère avait su, cela l'aurait anéantie. Alors c'est bien ainsi. Je préfère que ces secrets ne dévorent que moi.

Toute la journée, je rumine mes incertitudes quant à ma rencontre prévue ce soir avec Christa. Cela me fait douter du dénouement que ma relation avec Eva-Line pourrait connaître. Et puis je la ressens. Cette force incroyable qui me donne envie de tous les envoyer balader, de me battre pour mon bonheur.

Je me suis toujours répété que la vie ce n'est pas faire selon les autres, c'est faire selon notre cœur.

Alors pourquoi ce précepte me semble-t-il si compliqué à appliquer, à présent ?

Le soir, après avoir dîné chez Sonia, je me rends jusqu'à la maison de nos voisines. Je suppose que c'était volontaire de la part de Christa de me faire venir pendant qu'Eva est au Styx.

Je frappe à leur porte. Pas un bruit ne me parvient depuis

l'intérieur. Maé doit déjà être couché.

C'est la première fois que j'entre dans ce lieu, et je suis très curieux. C'est un nouveau morceau d'Eva-Line que je vais découvrir, sans elle.

J'espère que notre confrontation ne tournera pas au vinaigre.

Christa m'ouvre, vêtue d'une robe d'été fleurie qui la rajeunit. J'avais oublié qu'elle n'avait que vingt ans.

— Salut, me dit-elle en me laissant passer.

— Tu es toute seule ?

— Maé est au lit, ma mère est à une représentation de théâtre avec une collègue.

Qu'a-t-elle donc à me dire de si confidentiel ?

Christa me mène jusqu'à leur salon de taille modeste, avec une cuisine ouverte dont le plan de travail est un bordel sans nom. Les dégâts d'une apprentie pâtissière, probablement.

La jeune femme s'assoit devant la table à manger arrondie et se gratte le cuir chevelu.

— Bon…, commencé-je.

Je la rejoins et m'installe sur une chaise. Elle me fuit du regard. Pas de peur, mais de gêne, si je la décrypte bien. C'est l'avantage qu'elle ressemble à sa sœur, dont je connais déjà beaucoup d'expressions et ce qu'elles représentent.

La pièce n'est éclairée que par deux appliques murales près de la télé. Cette faible luminosité est parfaite pour dissimuler l'embarras qui flotte entre nous.

— Maé est content de bientôt reprendre l'école ?

Je n'ai trouvé que ça pour alléger l'ambiance, elle a l'air de batailler pour choisir ses mots.

— Ah. Oui. Il en a marre, je cite, d'avoir tout le temps sa mère sur le dos.

— Cinq ans mais un beau petit caractère, ça promet, raillé-je.

— M'en parle pas.

Un discret sourire se dessine enfin sur ses lèvres.

— Et donc, tu m'as fait venir pour…

— Je crois que je voulais te dire pardon, lâche-t-elle.

Ah oui, je m'attendais à tout sauf à ça. La bouche entrouverte, je digère sa déclaration.

— Tu « crois » ? Mais tu n'es pas certaine ?

— Je te demande pardon, Matthias. J'ai été odieuse, l'autre jour.

J'ai l'impression que des semaines se sont écoulées depuis le fiasco de ce repas. En à peine quarante-huit heures, tout ce que je pouvais ressentir pour Eva-Line a été amplifié.

— C'est voulu de ta part, de me voir sans ta sœur ?

Elle hoche la tête.

— Pourquoi ?

— Eva est une personne… passionnée. Peut-être un peu dans l'excès pour les choses qui comptent. Je ne voulais pas que son attention m'oppresse.

Eva-Line est intense. Intense dans ses mots, sa façon de vivre, c'est une tornade. Moi, ça me fascine.

— La chose qui compte, c'est moi ?

Elle soupire.

— Toi. Ce qu'elle fait au Styx. Je l'ai attaquée sur ses choix de vie, je regrette. Et je t'ai attaqué, toi aussi.

— Tu lui as dit ?

— Quoi ?

— Que tu t'excusais.

Christa se tortille sur sa chaise.

— Pas encore. Ça me paraissait plus simple avec toi.

— Ah oui ? demandé-je, amusé.

— Parce que je n'avais pas peur que tu n'acceptes pas mon pardon. En revanche, ma sœur… je souffrirais trop si elle n'en voulait pas.

— Pour moi, c'est oublié, déclaré-je.

— Je suis incapable d'être raisonnable quand il s'agit de votre famille.

Une détresse fugace traverse son regard. La jeune maman fixe la nappe, l'air penaud.

— Je sais tout ce que tu as enduré, Christa. Ce que Liam et mon père ont fait. C'est important que tu sois au courant que je les déteste pour ça. Enfin, pas que pour ça.

Elle lève ses yeux bruns sur moi. Sa fragilité me touche, elle force le respect, pour avoir pu supporter ces épreuves.

Et soudain, quelque chose de neuf nous unit. Elle aussi a été victime du sadisme de mon père.

— Je suppose que, si ma sœur et toi vous êtes rapprochés, c'est que tu es différent. D'eux.

— J'essaie de l'être.

Je pourrais lui raconter plus en détail en quoi elle et moi avons des points communs et sommes animés par le même mépris de mon père. En quoi elle et moi sommes marqués par lui. Que ce soit physiquement ou mentalement. J'aimerais qu'un jour Liam réalise qu'il y a une fille, de l'autre côté de la haie, qui souffre toujours cinq ans après qu'il l'ait flinguée moralement, qu'il ait déclenché un torrent de harcèlement envers l'adolescente qu'elle était.

Je voudrais que chacun puisse enterrer cette histoire.

— Alors, et toi ? Tes cours, tu es prête pour cette rentrée des classes ?

Christa m'adresse son tout premier sourire, qui illumine la pièce. C'est une très jolie femme, le gène de la beauté ne s'est pas perdu après la naissance d'Eva. Mais, tandis que la plus jeune dégage une douceur assez froide, Eva-Line est un brasier. Un feu aux couleurs flamboyantes qui te happent. Une chaleur dans laquelle tu veux t'envelopper pour ne jamais t'en éloigner.

J'espère qu'elle sera indulgente avec Christa et lui pardonnera ses mots tranchants. Pour le moment, je souhaite que nous mettions ces souvenirs douloureux de côté et que nous partagions enfin quelque chose de plus joyeux.

Elle laisse tomber sa tête contre la table.

— Rah, je suis stressée, comme à chaque fois. Entre la rentrée de Maé, la mienne. J'aurai un peu plus d'heures de cours, alors j'espère que ça va le faire avec mon alternance.

Une petite lumière s'allume dans mon esprit.

— Tu es bien spécialisée dans la pâtisserie, c'est ça ?

— Oui. Et je n'aurais pas pu rêver mieux comme testeur de mes créations que Maé. Au moins, quand il n'aime pas, il n'y va pas par quatre chemins pour me le faire savoir.

Avec passion, Christa finit par m'apprendre qu'elle a décidé qu'elle exercerait ce métier à l'âge de neuf ans, lorsque sa mère l'a emmenée dans un restaurant de luxe pour y déguster un *tea time*. Les dizaines de mini-pâtisseries servies étaient de véritables œuvres d'art miniatures et l'ont immédiatement conquise. Elle s'est lancé le défi d'un jour elle aussi créer cet alliage de perfection visuelle et gustative.

C'est ainsi que, une heure plus tard, je suis encore attablé avec elle. Tout comme sa sœur, Christa a une personnalité qui accroche les

gens. Elle est intéressante et révèle un sarcasme qui ne manque pas de me rappeler sa copie de cinq ans plus âgée.

Que suis-je en train de faire, exactement ?

J'ai le sentiment d'être dans une sorte d'examen d'approbation auprès d'elle. Je ne peux m'empêcher de penser que ce n'est peut-être pas ce qu'Eva souhaiterait, que je poserais un pied trop brusque dans sa famille. Je crois qu'il faudrait qu'on clarifie certaines choses, elle et moi. Ce n'est pas parce que nous avons couché ensemble que notre relation est évidente.

Lorsque je retourne chez mes parents, il est presque 23 heures. Mais, quand je monte les marches du perron, quelque chose d'inhabituel se produit. Je vois l'Audi de mon père s'engager dans l'allée en pierre et s'arrêter. D'où vient-il ? Il a dîné avec ma mère et ne prévoyait pas de ressortir. Il ne fréquente que les chics bars du 16e près de son bureau et le country club.

Intrigué, je passe une tête dans le salon pour demander à ma mère, blottie dans un coin du canapé avec un livre et un verre de vin blanc :

— Où est allé mon père ?

— Oh. Il est parti voir un de ses amis qui était sur Valienne.

Un ami ? Je garde pour moi mes interrogations et souhaite bonne nuit à ma mère. Elle exige un câlin de circonstance et je lui en donne un avec plaisir. Il faut bien, elle ne pourra plus venir me prendre dans les bras quand je serai dans mon appartement.

Avant d'entrer dans ma douche, je jette un œil sur mon portable que j'ai posé au bord de la vasque. Zéro message d'Eva-Line.

Et puis, je me dis que c'est logique. Elle est au Styx et doit avoir d'autres choses à penser que de m'écrire des mots doux. N'en pouvant plus, je prends mon courage à deux mains :

Est-ce qu'un jour tu me réserveras une danse personnalisée ?

J'ai misé sur une touche d'humour. Pas de question pressante, pas de phrase de gros lourd.

Mais sa réponse ne viendra jamais. Ni plus tard dans la soirée, ni le lendemain matin.

CHAPITRE 28

Eva-Line
Quelques heures plus tôt

— Donc, là, tu as les vestiaires, mais ça ne va pas t'être d'une grande utilité. Tous les employés doivent emprunter cette entrée de service, jamais la porte principale. Gaël t'a bien donné ta clé ?

La nouvelle lève le petit objet en bronze devant elle. Elle semble adorable, hein, mais j'ai autre chose à faire que de me la jouer ressources humaines. Je ne suis pas maquillée et je dois être prête dans moins d'une demi-heure.

Je transmets ensuite à la fille, qui se nomme Tiffany-Anne (rien que pour notre point commun de porter un prénom composé original, je l'aime bien), les informations utiles dont elle aura besoin pour son poste de serveuse. C'est une étudiante qui a le même âge que Christa et cherchait un job les week-ends.

— OK, je vais te laisser avec Yanis, il faut que j'aille me préparer.

Je la raccompagne du côté du bar et appelle mon ami en me faisant discrète. Il nous rejoint dans l'arrière-boutique.

— Tu t'en occupes, s'il te plaît ? lui demandé-je à la hâte.

— Hé, c'est pas un sac de patates que tu me refiles, Eva !

La future serveuse ne rétorque rien mais manifeste un rictus moqueur.

— Y a Tom derrière le comptoir, tu peux aller le retrouver, j'arrive tout de suite, lui dit le barman.

— Bienvenue au Styx ! lui lancé-je avec un air si avenant qu'il doit paraître très hypocrite.

— T'as pris quoi pour être aussi speed ?

La nouvelle nous quitte, nous sommes à présent seuls dans le couloir.

Je suppose que j'en suis à un stade où justement mon corps donne son maximum pour résister à cet épuisement. Mon esprit carbure tellement fort, et pour rien. Je ne parviens pas à réfléchir posément à ce que j'ai fait cette nuit, mon cerveau mouline dans le vide.

— Désolée. Je suis si crevée que j'ai l'impression d'être bourrée.

— Et tu vas danser… ?

— Bien sûr ! Tu l'as dit toi-même, je pète le feu.

— D'accord…

Je me retourne. Mais la situation est trop lourde, alors je me ravise et lâche :

— J'ai couché avec Matthias. Trois fois. Hier soir.

Et je suis amoureuse de lui. Et je suis terrifiée.

Je fixe mon meilleur ami en quête de son soutien. Il me faut des conseils et une épaule rassurante qui balaierait, au moins temporairement, mes incertitudes.

— Tu dis ça comme si c'était pire que de commettre un meurtre.

— Tu n'es pas surpris ?

— Clairement pas. Eva-Line, vous vous tourniez autour depuis des semaines et il te regarde comme si tu étais la huitième merveille du monde.

— Et son frère nous a vus.

— Ah ouais, marqué à vie…

— Mais non, pas… pendant l'acte. Quand je suis retournée chez moi.

— Merde.

— Son père m'avait déjà dans le collimateur. Matthias m'a raconté qu'il ne voulait pas que je m'approche de leur famille. Si Liam lui parle de ça, il va venir me chercher, c'est certain. Et peut-être Christa, ou maman.

C'est ça qui m'effraie le plus. Et le fait qu'Augustin ruine ce qui est en train de se tisser entre Matthias et moi. L'idée que nous puissions en rester là me met un violent coup dans le bide. Un étau se resserre sur mon crâne en nous imaginant, lui et moi, éloignés à jamais.

Non, c'est trop douloureux. J'ai goûté à un sensationnel sentiment d'épanouissement à ses côtés.

— Vous vous en foutez, merde ! Eva, ce type ne vous empoisonnera pas toute votre vie.

Yanis avise sa montre.

— Je dois y retourner, le bar est plein. Gaël a mal choisi son week-end pour partir à Séville.

Je hoche la tête, affligée. En retenant la porte, mon meilleur ami conclut :

— Vos histoires avec les voisins, ça vous a enfermées dans une sorte de cocotte-minute pendant cinq ans, Eva. Vous vivez sous pression, Christa appréhende même de sortir de chez elle. Ça me fout les boules, pour chacune d'entre vous. Y a un moment, vous allez imploser.

Il m'abandonne dans le couloir sombre, les bras ballants. Il a raison, nous allons droit dans le mur si nous continuons avec ces conneries. S'il y a bien une qualité qui m'a souvent servie, c'est ma détermination. Et Matthias la décuple.

Je n'aurais pas pensé, mais cet enchevêtrement d'appréhension, de découragement et d'euphorie me fait faire l'une de mes meilleures prestations. Mes émotions discordantes sont un véritable shot d'énergie.

Avec la fin des vacances d'été d'ici quelques jours, les clients quittent le Styx assez tôt. Les autres danseurs vident les lieux aux alentours de 1 heure du matin. Je m'attarde un peu pour discuter avec la nouvelle qui est épuisée par sa première soirée.

— Est-ce que tu crois que le patron va accepter que je vienne bosser avec mes baskets de running ? me demande-t-elle tandis que nous sortons de l'établissement.

L'impasse sur laquelle débouche l'entrée de service est déserte, digne d'un scénario de film d'horreur.

— Ne lui laisse pas le choix si tu es plus à l'aise pour déambuler avec pendant des heures. Il faut que tu saches que Gaël aime bien se donner un genre de grande gueule avec de l'autorité mais, si l'un de ses employés insiste sur un point qui touche à son bien-être, il cédera tout de suite. Donc, que tu préfères des tennis à des talons hauts pour travailler, peu importe.

— Tant mieux, je suis soulagée.

Tiffany-Anne reçoit un appel et y répond. Lorsqu'elle raccroche, elle m'annonce :

— Mon père arrive, je dois te laisser.

— Waouh, il est drôlement sympa de faire le chauffeur en pleine nuit.

Avec un sourire, elle m'explique :

— Il possède un restaurant sur la départementale, il est lui aussi abonné aux horaires décalés.

Une voiture s'arrête plus loin, à l'intersection entre la ruelle où nous nous trouvons et l'avenue principale de Valienne.

— Ah, c'est lui. Bonne nuit, Eva-Line.

Elle court jusqu'au véhicule et je suis engloutie par le calme sourd de cette heure tardive. Je ne vais pas m'attarder. Je me dirige vers la grande rue, mais une haute silhouette surgit et me fait ralentir le rythme.

Ruben. Il titube un peu.

Le nez sur son téléphone, il le relève lorsqu'il se rend compte de ma présence.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Eva-Line…

La voix implorante qu'il prend m'horripile.

— Je voulais te dire pardon.

Waouh, je n'aurais pas pensé qu'il se remettrait en question après m'avoir… violée.

— Pour l'autre soir, devant le Styx.

Ah, merde, ça me paraissait trop beau.

— T'es sérieux ? Je m'en fiche de tes excuses.

Il expulse un très long soupir abattu. Oh oui, pauvre chou.

Je vais pour le contourner et continuer mon chemin, mais il amorce un pas vers moi. Après la rage, c'est de la panique qui s'empare peu à peu de moi.

— Je veux qu'on se remette ensemble, Eva-Line… Je veux… Je t'aime.

Je m'efforce de résister contre cet élan de pitié qui s'installe. S'il m'aimait d'un amour sain, il ne m'aurait pas blessée. Il ne me mérite pas.

— Moi, je ne veux plus rien avoir à faire avec toi.

— Mais pourquoi ?!

Il est en train de s'énerver. Et il est alcoolisé. Pourquoi je n'arrive pas à l'abandonner dans cette ruelle et à tracer ma route ?

— C'est à cause de ce qu'on a fait quand tu m'as quitté ?

— De ce que *tu* as fait, rectifié-je.

— C'est vrai, c'était fou… On aurait pas dû…

— *Tu* n'aurais pas dû.

— On était deux, je te signale !

Je m'approche de lui, en proie à une fureur qui gronde en moi.

— On était deux, peut-être, mais il n'y en a qu'un seul qui n'a pas écouté quand je lui ai dit d'arrêter ! Et c'est toi.

— Ça va, Eva-Line, il n'y a pas eu de conséquences, c'était une petite erreur…

Et là, j'explose.

— Une petite erreur ?! Tu m'as violée, Ruben !

Je lutte pour ne pas hurler. Mes cordes vocales sont douloureuses parce que je dois aussi contenir mon émotion et mes larmes.

Ce connard étouffe un rire de surprise.

— Violée… Tu rigoles ou quoi ?! Je ne t'ai forcée à rien…

Plus je ressasse ce moment, plus je suis consciente que, lorsque j'ai accepté qu'il me touche, ce n'était pas par envie de lui. Ce n'est pas parce que j'en suis ressortie sans traumatisme que je ne veux pas lui faire prendre conscience de son acte. Avec toute la retenue qu'il me reste, je lui réponds :

— Quand je t'ai demandé d'arrêter, quand j'ai tenté de te repousser, quand je t'ai crié « non », tu m'as ignorée. Tu as continué. C'est du viol.

— Oh ! tu ne vas pas chercher la petite bête, enfin. On était dans le feu de l'action.

Son mépris désinvolte pour les faits est ultra-violent.

— Tu es… Tu… tu me dégoûtes. Je ne veux plus jamais te parler, Ruben.

Je me dirige vers la rue principale sans un seul dernier regard sur lui. Je n'ai plus aucune attente envers ce mec.

Mais avant que j'aie eu le temps de réaliser ce qu'il se passe, il surgit devant moi et m'enlace.

— Pardon… pardon… Eva-Line, je t'aime, je ferais tout pour me racheter, je te le jure.

Il sent la bière et son habituel parfum aux notes citronnées. Son odeur, ses paroles, tout me donne envie de vomir.

Je le repousse brutalement.

— Ne te donne pas cette peine. Je ne veux plus jamais avoir affaire avec toi, Ruben. Oublie-moi, c'est clair ?

Je me fais violence pour le regarder dans les yeux avec une

détermination acharnée.

— Oublie-moi.

Il se retourne, l'air hagard comme s'il venait d'avoir un flash. Je ne déchiffre pas la suite de ce qu'il baragouine, dos à moi. Quand j'entends son sanglot, je suis à deux doigts de lui mettre une beigne.

Complètement abasourdie par la scène, je m'engage en direction de la voiture que j'ai empruntée à ma mère et que j'ai garée à plusieurs mètres du bar.

Sur le trajet du retour, mes paupières sont si lourdes de fatigue que je dois me forcer à garder les yeux grands ouverts.

Sur le siège passager, mon portable s'illumine. Je détourne le regard une seconde de la route pour lire le prénom de Matthias sur l'écran. Et je souris. Tous les événements des dernières quarante-huit heures me frappent de plein fouet.

Et je réalise tout. Que j'ai gâché deux ans de ma vie avec Ruben. Que j'aime Matthias. Je ris niaisement, repose mon front quelques instants sur le volant, vide d'énergie, et pourtant tellement revigorée.

Je prendrai le temps de lui répondre une fois chez moi. Le sentiment que nous sommes sur la même longueur d'onde est d'une puissance inouïe.

En bâillant, je passe la porte de la maison. Mon corps sait que mon lit est à portée de main, je me traîne avec difficulté jusqu'à l'étage. Heureusement que je peux faire la grasse matinée demain. J'espère que Maé ne débarquera pas dans ma chambre avant 9 heures pour me proposer d'aller faire du vélo.

Je m'autorise ce petit plaisir de me jeter sur mon matelas, le temps de quelques minutes.

Mais la douceur de mes draps a raison de moi, et je sombre.

CHAPITRE 29

Matthias

J'ai la contrariante surprise de croiser mon père au petit déjeuner, le lendemain.

Qu'est-ce que j'ai hâte de déménager.

Son attitude m'interpelle quand je m'assieds au comptoir de l'îlot central, un café dans les mains. Il est en train de scroller sur son iPad, installé sur le canapé. Il me lance un regard en biais qui m'agace. Je suis déjà d'humeur maussade parce que je n'ai pas parlé avec Eva-Line depuis vingt-quatre heures.

Ouais, je suis naze. Qui aurait cru qu'une absence de réponse me laisserait si désemparé ?

Je relativise en me disant qu'elle est peut-être juste encore en train de bosser.

— Tu n'es pas sorti, hier ?

L'interrogation de mon père me tire de mes pensées et m'étonne. Son intonation ne dégoulinait pas de provocation, pour une fois.

— Non.

— Quand est-ce que tu t'installes dans ton appartement ?

Son intérêt bidon me dépasse. Qu'est-ce que ça peut bien lui foutre ? Je suis sûr que, s'il avait pu me renier, il l'aurait fait. Mais je porte son nom, c'est pourquoi il ne cessera pas de surveiller que je ne salisse pas cette famille, et surtout lui. Il faut que ça s'arrête. Je n'en peux plus de son ombre écrasante au-dessus de ma tête depuis vingt-cinq ans.

— Dans une semaine.

Nos yeux se croisent. Je ne me souviens pas de la dernière fois où il m'a regardé avec un semblant d'affection. Je ne me souviens pas non plus de la dernière fois où nous nous sommes pris dans les bras.

Est-ce seulement déjà arrivé ?

J'avale une gorgée de ma boisson matinale sous son attention douteuse.

— Moi, j'étais dans le centre-ville, hier soir, continue-t-il.

À cet instant, je sais que je ne vais pas apprécier la suite de notre conversation. Le centre-ville. Il va forcément me parler du Styx. Eva-Line. Il ne me raconterait pas sa vie si cela n'avait pas un rapport avec la mienne.

Je repose ma tasse sur le plan de travail, une vive inquiétude m'étreint.

— OK, cool, répliqué-je de façon détachée.

Il se tourne vers moi, toujours assis confortablement, et étend un bras sur le dossier.

— Tu ne vas pas me croire, mais j'ai essayé, Matthias.

Je ne déchiffre pas le sens de sa phrase. Je fronce les sourcils, confus. Me racle la gorge en appréhendant la suite.

— Essayé quoi ?

— De comprendre ce que tu peux lui trouver, m'assène-t-il. Pour accepter un peu mieux tes goûts discutables.

Mon corps se tend, je serre les poings. Qu'il se taise. Une seule nouvelle insulte envers elle, et je pense que je vais devenir fou.

— Avant de t'énerver, réfléchis bien sur qui tu vas diriger ta colère, m'avertit-il.

Il a dû déceler ma rage qui crépite. Mon père attrape son smartphone dans la poche de son pantalon et pianote dessus, l'air concentré et grave. Le mien vibre près de ma tasse. C'est un message de lui, accompagné d'une pièce jointe. Résistant à l'envie de balancer mon portable contre un mur et de lui hurler ma haine, j'ouvre notre conversation, du plomb dans l'estomac. Notre dernier échange date d'il y a neuf mois, quand il m'incendiait pour avoir démissionné de mon boulot de juriste.

Une photo apparaît. Avec elle, une fureur sans nom.

— C'est quoi cette merde ? grommelé-je, hors de moi, la mâchoire si crispée qu'elle en est douloureuse.

— Je voulais m'intéresser à sa vie, ses passe-temps, mais je suis tombé sur cette scène, à la sortie de son bar.

— Comment sais-tu qu'elle bosse là-bas ?

— Oh ! je t'en prie. C'est presque trop facile de dénicher ces

informations, aujourd'hui.

Mon père ne sourit pas. Pourtant, il exsude la victoire. Et moi, je suis proche de l'implosion. Le choc de la situation dans laquelle je suis me comprime la poitrine. Je n'y crois pas.

Là, tout va vriller.

— Franchement, Matthias, ça ne me fait pas plus plaisir qu'à toi mais…

— La ferme.

Mon ton inflexible est efficace, une légère gêne se lit sur son visage. Je me lève et, animé par l'angoisse et la colère, je sors de la maison. C'était la goutte de trop.

À grandes enjambées, je passe le portail de nos voisines et me rue sur leur sonnette. Je ne suis pas sûr qu'Eva-Line soit là, mais tout doit être dit, maintenant, avant que ça ne me bouffe.

Une silhouette se dessine derrière les carreaux en verre trempé et m'ouvre. C'est Andréa. Elle lève brièvement les sourcils pour signifier son étonnement.

— Oh. Matthias.

Vêtue d'une tenue très confortable de samedi matin, elle n'attendait probablement personne. Encore moins que ce soit moi.

— Bonjour, est-ce qu'Eva est là ?

Derrière elle, Christa apparaît à son tour avec un tas de linge dans les bras.

— Matthias, je ne savais pas que tu devais venir, me dit-elle avec la même expression abasourdie que sa mère.

— Ce n'était pas prévu.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il se passe que je suis en train de m'enliser dans une fureur sans nom.

— Rien, rien.

La troisième femme des lieux surgit en bas des escaliers. Elle s'attache les cheveux, les traits du visage endormis, habillée d'un mini-pyjama d'été. Elle se fige lorsqu'elle me reconnaît.

— Mat…

— On peut se voir, s'il te plaît ? la coupé-je.

J'évite de paraître trop impatient pour ne pas attiser la curiosité des autres. Seul mon regard lui indique que la situation est urgente.

— Euh, d'accord.

Après une seconde de réflexion, elle m'accompagne à l'extérieur,

pieds nus, et m'emmène sur le côté de la maison. Les tatouages dans son dos ondulent sous ses mouvements et ma colère ne fait que croître.

Je ne peux pas y croire.

Lorsqu'elle pivote vers moi, elle m'offre un sourire réservé. Il pourrait m'attendrir, mais je suis trop sur les nerfs à cet instant.

— Je t'avoue que tu me fais un peu peur, Matthias.

Je ne me reconnais pas. Mais impossible de me calmer. Les mains moites, je déverrouille l'écran de mon portable pour lui montrer la photo à l'origine de mon état.

Eva-Line découvre le cliché. Déjà préoccupée, son visage se décompose. Nous restons immobiles dans un mutisme oppressant.

— C'est mon père qui m'a envoyé ça.

Ses prunelles rivées sur l'objet de nos tourments, elle articule :

— Qu'est-ce qu'il foutait au Styx ? Comment a-t-il su… ?

— Il sait auprès de qui enquêter, je présume. Il souhaitait en apprendre plus sur toi, selon lui.

Elle lève enfin les yeux sur moi, et l'émotion à vif qu'ils diffusent me retourne.

— Et tu es là parce que tu veux que je t'explique pourquoi j'ai l'air d'embrasser mon ex, près du bar, alors qu'on vient de…

Elle s'interrompt et j'ai la désagréable impression que sa colère nouvelle est dirigée vers moi.

Elle expire et reprend :

— C'est vrai qu'on ne se connaît pas tant que ça.

Je ne comprends pas son raisonnement.

— Donc tu penses que je suis restée proche de Ruben, malgré ce qu'il m'a fait. Alors qu'on a commencé quelque chose…

Wow. Quoi ?! Ce n'est pas du tout pour ça que je suis venu la voir. Ce qu'elle s'imagine me donne envie de vomir. Notre incompréhension m'apaise un peu.

— Non, non, Eva, ce n'est pas…, me rattrapé-je vite.

Elle est déjà en train de s'éloigner, mais je lui barre le chemin.

— Merci, Matthias, m'invective-t-elle en haussant la voix, le fait que tu sois aussi… aussi génial était en fait une illusion, j'aurais dû trouver ça louche ! Tu es bien comme les autres et tu me prends pour une salope. Formidable !

Putain, je me suis débrouillé comme un pied pour aborder le sujet.

Elle force le passage, mais il est impensable que notre conversation finisse là à cause de ma communication foireuse et trop abrupte.

— Eva, Eva, tenté-je de la calmer.

Tandis qu'elle avance encore, ma main effleure son ventre pour la ralentir.

— Ce n'était absolument pas pour ça que j'étais en colère.

Elle s'arrête enfin. Ses épaules se relâchent et la bretelle de son débardeur glisse.

— Alors pourquoi tu débarques comme un fou furieux chez nous à 10 heures du matin ?

— Que s'est-il passé, hier soir, avec lui ?

Les quelques hypothèses que j'ai à l'esprit sont toutes immondes, mais aucune n'implique son honnêteté. Je ne doute pas une seule seconde d'elle. Les coïncidences sont trop grosses.

Je suis en colère contre Ruben, pas contre elle. La colère m'a envahi car j'étais inquiet, aussi.

— T'a-t-il fait du mal ?

Son attitude s'adoucit, et moi aussi. Elle secoue la tête.

— Il traînait dans l'impasse et voulait s'excuser. On a parlé cinq minutes et il m'a prise dans ses bras quand je suis partie. Ton père n'est pas entré dans le Styx, Matthias. Yanis était derrière le comptoir de 20 heures jusqu'à la fermeture, il l'aurait vu et m'aurait prévenue.

Le scénario que je m'imagine devient de plus en plus crédible dans ma tête. Et me rend dingue. Une nouvelle vague de dégoût me traverse.

— Je sais.

— Mais il était là pile au moment où je tombais sur ce mec.

— Visiblement.

Nous nous contemplons un instant. Et nous comprenons sans prononcer un mot. Eva-Line prend une grande inspiration et son visage se ferme. Elle se redresse, comme si elle était prête à mener une bataille acharnée.

— Viens avec moi, me dit-elle en m'attrapant par la main et en me ramenant dans la maison.

Je ne proteste pas, fasciné par le feu qui brûle dans ses iris.

Quand nous entrons, je vois la tête de Maé qui dépasse du canapé dans le salon.

— Oh, salut, Matthias !

— Salut…

— On est pressés, mon chat, tu parleras à Matthias plus tard, promis.

Elle m'entraîne à l'étage puis dans une chambre. La sienne, je suppose. Elle claque la porte et commence à… se déshabiller.

Elle balance son haut sur son grand lit, sur lequel sont éparpillés pas moins de cinq oreillers, puis en passe un autre qu'elle récupère dans son dressing d'angle. Elle retire ensuite son short pour révéler une petite culotte bleu ciel toute simple mais qui me fait de l'effet. Dans cette tenue, elle se retourne vers moi :

— On va chez tes parents, déclare-t-elle en enfilant un short en jean. J'en ai ma claque de ton père, Matthias.

Moi aussi. Je comptais régler ça, mais je ne m'attendais pas à avoir une alliée à mes côtés.

— Si vraiment il a trafiqué ce qu'on pense qu'il a trafiqué, il va m'entendre.

Sa féroce détermination me rend fier.

— Mais avant ce moment désagréable…

Eva-Line s'avance vers moi et ses lèvres s'écrasent sur les miennes. Je l'attrape par la taille. Notre baiser dégénère vite. Mes mains parcourent son dos, ses fesses, pendant que ses hanches se pressent contre mon sexe. Mais cette étreinte réconfortante ne doit pas s'éterniser avant que nous n'allions confronter celui qui gâche nos vies.

Après s'être écartée, elle prononce :

— Pardon pour t'avoir dit que tu étais comme tous les autres. C'est tellement faux. Tu es au-dessus de tous.

Je lui caresse la joue, gonflé d'orgueil.

— J'aurais dû être clair dès que je suis arrivé plutôt que de la jouer mystérieux comme dans un film.

— Ça a eu son intérêt dramatique. Allons-y.

Nous redescendons, et ma partenaire de guerre prévient sa mère qu'elle revient vite. Sur le trottoir, entre nos deux maisons, elle m'arrête et m'embrasse à nouveau.

— Oh, et je n'ai pas eu le temps de répondre à ton message d'hier soir, je me suis effondrée de fatigue en rentrant…

Je ris contre ses lèvres.

— Alors sache que toutes mes danses sont pour toi, Matthias. Et

que je compte bien t'en réserver quelques-unes en privé.

Nous restons front contre front, dans la rue, quelques minutes. C'est le calme avant la tempête. Nous prenons le temps de savourer la présence de l'autre, les sentiments grandissant en nous qui nous permettent de créer quelque chose de fort et indestructible.

Ce n'est pas mon père qui aura raison de nous.

— OK, finissons-en, conclut-elle.

CHAPITRE 30

Eva-Line

La putain d'emprise qu'exerce Augustin De Bregeac sur moi, Christa, maman et ma relation avec Matthias se termine maintenant.

J'ai l'impression de revenir cinq ans en arrière, quand je faisais mon coup d'éclat et m'introduisais sans permission chez eux. Ma fureur est toujours la même.

Jamais je n'aurais cru que cet homme puisse mettre en place un stratagème pareil.

J'ignore comment va se dérouler notre rencontre, mais je sais que je ne sortirai pas de cette baraque sans être certaine qu'il nous lâche la grappe pour de bon. Je n'en peux plus.

Les doigts de Matthias entrelacés aux miens, me transmettant tout le courage possible, je le laisse me conduire jusqu'au salon où est censé se trouver le patriarche.

Il est bien là, posé le cul sur sa banquette confortable. Je me contiens pour ne pas me planter devant lui, lui arracher son journal des mains et lui gueuler dessus. Mais je sais que ma retenue ne va pas durer.

Lorsqu'il nous voit débouler dans la pièce, il lève les yeux de façon blasée. Son expression change au moment où il remarque nos doigts liés. Eh oui, ses manigances n'ont pas fonctionné. Elles nous ont même soudés.

— Tu pourrais prévenir quand tu invites tes conquêtes ici, Matthias, lui dit-il. Tu n'es plus chez toi.

— Et je pense que ne plus vivre sous le toit d'un homme comme vous lui fera très plaisir, répliqué-je.

Irène n'est pas dans les parages. Ma seule réticence, c'est d'afficher nos querelles devant elle alors qu'elle a accompli tant d'efforts pour se

rabibocher avec ma mère.

— La photo, intervient Matthias. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Demande à ta copine ce qu'elle a fait, plutôt.

Mais quel connard. J'avance d'un pas vers lui, grisée par mon aversion pour ce type.

Matthias est toujours là, près de moi. Je sens qu'il fait lui aussi preuve de cette même contenance. Liam brise notre conflit silencieux en entrant depuis la terrasse. Torse nu, il s'essuie avec une serviette.

— Il se passe quoi ? nous demande-t-il avec ahurissement.

— Te mêle pas de ça, s'il te plaît, lui dit son frère.

Le cadet se met en retrait, du côté de la cuisine. Très bien, je vais peut-être pouvoir faire d'une pierre deux coups.

— Matthias, tu es bien naïf, reprend le père, c'est désolant.

— Tu croyais que j'allais gober ça ?

— Cette image parle d'elle-même.

— Elle ne parle pas, c'est bien ça le problème avec les photos, ajouté-je. On ignore tout du contexte et on peut l'interpréter n'importe comment.

— Tu pensais vraiment que j'allais te faire confiance plutôt qu'à Eva ?

Augustin a un haussement de sourcils sidéré.

— Elle était en train de se faire peloter par un inconnu, Matthias, c'est un fait, qu'est-ce que tu veux de plus ?!

— Mais pourquoi vous ne nous foutez pas la paix ?! hurlé-je.

Le ton est vite monté. Si Irène est dans la maison, je gage qu'elle va bientôt être interpellée par nos cris.

— Et pourquoi, comme par hasard, je croise mon enfoiré d'ex dans la rue au moment même où vous y passez ?

— Qu'insinues-tu ?

Son air innocent me révolte.

— Jure que tu n'as rien à voir là-dedans, lui ordonne son fils.

Il nous examine tous les deux. Glacial. Empli d'animosité.

— Je pourrais porter plainte, le menacé-je.

Cet enfoiré éclate d'un rire caverneux.

— Pour quel motif, exactement ?

Je l'ignore, je ne m'y connais pas assez, mais je ne me débine pas et lui réponds :

— Agression sexuelle, et je dirais que vous étiez impliqué dedans.

— Mais bien sûr. Selon quelles preuves ? Vous avez tous les deux perdu la tête. En revanche, moi, je pourrais prévenir la police d'une deuxième intrusion de ta part chez nous.

— Tu n'oserais pas, grince Matthias.

— Oh que si. Ta copine m'accuse de choses ignobles.

Je suis certaine que Matthias était proche de la vérité. Que son père n'était pas devant le Styx pour rien.

La nature humaine me débecte.

Augustin De Bregeac me toise avec tellement de condescendance que je réalise ce que je viens de dire. Ce type est calé en droit et doit déjà savoir que la partie est gagnée d'avance. Par lui. L'injustice de la situation me fout un coup de poing dans le ventre.

— Qu'est-ce que je dois faire pour que tu nous oublies et que tu nous laisses tranquilles ? l'interroge Matthias.

Je tourne la tête vers lui, ébranlée par cette supplique dans sa question.

Oui, tout doit changer à partir d'aujourd'hui.

— Tu restes mon fils, Matthias. Notre nom ne sera pas associé à celui d'une stripteaseuse, et d'une qui…

— Ne finissez pas cette phrase, tonné-je.

Je jette un œil vers Liam, qui nous observe avec un grand intérêt.

— Mais bordel, renie-moi, si je suis un si gros poids pour toi !

Des pas légers mais rapides claquent derrière nous. C'est Irène.

— Eva-Line ? Bonjour, que fais-tu là ? Pourquoi vous criez ?

Sans savoir ce qu'il se passe, elle est déjà inquiète.

— Nos voisines ont un don pour nous gonfler, lui lance son mari.

Sa réflexion me met dans un état de fureur incommensurable. Je reporte mon attention sur lui.

— Après tout ce que vous avez fait, n'éprouvez-vous pas un peu de honte, Augustin ?! hurlé-je. Juste un tout petit peu ? Après avoir soutenu Liam dans sa campagne de harcèlement contre Christa ?

J'ai essayé de riposter en adoptant les mêmes méthodes qu'eux, en m'en prenant à sa famille, et en répandant tout et n'importe quoi à leur sujet.

Mais les De Bregeac sont imparables lorsqu'il faut protéger leurs intérêts.

La seule qui a fait un effort pour apaiser les tensions, c'est Irène. De l'autre côté, son tyran et misogyne de mari entretenait le gouffre

de haine que Liam avait creusé. Il a défendu corps et âme son fils, il a fait circuler d'immondes rumeurs sur nous, pour se venger. Par ennui, stupidité ou simplement parce que l'homme est cruel, les gens gobaient toutes ces conneries et ne manquaient pas de rajouter leur grain de sel quand nous les croisions.

Christa a vécu la fin de sa grossesse enfermée à la maison, terrifiée par la méchanceté humaine.

— Vous dramatisez tout…

— Je… quoi ?! Ma sœur a été victime d'intimidations, de lynchage sur les réseaux ! Vous n'avez pas vu, vous, les insultes dégueulasses à son encontre, les photos pornos qu'on lui envoyait. Ces gens qui la prenaient à partie à l'école pour la rabaisser encore un peu plus. Elle n'avait que seize ans.

J'aurais pensé que Liam avait gagné en maturité, qu'il réagirait peut-être enfin. Mais non. Il est planté derrière le plan de travail, muet.

— Elle n'avait qu'à…

— Rien ne justifie ça.

Comment peut-il être aussi dénué d'empathie envers une gamine ?

— Alors, s'il vous plaît, je reprends avec un peu plus de calme, faites comme si nous n'existions plus.

— Si vous faites de même avec ma famille.

Il exige vraiment que je laisse tomber Matthias ?

C'est au-dessus de mes forces.

— Je ne me priverai pas de Matthias juste pour satisfaire votre ego pourri jusqu'à la moelle.

— Encore une fois, Eva-Line, je vous rappelle qu'en deux secondes je peux prévenir la police de votre présence ici. Je vous donne mes conditions, libre à vous de vous comporter comme mon fils et de n'en faire qu'à votre tête, ou de témoigner d'un peu de jugeote.

Irène vient se placer entre nous. Son visage exprime un malaise évident, elle me fait de la peine. Et je m'en veux surtout d'en être responsable.

— Augustin, je ne sais pas ce qu'il se passe, mais nous n'avons aucune raison d'appeler la police ou qui que ce soit…

— Il se passe que mon père me gâche la vie, et ce depuis vingt-cinq ans ! intervient Matthias.

Quelque chose est différent. Comme si pendant les minutes

précédant cet instant il y avait une rage latente en lui, qui est sur le point d'exploser.

— Euh, bon, fait Irène en se raclant la gorge, vous semblez tous à cran, il faut désamorcer tout ça.

— Oui, Matthias, tu exagères un peu. C'est toujours pareil avec toi.

À présent, ma colère n'est rien à côté de celle qui embrase ses yeux. Il se précipite sur son père, et j'ai peur que ça dégénère violemment. Mais il s'arrête face à lui, le toise de toute sa hauteur et gronde :

— J'exagère sur tes agissements, tu crois ?

— Bien sûr. Ta fragilité est grotesque.

— Tes agissements ? s'immisce Irène. Qu'est-ce que ça signifie ?

J'ai pitié d'elle. Parce que je sais ce qui va suivre, et cela va la dévaster. Mais je pense aussi que c'est nécessaire pour tous qu'ils crèvent enfin l'abcès.

J'ai subitement l'impression d'être de trop. Je devrais m'éclipser, mais la détresse de Matthias me touche tellement que je dois rester auprès de lui en tant que soutien.

— Rien qui n'implique qu'on s'attarde dessus, tente de tempérer Augustin.

Mais c'est trop pour son fils. Il pointe un doigt accusateur vers lui et rugit :

— Les gifles ! Les coups de ceinture ! Les piques humiliantes dès que je faisais un pas de travers ! Les coups de baguette sur les mains ! Que des réprimandes, jamais d'encouragements ! Tout ça, ça te paraît normal ?!

Irène semble en état de choc. Liam a enfin daigné réagir et s'est rapproché de la scène.

— Ces marques, maman, continue Matthias, ce n'était pas de stupides bagarres à l'école. C'était lui.

— C'est une… c'est une plaisanterie ?

Je n'imagine pas la violence de cet aveu sur elle. La proximité entre Matthias et son père est devenue dangereuse.

Je pose avec précaution une main sur son avant-bras.

— S'il te plaît, calme-toi, lui murmuré-je.

Mais il ne m'écoute pas.

— Pour toi c'est grotesque, que je te déteste pour ça ?! Tu me *frappais*.

— Non, c'est…

Irène s'interrompt.

— C'est quoi ce délire, papa ? demande Liam.

— Ton frère est dans l'excès.

Matthias attrape des mèches courtes de ses cheveux dans un geste rageur.

— De nous deux, c'est bien toi le plus pathétique, putain ! Incapable d'assumer !

— J'assume parfaitement.

Augustin se lève enfin. Une tension vicieuse crépite dans la pièce.

— Tu… tu… frappais notre fils ? s'indigne Irène.

— J'assume que mes méthodes étaient strictes, ce n'est pas ma faute si ce gamin était trop délicat pour les endurer. Il n'avait qu'à faire ce que j'attendais de lui.

— Je n'ai jamais été ton pantin !

— On ne fait pas des gosses pour les contraindre à avoir la vie que nous voulons si ce n'est pas ce qu'ils souhaitent, lui reproché-je.

— La ferme.

— Ne lui parle pas comme ça ! riposte Matthias.

— Mon chéri, dis-moi que c'est faux, gémit Irène. Et pourquoi je n'apprends ça qu'aujourd'hui ?

Elle s'approche de son fils et de son mari.

— Parce que ce n'était pas important, insiste Augustin.

— Je savais que ça t'inquiéterait, alors je me suis tu, lui explique Matthias. J'avais trop honte pour t'en parler. Et puis, ça n'aurait rien changé.

Un instant de flottement nous plonge dans une ambiance suffocante. Augustin garde sur son fils un regard haineux, Irène les observe d'un air abattu. Choqué. Liam est en train de me fixer. Son expression me surprend, il paraît aussi scandalisé que sa mère.

C'est d'ailleurs elle qui brise le silence en annonçant :

— Je veux qu'on divorce.

CHAPITRE 31

Matthias

C'était exactement la raison pour laquelle j'avais décidé de me taire par rapport aux actes de mon père.

Pour que je n'aie jamais à assister au choix éprouvant de maman. Celui de choisir entre son amour pour mon père, et moi. Pour ne pas être responsable de ce dilemme.

Ce qu'elle vient de proclamer n'est qu'une réaction à chaud.

Je savais que, le jour où la vérité éclaterait, elle se sentirait tiraillée entre lui et moi, et je n'avais aucune envie de la voir préférer l'un ou l'autre. Elle ne veut pas divorcer, elle l'aime, même si ça me surprendra toujours. Je ne peux pas être coupable de leur séparation.

— Maman, ne dis pas de bêtises, tente Liam.

Elle pose une main sur sa poitrine, le souffle court, son visage a viré au gris. Puis elle déambule, et j'ai l'impression qu'elle est prête à éclater les vases près d'elle. Je ne l'ai jamais vue aussi à *ça* de laisser exploser sa fureur.

— Je suis très sérieuse. Tu m'as caché ça pendant toutes ces années ! hurle-t-elle avec une sévérité que je ne lui connaissais pas. C'est terminé, je demande le divorce.

Plus les minutes défilent, plus elle semble d'une détermination sans faille. Malgré la tournure des événements, je me sens allégé d'un poids qui me faisait courber l'échine depuis trop longtemps.

Je me mets à chercher Eva-Line du regard. J'ai besoin de glaner tout le réconfort que je peux dans ses yeux, et cela fonctionne. Elle m'offre un discret sourire qui se veut rassurant.

— Tu dis ça parce que tu es énervée, on en reparlera plus tard, tranche mon père.

— Je sais très bien ce que je dis ! *Je. Vais. Demander. Le. Divorce.*

— Tout ça, c'est des conneries ! Le gosse est en train de t'embrouiller l'esprit pour des broutilles !

— Ce qu'il raconte a bien eu lieu ?

Il hésite un instant avant de répondre.

— Oui.

— Alors je ne changerai pas d'avis.

Et moi, je ne la laisserai pas quitter son mari sur un coup de tête, à cause de moi.

— Maman, ce n'est pas une décision qu'il faut prendre à la légère, la raisonné-je. Je sais que j'aurais peut-être dû te le dire et que tu es surprise mais…

— Arrêtez, tous les trois !

Je recule d'un pas, la main d'Eva-Line toujours enroulée autour de mon poignet. Elle considère ma mère avec beaucoup de compassion.

Tout ça, c'est ma faute. Je viens de briser son bonheur. Un relent acide me remonte dans la gorge.

— Je ne suis pas idiote, je sais très bien ce que ça implique ! Je ne peux… je ne peux pas y croire.

Des larmes perlent au bord de ses cils, qui me broient le cœur.

— Matthias, mon chéri…

— C'est bon, c'est du passé.

Je minimise pour ne pas l'affecter davantage et ne pas souffrir de son chagrin, par la même occasion.

— Non, c'est… Augustin, je vais divorcer, répète-t-elle sans flancher. Ce que tu lui as fait est impardonnable. Tu te gardais bien de montrer cette facette de toi devant moi. En fait, notre mariage a été une mascarade toutes ces années. J'ai laissé passer ton attitude envers Matthias parce que c'était de simples remontrances lorsque j'étais là, et dans mon dos… tu étais un monstre.

Je suis en proie à des émotions conflictuelles. Le soulagement, car leur séparation m'éloignerait pour de bon de mon père, et le dépit parce que, au fond, ma mère en serait malheureuse.

Sur ces derniers mots, celle-ci fait volte-face pour quitter la pièce, mais il l'intercepte :

— Tu ne sais pas ce que tu dis. On ne va pas divorcer ! Je t'ai tout offert, je t'aime, je ne t'ai jamais trompée !

— Waouh, tu veux une médaille ? ironisé-je.

— Tu as vu ce que tu as fait ! éructe-t-il à mon intention. Tu es

content ?!

Eva-Line se place entre lui et moi.

— Vous êtes sérieux ?! Vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même !

— Toi, je t'ai dit de te taire ! C'est à cause de toi qu'on en est là, si tu n'avais pas allumé mon fils…

Sa énième insulte envers Eva est de trop. Je m'avance vers lui, mais le cri strident de ma mère nous fige tous sur place :

— Stop ! Ça suffit ! Cette conversation se termine maintenant ! Augustin, je te quitte, tu ne me feras pas changer d'avis.

Avant que mon père n'ajoute quelque chose, elle promet :

— Et si jamais tu refuses quoi que ce soit, je te *jure* que je parle à tout le monde de la façon dont tu as traité ton fils aîné.

Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'être exposé de cette manière mais, si cette menace peut rassurer ma mère, je la laisse s'exprimer.

— Eva-Line, je pense que ce serait mieux si tu rentrais chez toi.

Un coup de poing invisible me frappe à l'estomac. Lui en veut-elle, à elle aussi ? Ce n'est pas du tout ce que j'avais prévu. Ma mère ne peut pas avoir de rancœur pour Eva-Line. La situation a peut-être dégénéré, mais elle devait s'améliorer pour nous deux.

Je n'ai pas le temps de la retenir qu'elle se dirige déjà vers l'entrée. Sans doute épuisée de cet essai peu concluant entre nous deux, elle décide de partir.

Soudain, je me dis que je n'étais pas si important pour elle. Une aventure sympathique pour la fin de l'été, elle m'avait bien prévenu qu'elle n'était probablement pas prête à s'engager à nouveau après sa relation avec Ruben.

Elle ne veut pas de moi.

— Eva…

— Je… euh… je vais vous laisser. Je suis… je suis tellement désolée d'avoir mis tout ce bazar, Matthias…

Elle se sent coupable. Je suis sur le point de la retenir, mais le regard intransigeant de ma mère est sombre et insistant.

— Je m'en vais, conclut Eva-Line.

Et la dernière vision que j'ai est celle de son visage déçu et résigné.

De son regard ambré qui appartient déjà au passé.

CHAPITRE 32

Eva-Line

Qu'est-ce que j'ai foutu ?

L'idée de faire du mal à l'ego d'Augustin était franchement jouissive mais, putain, si j'avais su que ça toucherait Irène et Matthias, je ne serais pas venue.

Est-ce vraiment ma faute si tout a éclaté ? Est-ce vraiment ma faute si Matthias a été contraint de révéler son secret à sa mère ? Il m'avait clairement dit qu'il préférait que les choses demeurent ainsi, cachées. Il doit me haïr.

Je n'aurais pas débarqué chez eux, tout serait resté étouffé.

Presque en courant, je rejoins la maison de ma mère. Je me rends compte que mes yeux sont humides lorsque je passe la porte. La détresse d'Irène m'a chamboulée, son mari réussissant même à me culpabiliser. Et celle de Matthias m'a dévastée.

Pourtant, ne fallait-il pas que la vérité sorte ?

Le poids de ces secrets semblait écraser Matthias depuis longtemps.

— Eva, tout va bien ? me demande Christa du bout du couloir. Matthias avait l'air dans tous ses états…

Je fuis vers l'escalier alors que je sens une larme qui dévale ma joue. Là, je réalise. Que mon histoire avec Matthias vient d'être fauchée en plein vol. Et ça fait mal. Trop mal, quand on est gonflé d'espoir. La chute est cent fois plus fatale.

Je chasse d'un revers de main la goutte salée et traîtresse, mais ma sœur a vu mon geste :

— Hé, Eva, attends, pourquoi tu pleures… ?

Je monte les marches deux par deux pour lui échapper. Quand je veux refermer la porte de ma chambre, elle se glisse dans l'entrebâillement.

— C'est Matthias. Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Un éclair de désillusion passe dans son regard.

Je me jette sur mon lit et enfouis mon visage dans un oreiller. Le matelas s'affaisse quand ma sœur s'assoit près de moi.

— Je pensais tout résoudre en allant dire deux mots à Augustin, mais j'ai tout foutu en l'air, sangloté-je.

— Qu'a fait ce connard ?

Ma cadette se met à me frotter affectueusement le dos.

— Matthias a…

Ce serait trop déplacé de ma part de parler de ses traumas sans qu'il le souhaite.

— Irène veut divorcer, dis-je plutôt.

— Quoi ?!

— Augustin s'est encore défoulé sur moi, elle a craqué, elle n'en peut plus de son attitude.

— Mais c'est une… bonne chose, non ?

— Je crois qu'elle a déclaré ça sur un coup de tête. Irène est heureuse avec ce type, bien que ça nous dépasse tous. C'est elle qui m'a demandé de quitter leur maison.

Le message sous-jacent était plus ou moins clair : elle n'avait plus envie de me voir près de leur famille. Un vide incommensurable se creuse dans ma cage thoracique en m'imaginant continuer ma vie sans Matthias. En quelques semaines, il l'avait illuminée. Il a réussi à s'emparer de mon cœur et à en prendre soin.

— C'était peut-être en attendant que les esprits s'apaisent.

— Matthias ne m'a pas retenue.

À vrai dire, j'étais dans une phase de flou total, je me remémore seulement le bruit de mes pas qui me guidaient jusqu'à la porte. Mais s'il y a une chose dont je suis certaine, c'est qu'il ne m'a pas poursuivie. Il se rangeait du côté de sa mère, ce que je peux comprendre.

— Ça a dû être un sacré coup pour tous les quatre, laisse un peu décanter.

Une petite tête à lunettes apparaît depuis l'entrée de ma chambre.

— Vous faites quoi ? nous demande Maé. Je peux venir ?

— Bien sûr, mon chat, lui réponds-je pour qu'il ne décèle pas mon chagrin.

Il saute sur le lit et m'enlace.

— Vous faisiez un câlin groupé sans moi !

Même si j'ai le cœur en miettes, cet enfant a la capacité de me tirer un rire.

— Non, on t'attendait, justement, rétorque Christa.

Je sens soudain ses bras chaleureux m'entourer les épaules, au-dessus de ceux de son fils.

— Voilà, comme ça, c'est mieux.

La main de ma sœur écarte les mèches qui me tombent sur le visage, dans un geste consolateur qui me donne envie de pleurer, mais d'apaisement, cette fois.

— Eva, je suis vraiment désolée pour mon comportement chez les De Bregeac, à ce déjeuner. Je ne sais pas ce qui m'a pris, tous mes souvenirs sont revenus d'un coup. J'ai pété un plomb.

— C'est pas grave. Et puis, ça nous a permis, à Matthias et moi, de…

Je jette un œil sur Maé. Ce n'est pas le moment de me confier sur des détails croustillants.

— D'accord, j'ai compris, sourit ma sœur.

— Je t'aime, Christa.

— Moi aussi.

Elle me confie ensuite qu'elle s'est déjà excusée auprès de Matthias. Elle évoque celui pour qui mon cœur bat avec beaucoup d'estime, ce qui me fait comprendre que, pour elle, il est le bienvenu chez nous. Cela signifie tellement pour moi. Malheureusement, je sens que nous n'aurons pas l'opportunité d'être ensemble à l'avenir.

Pourquoi voudrait-il de moi alors que j'ai indirectement provoqué le désespoir de sa mère, à qui il tient tant ?

Cette dispute fait remonter une tonne de doutes et de peurs quant à notre relation. J'ai besoin de réfléchir, malgré mon désir d'être avec lui.

Christa, Maé, maman… ce sont les seules personnes à qui je peux me raccrocher, à cet instant.

CHAPITRE 33

Eva-Line

Sur le conseil de Christa, je laisse décanter. Un premier jour. Un deuxième. Un troisième.

Chaque matin, mon espoir de le retrouver s'amenuise. Chaque matin, je me lève avec l'envie de courir jusqu'à la maison des De Bregeac et de me blottir contre lui.

Chaque matin, je voudrais pouvoir lui dire que je suis tombée amoureuse de lui, que le mal est fait et que le manque est déjà trop pesant.

Je n'ose pas lui écrire de message. Moi qui suis d'habitude si persévérante, appuyer sur la touche « envoyer » me pétrifie. Parce que je suis terrifiée par sa réponse.

Le jeudi soir, je suis terrassée par un accablement qui m'empêche de bosser correctement et me distrait. Mais je préfère rester en mouvement plutôt que de ruminer dans mon lit. Sinon je m'effondrerais pour de bon.

Après une danse avec Adam, je vais rejoindre Yanis derrière le comptoir, sans mon masque. Honnêtement, l'événement de la semaine passée a été comme un déclic. Augustin sait pour mon boulot, je n'ai plus rien à perdre. Ma mère aussi, et Christa semble beaucoup plus endurcie. C'est elle qui a déclaré que ça ne servait plus à rien de me cacher. Et bordel, de toute façon, je ne fais rien de choquant.

— Gaël t'a dit pour son idée de soirées poker ?

Notre patron aime bien nous pondre ce genre d'innovations régulièrement.

— Ça signifierait moins de boulot pour nous, nos chorégraphies les distrairaient trop, grommelé-je. Et j'ai pas envie de finir croupière.

— Tu vas déjà te transformer en cheffe de gang dans deux

semaines, prépare-toi.

Je pousse un grognement en m'appuyant contre une étagère. J'avais oublié cette ouverture exceptionnelle sur la thématique *Peaky Blinders*.

Yanis m'écarte de la planche qui retient des dizaines de bouteilles dont certaines valent une centaine d'euros. Je continue de ronchonner pendant de longues minutes sur nos conditions de travail tandis qu'il court pour servir les clients.

— Tu ne veux pas aller papoter avec ta troupe d'artistes ? me lance-t-il entre deux commandes. Tu es légèrement dans le passage.

En réalité, je reste ici, dans l'effervescence du bar, pour que le brouhaha m'empêche de penser à lui.

Merde, et voilà, il est à nouveau partout dans mon esprit. Partout dans mon cœur.

Je prends une inspiration chargée de souvenirs amers.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te vexer.

Comme un frère, il a compris ce qui venait de me miner le moral.

— C'est pas toi, c'est moi qui suis une chieuse en ce moment. J'en ai conscience.

— Ça ne change pas de d'habitude…

Son air taquin me déclenche instantanément un rire plus qu'agréable.

— Tu sais, je m'adapte toujours à mon interlocuteur.

— Outch.

— Et si vraiment j'étais si chieuse que ça, tu aurais déjà demandé une rupture amicale avec moi.

— Je ne l'aurais pas demandée, j'aurais fui en courant !

Je lui suis reconnaissante d'être présent, lui aussi. Je n'ai plus non plus de nouvelles de la part de Sonia et Éloïse, ce qui m'a bien confirmé ce que je ne voulais pas vérifier moi-même : les De Bregeac ne désirent plus m'avoir dans leurs pattes.

Ce cruel message est bien reçu.

— Et je t'aurais poursuivi jusqu'à ce que je te rattrape !

— Tu es effrayante.

— Je crois que tu me l'as déjà dit bien trop de fois.

La dernière en date, c'était lorsque Matthias a passé les portes du Styx.

— Mais ne t'inquiète pas, ça fait ton charme.

— Exact. Tu sais que c'est propre à l'humain, d'aller vers ses peurs pour les dompter, et aussi…

— Oh, merde, Eva.

Yanis a arrêté toute activité et a les yeux fixés vers l'entrée du bar.

Oh, merde. Non, il ne peut pas avoir fait ça. Il ne peut pas avoir choisi une confrontation dans un lieu public. Un lieu où je me retrouverais acculée. Et pourquoi viendrait-il ? Pour mettre les choses au clair entre nous et me rejeter définitivement ? Ou au contraire pour tout réparer ?

Le chaos de mes pensées me donne la migraine et je me retourne lentement, mon cœur cognant comme un tambour contre ma cage thoracique.

Je peux enfin le revoir, que ce soit pour le meilleur ou pour le pire. Je lève les yeux vers la silhouette qui s'approche de nous.

C'est Irène De Bregeac.

Alors là, je suis en train d'halluciner. Qui a mis de la drogue dans mon verre d'eau ? Et puis, est-ce vraiment elle ?

J'ai l'impression d'avoir affaire à un clown plutôt qu'à l'originale. Son look est à des années-lumière de celui auquel elle nous a habitués. Cheveux lâchés, un jean slim accompagné de bottines noires cloutées et un T-shirt qui lui tombe sur une épaule. Elle a emprunté ces fringues à ma mère ou quoi ?

— Bonjour, Eva-Line.

À côté de moi, Yanis grimace, dans l'incompréhension totale. Je lui donne un petit coup dans le dos pour le débuguer.

— Euh… bonjour, Irène.

— Pourrait-on parler un moment, s'il te plaît ?

Je serais tentée de dire non. Je n'ai pas envie de me recevoir une deuxième claque imaginaire dans la figure après celle de la semaine précédente.

Mais une lueur de bienveillance naît dans ses yeux bleus.

— D'accord. On peut s'installer là-bas.

Je désigne une table carrée dans un coin loin des enceintes.

— Vous souhaitez boire quelque chose ? lui propose mon ami.

— Oh… un Monaco, ça existe encore ? Désolée, je n'ai pas mis les pieds dans un bar depuis des lustres.

Yanis acquiesce avec un sourire amusé.

— Venez.

Nous passons devant un mec qui gueule comme un sauvage qu'il est motivé à se « déchirer la tronche » ce soir, et je suis très embarrassée. Si elle avait déjà des a priori sur le Styx, ce genre de scène va les confirmer.

— Je ne vous cache pas que je suis un peu… étonnée de votre présence ici, admets-je en m'asseyant.

Je me suis retenue de dire que je suis « sur le cul », mais c'est bien le cas.

— J'aurais aimé te voir plus tôt cette semaine, mais cette dernière a été… compliquée.

Je comprends alors que leur divorce est toujours d'actualité. J'espère pour elle qu'Augustin ne lui rend pas la vie dure à cause de sa décision. J'espère que Matthias ne se noie pas dans la culpabilité. J'espère qu'il ne m'en veut pas autant que je le crains.

— Vous allez donc vous séparer ?

— Oui.

— Vous l'avez annoncé à ma mère ?

— Non, pour le moment, nous réglons toute la partie administrative.

— OK.

Je joue avec un morceau de bois usé sur la table. Je suis curieuse et en même temps terriblement angoissée par ce qu'elle va me raconter.

— Et ça va, avec… Liam et Matthias ?

Irène m'observe avec un soupçon de chagrin dans les yeux. Cela doit être très difficile pour elle d'affronter les révélations de son fils. À sa place, j'aurais le sentiment d'avoir échoué en tant que maman. De ne pas avoir su voir.

— Ça peut aller.

— Irène, je dois vous avouer que j'ai été assez chamboulée par cette dispute, chez vous, déblatéré-je avant de perdre mon courage. J'ai bien compris que j'étais désormais persona non grata, je pense que ce n'est pas nécessaire d'insister là-dessus.

Je me frotte la tempe en oubliant que je suis encore maquillée et couverte de fond de teint.

— C'est justement pour ça que je suis ici, Eva-Line. Heureusement, j'ai une amie très chère dans la maison voisine qui m'a rapporté que sa fille était très mal depuis quelques jours, à cause d'un malentendu, je

crois.

— D'un malentendu ?

— En tout cas, de réactions en pagaille qui ont délivré de mauvais messages.

Il faut qu'elle s'exprime simplement, on n'est pas dans un cours d'éloquence.

— Je ne t'ai pas demandé de partir parce que j'étais en colère contre toi, clarifie-t-elle.

Je me redresse, soudain plus encline à l'écouter.

— C'est en effet comme ça que je l'ai interprété.

— Sur le coup, je préférais que nous réglions cette dispute en famille. Elle tournait de façon trop personnelle.

Un serveur vient déposer sa boisson devant elle. Même s'il semblerait que j'aie tiré des conclusions hâtives à son sujet, il n'empêche que je n'ai plus de nouvelles de Matthias.

— Augustin ne vous mène pas trop la vie dure ?

— Ma menace de l'exposer en révélant ses maltraitances sur Matthias fonctionne. Je sais que c'est une manière malsaine de le museler, mais je ferais tout pour l'éloigner de nous trois, maintenant que j'y vois clair.

— Aux dépens de vos sentiments pour lui ?

Irène me sourit avec douceur.

— Si un jour tu as des enfants, tu comprendras. J'aime peut-être Augustin, mais mon amour pour ces deux garçons que j'ai portés dans mon ventre et élevés est bien plus puissant. Et qu'il ait fait du mal à l'un d'entre eux… cela a brisé quelque chose en moi, entre nous, aussi, quand Matthias l'a avoué.

J'ignore si un jour j'aurai envie d'avoir des gosses. Le monde est hostile, et j'aurais si peur que le petit être auquel je donnerais naissance soit victime de la cruauté humaine.

— Je suis désolée que vous l'ayez appris de cette façon.

— Peu importe la façon, cela aurait forcément meurtri une partie de mon cœur.

Son chagrin est si tangible que j'ai l'impression de le ressentir.

— Vous en voulez à Matthias ?

Je n'ose imaginer à quel point il doit être mal si c'est le cas.

— Non, et je ne le ferai jamais. Je comprends toutes les raisons qui l'ont poussé à me le cacher, et je ne sais pas en vouloir à un de mes

fils.

À son regard appuyé, je devine qu'elle ne parle plus de l'incident de l'autre jour.

— C'est étrange. Parce que, à l'époque de l'affaire avec Christa, je ne cessais d'exprimer mon désaccord avec les actions d'Augustin. En revanche, j'excusais celles de Liam. Pour moi, il a réagi comme l'enfant qu'il était encore, il ne se rendait pas compte de la portée de ses actes.

C'était peut-être le cas. Ma mère disait la même chose. Moi, j'ai bien moins d'indulgence envers lui.

— Oh ! cela ne veut pas dire que je fermais les yeux sur ce qu'il a fait à ta sœur, Eva-Line, non. Je ne pouvais tout simplement pas le haïr pour ça, alors que j'en avais toutes les raisons. L'amour pour son enfant peut déformer notre jugement.

— Je suppose.

Un son de dubstep assez agressif s'élève dans la pièce et Irène grimace en se bouchant les oreilles.

— Vous vous y habituerez si vous venez ici tous les soirs, lui dis-je en riant.

Avec réticence, je le vois, elle m'interroge :

— Ce travail te plaît ?

Il n'y a plus d'a priori dans son ton, juste de la curiosité.

— Oui. J'aime danser, j'aime ce bar. J'aime aussi ce genre de vêtements, bien que je sache qu'ils ne font pas l'unanimité, mais je ne me plierai jamais aux goûts des autres. Je me sens libre, c'est le principal, non ?

Elle hoche lentement la tête tandis qu'un sourire tendre fleurit sur ses lèvres.

— On croirait entendre Matthias.

C'est son affranchissement des règles et des étiquettes qui m'a attirée, lorsque nous nous sommes retrouvés après tant d'années.

— Après ce que son père a dit, pense-t-il réellement être responsable de votre divorce ? Je n'ose imaginer le poids que cela doit être pour lui…

— Je l'ai très peu vu depuis. Il s'est plongé dans l'ouverture de son futur café, je sais qu'il évite de trop rester à la maison.

J'aurais voulu partager ces étapes avec lui. Il en était tellement fier quand il en parlait.

— Les rares fois où je l'ai croisé, je lui ai dit que c'était la meilleure décision que j'aie prise, mais je doute que ça soit suffisant.

— Il doit penser que c'est à cause de lui que vous vous séparez alors que vous aimez Augustin.

— Vous le connaissez bien.

— Il vous aime plus que n'importe qui.

— Plus que n'importe qui, c'est à débattre.

Irène m'examine quelques secondes. Je sais ce que son regard insinue. Que Matthias pourrait être amoureux de moi. Si c'était le cas, ses sentiments ont vraisemblablement été balayés après que je l'ai poussé à tout révéler devant sa famille.

— Je n'ai plus aucune nouvelle de lui depuis dimanche dernier.

Cette réalité me frappe douloureusement.

— Et lui, en a-t-il de toi ?

Je laisse planer un silence.

— Je dois admettre que non.

— Pourtant tu voudrais que tout redevienne comme avant ?

Un peu gênée de me confier à sa mère, cela me fait tout de même du bien de lui répondre :

— Plus que tout.

— Alors pourquoi pas lui ?

Irène n'est pas dans sa tête. Si moi je le fuis pour éviter d'affronter la vérité, lui a peut-être tiré un trait sur moi après le fiasco chez ses parents. Matthias est un homme simple, une fille qui attire les problèmes et blesse ses proches n'est pas ce qu'il lui faut.

— Je n'en sais rien, soupiré-je.

Notre voisine jette un œil à sa montre.

— Je vais bientôt y aller. J'espère avoir été claire avec toi. De mon côté, il n'y a aucun ressentiment à ton égard. Je trouve que tu es une femme… remarquable. Tout comme ta mère et ta sœur. J'ai encore du mal à me détacher des préjugés que m'a inculqués ma famille, Eva-Line. Pourtant, je déteste qu'on juge les autres sur des détails superficiels comme le travail et les vêtements. Cette étroitesse d'esprit, ce n'est pas ce que je veux dégager. En tout cas, je ne m'excuserai jamais assez pour les dégâts qu'ont causés Liam et Augustin…

— Vous n'avez pas à vous excuser.

Touchée par sa mise à nu, je me racle la gorge pour chasser ces réactions physiologiques liées à mon émotion.

Irène se lève en sortant son portefeuille de son sac à main.

— J'espère sincèrement que vous vous réconcilierez, tous les deux.

Elle s'éloigne pour aller payer son verre au comptoir.

Je pourrais envoyer un message à Matthias. Un simple SMS. Cela pourrait tout changer.

Mais je n'y parviens pas. Pourquoi mon courage s'envole-t-il à ce moment charnière de ma vie ? Parce que mes doutes sont trop gros, et qu'ils étouffent la moindre braise d'audace.

CHAPITRE 34

Eva-Line

Quand je rentre chez moi, cette nuit, je me fustige de ma lâcheté.

Je me demande où est Matthias. Il devait bientôt emménager dans son studio en centre-ville, et je m'étais déjà déclarée sa décoratrice attitrée. Je nous voyais nous y réfugier des week-ends ensemble, loin de tous, à écouter de la musique, faire des câlins, lui montrer mes comédies musicales préférées.

Ouais, je me mettais à rêver à ce genre de relation remplie d'amour.

En passant la porte d'entrée, je suis surprise que la lumière du salon soit encore allumée.

Si c'est Maé, il va m'entendre. On l'a déjà pincé à se lever en pleine nuit pour aller manger des bonbons. Il sait très bien comment escalader les meubles de la cuisine pour attraper le paquet.

Je me déchausse en chuchotant :

— Maé, si c'est toi, ça va barder, mon chat.

Aucune réponse. Et je n'entends personne s'affairer. Ma mère s'est peut-être endormie devant la télé. Je commence à retirer une manche de mon sweat en me dirigeant vers le salon, mais suis stoppée par une scène qui fait courir un frisson glacial le long de ma colonne vertébrale.

Liam est là. Assis sur notre canapé. Avec Christa.

Je baisse mon pull dans un geste sec.

— Christa ! Qu'est-ce qu'il fait ici ?

Je me contiens pour ne pas hausser la voix et réveiller notre mère. Si moi je suis lâche, je crois qu'il n'y a pas de mot pour qualifier Liam. Je l'ai détesté un peu plus en contemplant sa passivité face à son père. Il est tout ce que j'exècre chez un homme : un dégonflé dénué

d'honneur.

— Christa ? insisté-je.

Elle se lève et se place entre nous.

— On avait besoin de parler.

Le plus jeune des De Bregeac quitte à son tour la banquette. Un instant, sa ressemblance physique avec Matthias me trouble.

— Je suis venu parce que je voulais m'excuser.

Les différences entre les deux hommes me reviennent immédiatement. Il n'y a pas cette sincérité qui inonde le regard de Matthias dans celui de son frère.

Pourtant, pour une fois, il m'inspire une confiance tiède. Je ne vois pas ce qu'il gagnerait à se pointer chez nous et à se foutre de Christa en lui offrant des paroles bidon.

— T'excuser ?

Le temps du pardon entre nos deux familles serait-il arrivé ?

Honnêtement, je pense qu'il est possible.

— Oui. J'ai été très, très con, il y a cinq ans. Je voulais que Christa sache que je regrette.

Enfin. J'ai attendu toutes ces années qu'il se bouge le cul pour lui dire ces mots, à elle. Parce que, à moi, ce serait inutile. Je ne suis pas encore prête. La souffrance de ma sœur restera longtemps gravée dans mon esprit.

— Pourquoi maintenant ? lui demandé-je, méfiante jusqu'au bout.

— Eva…

— Ce qu'il s'est passé la semaine dernière, me dit-il.

Alors que je pensais que ce type était fait du même bois que son connard de père, une émotion traverse son visage. Une peine qu'il essaie de masquer, mais je suis certaine que c'est ça.

— On n'arrête pas de me dire que je suis le digne fils de mon père, continue-t-il. Tu devines que c'est plus qu'une insulte, désormais.

La relation entre lui et Matthias est complexe. J'ai senti une grande confusion à chaque fois que ce dernier abordait le sujet. L'altercation de la semaine précédente aura eu le mérite de provoquer un déclic chez Liam. Dans chaque situation pourrie, il est possible de tirer du positif. J'ai bien l'impression qu'il est sincère.

— Je ne suis pas comme lui. Je suis très loin d'être parfait, mais je veux prouver que je suis différent. C'est pour ça que je suis chez vous, ce soir.

J'observe Christa à la dérobée. Qu'il s'excuse, d'accord, c'est tout à son honneur. Ce que j'espère, c'est qu'ils en resteront là. Cela serait très difficile de supporter qu'ils redeviennent amis ou quoi que ce soit d'autre.

— Je sais que j'ai mis du temps à réaliser ce que j'ai infligé à ta sœur, Eva-Line, que j'aurais dû ouvrir les yeux plus tôt. Non, que je n'aurais jamais dû faire ce que j'ai fait.

— Tu as honte ? lui demandé-je.

Oui, je suis dure. Malgré sa nouvelle maturité, je veux creuser jusqu'au bout pour m'assurer de sa bonne foi.

— Oui.

— Elle a été harcelée à cause de toi et de ton père. Des filles l'ont violentée à l'école alors qu'elle était enceinte. Des…

— Eva, ça suffit, m'impose ma sœur.

Chez elle aussi, quelque chose a changé. Avant, dès qu'on évoquait ces drames, elle se retenait de fondre en larmes. Aujourd'hui, ses prunelles reflètent une résilience qui me réchauffe le cœur.

— J'ai honte de tout, OK ?

Je croise les bras, décidée à ne pas lui faciliter la tâche.

— Je ne te pardonne pas, moi, tranché-je.

— Je m'en doutais.

— Mais le plus important, c'est que moi j'accepte ses excuses, tempère Christa en me fixant.

J'imagine. Si ce dénouement lui convient, alors à moi aussi. Ce que je désire, c'est qu'elle vive en paix avec elle-même.

Quelques minutes plus tard, ma petite sœur raccompagne Liam jusqu'à la porte. Il ne reste plus que nous deux au rez-de-chaussée quand je m'écroule sur le canapé.

J'ai une sensation bizarre dans la poitrine. Celle que les chaînes qui nous retenaient à ce passé sont en train de fondre. Celle que Christa va pouvoir avancer.

Elle vient s'asseoir à côté de moi.

— Eva, tu… tu pleures ?

Encore ?! Je touche ma joue qui me paraît plus froide que l'autre. Une larme s'y était déposée.

— Apparemment.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai attendu ce moment des années ? Parce que je vois

que ça te fait du bien et que je suis tellement heureuse d'assister à ça ?

Sa bouche se tord et sa lèvre inférieure tressaute.

— J'ai envie de changement. Ce changement sera possible si j'en décide ainsi. Et je décide que les choses doivent évoluer.

On n'est pas sœurs pour rien. Si tu veux des résultats, bats-toi pour les obtenir.

J'ai laissé tomber cette devise avec Matthias. Quand on se bat, il faut accepter les échecs. Celui de le perdre pour de bon serait trop atroce.

Je respire le shampoing au karité de Christa lorsqu'elle se blottit contre moi.

— Toi aussi, tu pleures, gloussé-je en l'entendant renifler contre mon cou.

— Parce que l'horizon s'éclaircit, je le sens.

Le temps du pardon est bien là. Une nouvelle ère peut débuter.

CHAPITRE 35

Matthias

— Là, il y aura le bar en arc de cercle, pour dégager l'accès à la terrasse. Là, l'espace autorisé pour les animaux, délimité par un sol différent du reste de la pièce. Je voudrais un effet salon et cosy pour ça, et garder l'aspect café de l'autre côté.

L'aménagement et la déco étaient les deux points que je redoutais le plus, parce que je n'ai pas l'œil artistique. Heureusement, ma cousine et Sonia semblent très (trop) déterminées à prendre en charge cette partie créative.

— Et l'extérieur, tu vas en faire quoi ? me demande Éloïse.

— Un simple jardin où les gens pourront jouer avec les animaux.

Je n'ai pas chômé, cette semaine. J'ai même carburé. Des bénévoles du refuge s'occuperont, chaque jour, des animaux qui viendront ici, sur des plages horaires régulières. Dans un peu plus d'un mois, il sera possible de démarrer les travaux dans le local, ce qui me donne une date d'ouverture avant les fêtes de fin d'année. Je suis au point sur les fournisseurs avec qui je vais m'associer, j'ai commencé à rédiger des offres d'emplois et tout mon dossier financier est bouclé.

Je suis à deux doigts de concrétiser ce projet qui m'anime depuis des semaines, pourtant je me sens vide.

J'ai réussi à m'occuper l'esprit toute cette semaine, mais une image en arrière-plan est demeurée, immuable.

Celle d'Eva-Line.

Les filles s'agitent dans la grande pièce brute tandis que son visage s'impose devant mes rétines.

J'avais hâte de lui montrer cet endroit. Je voulais lui demander ce qu'elle en pensait, comment elle imaginait les lieux.

Je la voulais. Pour toujours.

— Tu aurais un plan papier ? m'interroge ma cousine. Comme ça, on pourrait faire quelques esquisses d'idées d'ameublement dessus pour visualiser ce que ça donne.

— OK.

Je me suis replongé dans un tas de souvenirs peuplés d'elle.

— OK… tu en as un ?

— Ouais.

— Je connais quelqu'un qui bosse dans une enseigne de fournitures pour les professionnels de la restauration, on pourra voir ce qu'ils proposent, ils ont un show-room sur Paris.

— D'accord.

— Tu sais par qui tu vas passer pour tout ce qui est impression des flyers, menus… ?

— Hmm.

— Tu vas servir quoi comme type de nourriture ?

— Du classique. Du snacking salé et des pâtisseries.

— Ça sera du surgelé ou du frais ?

Éloïse est presque plus impliquée que moi, à cet instant. Ma concentration s'est évaporée quand je me suis mis à repenser à Eva-Line.

— J'aimerais bien m'associer avec des entreprises locales pour proposer des produits frais.

La voix de Sonia, qui est en train d'étudier le petit espace extérieur depuis la porte vitrée, résonne dans la pièce quand elle intervient :

— Et quand est-ce que tu te décides à recontacter ta voisine ?

Nous nous tournons tous les deux vers elle.

— Non parce que, c'est génial que tu avances dans l'ouverture de ce café, mais tu es en train de te pourrir la vie car tu as le cœur brisé. Tu ne parviens même pas à savourer ta réussite professionnelle.

Sans blague.

Tout est fade sans elle. Eva-Line sublimait ma réalité.

— Je suis très heureux.

— Ah oui ? Alors montre-le mieux que ça. Souris !

Je lui adresse le sourire le plus faux de toute mon existence.

— Waouh, je suis presque vexée que tu oses m'offrir autant d'hypocrisie. Ce n'est pas toi.

— Ça passera.

— Quoi ?

Le manque. La déception. La douleur. Le goût d'inachevé.

— Mes sentiments, OK ?

— Je vais prendre quelques mesures, nous prévient Éloïse en sortant un mètre de la poche de sa chemise.

Elle a essayé de communiquer avec moi cette semaine et je n'ai pas bien accueilli ses remarques.

— Tout est réuni pour que vous puissiez vous réconcilier, bien que je n'aie pas compris pourquoi vous ne vous parlez plus, la raison me paraît stupide. Vous êtes tous débarrassés de ton père, qu'est-ce qui vous retient ?!

Il a quitté la maison quelque temps, mais c'est évident qu'il y reviendra. La propriété est aux De Bregeac.

— Si elle est partie, ce n'est pas pour rien.

— Elle est partie parce que ta mère le lui a demandé.

Je ne discute plus trop avec elle non plus. À chaque fois que je croise ses yeux, j'y vois le reflet de ma culpabilité. Et je me suis tenu occupé toute la semaine pour ne pas trop cogiter.

— Eva-Line est une fille simple, elle n'a sans doute pas envie de se retrouver empêtrée dans nos querelles familiales.

— Ne te trouve pas d'excuses !

— Et pourquoi ne m'a-t-elle pas contacté, alors, à ton avis ? m'agacé-je. Cela veut tout dire, je ne vais pas m'afficher à ramper devant elle alors qu'elle est passée à autre chose.

Sonia m'observe d'un air consterné.

— Tu crois qu'elle t'oublierait en deux minutes ?

— Bon, on peut y aller ? Je n'ai pas encore les clés de façon officielle, je dois les rendre à l'agence.

— C'est quoi ce froussard ?! Tu m'as habituée à mieux.

Moi aussi, je me déçois. Mais finalement, s'il ne reste plus rien entre nous, je préfère ne pas l'entendre de sa propre bouche. Je me suis contenté de son silence.

Je me dirige vers la sortie en ignorant mon amie. Je dépasse Éloïse qui me lance un regard contrarié.

Sonia proclame :

— On va au Styx, ce soir. Tous les trois. Et si tu refuses, me dit-elle avec un doigt pointé vers moi, je vais moi-même lui parler. Ouais, c'est du chantage. Mais visiblement il n'y a que la manière forte qui fonctionne. Donc, ramène tes fesses là-bas à 21 heures.

Les deux femmes s'éloignent. Je n'ai pas essayé de rejeter sa proposition. D'abord parce que je sais qu'elle tiendra parole, ensuite car une étincelle brûlante s'est allumée dans ma poitrine à l'idée de revoir Eva-Line. Cela me tétanise en même temps que ça me ravive.

En arrivant devant chez mes parents, j'accomplis ce rituel qui rythme mes journées depuis une semaine : je jette un œil du côté de la maison des voisines. Pourquoi ? Parce que j'ai espoir de l'apercevoir, que nos chemins se croisent et que cela arrange tout.

Sans agir, cela serait difficile.

J'entre dans la demeure incroyablement calme, où il n'y a plus que ma mère et moi qui vivons. Mon départ est proche, et cela intensifie mon sentiment de tout faire de travers avec elle.

Dans le salon, je tombe sur elle qui est en train d'écouter de la musique. La tête en arrière, elle semble à moitié endormie.

— Salut.

Elle se redresse et bondit sur ses pieds.

— Ah ! Pile au bon moment.

Sa bonne humeur est surprenante vu les derniers événements. Mais je dois admettre qu'elle dégage un certain épanouissement qui me laisse perplexe.

— N'essaie pas de t'enfuir, jeune homme. Je ne ferai ce discours qu'une seule fois parce que je n'en peux plus de ton air maussade.

Elles se sont toutes passé le mot aujourd'hui ?

— Arrête de faire la tête, Matthias. Tout va bien pour moi, si c'est ce qui t'inquiète. J'ai pris la meilleure décision de ma vie, je ne reculerai pas. Ton père était nuisible pour beaucoup de monde, mais j'étais aveugle. Jusqu'à samedi dernier. Alors c'est avec joie que je divorce. Parce que rien ne me fait plus plaisir que de l'éloigner pour que nous soyons heureux. D'accord ? Et va parler avec Eva-Line, bon sang. Vous êtes insupportables, vous les jeunes, à ne pas savoir communiquer.

À bout de souffle, elle coupe l'enceinte audio et conclut :

— Bref. Je vais au cinéma avec Andréa. Demain matin, je veux que tu sois redevenu le Matthias combatif qu'on adore.

Et ma mère quitte la pièce. J'ai l'impression d'avoir dix ans. Mais, putain, qui aurait cru que ça faisait tant de bien de se faire remettre les idées en place ? Je le méritais.

Se pourrait-il qu'elle soit vraiment heureuse ainsi ? Je tiens mon

honnêteté d'elle, nous ne cachons pas qui nous sommes. Je ne cache pas qui je suis. Ni ce que je ressens. Je réalise que je me suis perdu, ces derniers temps.

Tous ces gens autour de moi me le rappellent. Mais parfois, ça fait du bien de se perdre. Parce que rien ne nous galvanise plus que cette sensation de retrouver son chemin.

CHAPITRE 36

Eva-Line

— Ma mère veut vendre la maison !

Je rejoins l'extérieur devant l'entrée de service du Styx, où Alexia et Adam font leur pause clope, accompagnés de Yanis.

C'est surtout à lui que je m'adressais, mais ma stupéfaction est telle que tout le monde m'a entendue.

— Tu dois être sur scène dans six minutes, me rappelle-t-il.

J'ai mis mon crop top à paillettes, mais je suis toujours en legging.

— J'ai largement le temps.

— C'est ce qu'elle dit à chaque fois, murmure Adam à ma collègue danseuse.

— Mais tu te rends compte ?! je reprends à l'intention de mon ami.

— C'est une bonne chose, non ? Je suis étonné qu'elle n'ait pas voulu faire ça plus tôt.

De toute façon, nous connaissons de grands chamboulements depuis l'annonce du divorce des De Bregeac. Ma mère et Irène semblent avoir retrouvé une seconde jeunesse et une vie sociale, Christa sort progressivement de sa coquille avec une force qui m'épate.

Et moi ? La déprime ne me lâche pas. Je vis par procuration en assistant à la renaissance de toutes ces personnes.

Mais ça ne me suffit plus.

— Et si elle déménage, tu vas les suivre ?

Bonne question. J'ai préféré rester auprès de ma sœur parce que je pensais que c'était mieux pour elle, afin de la soutenir. Mais, à présent que je vois qu'elle est sur le chemin de la guérison, je présume que je n'ai plus besoin de jouer à l'aînée trop protectrice.

Mais me retrouver en tête à tête avec ma solitude n'est pas franchement une perspective qui me tente.

— On en est pas encore là.

La porte en métal s'ouvre avec fracas et Gaël surgit en gueulant (comme d'habitude) :

— Eva, merde, t'es sur scène dans moins de cinq minutes, je te cherchais !

— Je te l'avais dit, raille Yanis.

Je termine la canette de Coca que j'avais entamée.

— Pourquoi tu paniques ?! Je ne vais pas mettre plus de trente secondes top chrono à enfiler mon short et mes chaussures.

— Y a intérêt.

Il écarte la porte pour me laisser passer.

— Eva ? m'interpelle mon ami.

— Quoi ?

Il ouvre la bouche, mais la referme.

— Euh, non, rien.

Notre patron continue de râler tandis que je le suis. Je me demande bien ce que voulait me dire Yanis, son expression était légèrement nerveuse.

Dans les vestiaires, j'arrache mon legging et saute dans mon short en lycra clouté. Sans oublier mon masque, je cours vers le couloir qui mène au bar.

— C'est vraiment pathologique, chez toi, d'être en retard, glousse Clémence quand je la rejoins.

— Ne le répète pas à Gaël, mais il n'y a qu'ici que je le suis tout le temps.

Nous reconnaissons le moment où nous devons entrer dans la salle lorsque la musique s'élève et que les applaudissements plongent les lieux dans une frénésie qui me donne la chair de poule. Nous poussons la porte battante et traversons le bar. Sur la scène, je m'efforce comme toujours de ne tomber sur le regard de personne dans les premières secondes. Je fixe un point au loin, mais quelque chose cloche. Dans mon champ de vision, il y a une présence qui bouleverse tout. Elle n'était pas le point central que je fixais, mais elle a tout occulté.

Matthias.

Je commence à danser et me concentre sur les projecteurs, au risque de m'aveugler, pour ne pas le voir. Les battements de mon cœur

sont anarchiques, et pas qu'à cause de mon effort physique.

Je perds le tempo, trop obsédée par l'homme assis dans la pièce sombre.

Cinq, six, sept…

Je suis obligée de jeter un œil sur Clémence pour retrouver le fil de la choré.

Que fait-il là ? Éloïse et Sonia sont avec lui. Il a sans doute accepté cette sortie.

Il n'est pas là pour toi. Et si…

Je ferme une seconde les paupières. Et si…

Quand je les rouvre, c'est sur lui que se pose mon regard. Comme s'il avait obéi à mon cœur. J'avais tant besoin de le voir. Il est beau, magnétique, et d'avoir subi tous ces jours sans lui décuple ce que je ressens. De l'amour, une absence qui s'apparente à un supplice.

Je ne peux pas le laisser filer. Pas avant d'être en phase avec moi-même et d'avoir essayé jusqu'au bout.

Le voir au Styx est comme un électrochoc.

Mes trois minutes de performance terminées, je descends les marches de la scène. Nous effectuons notre traditionnelle sortie en slalomant entre les tables.

Dopée par les endorphines, l'esprit coupé de toute réflexion, je me dirige naturellement vers lui.

Je ne contrôle rien. La gorge tellement sèche que j'ai l'impression d'avoir avalé du sable, je ralentis à son niveau et, comme cet autre soir où il m'avait déjà conquise, lui chuchote à l'oreille :

— Qui aurait cru que je tomberais folle amoureuse de toi, Matthias De Bregeac ?

Mes mots non plus, je ne les ai pas maîtrisés. C'était la vérité la plus saisissante qui couvait en moi, et je devais l'évacuer.

Je retourne dans l'arrière-boutique dans un état second.

Je viens de lui avouer mes sentiments.

Je m'affale sur le banc du vestiaire, en apnée. J'arrache mon masque de mon visage, suffocante. D'un pas d'éléphant, j'atteins la porte de secours.

— Tout va…

Je referme sur la voix de Clémence. L'air tiède de la nuit s'infiltre dans mes poumons, et ça va un peu mieux.

J'ai trop peur de passer à autre chose. Je l'avais tant attendu, celui

qui me ferait voir le monde avec plus d'optimisme. Si c'est vraiment la fin, je crains de sombrer dans une nostalgie permanente. Je ne veux pas être de ces personnes dont le visage dégage l'accablement à chaque seconde.

Je m'appuie contre le mur de pierre. J'espère que Yanis ne va pas voler à mon secours, pour une fois. Ses discours censés être rassurants ne le sont plus.

— Eva ?

Souvent, à cause du volume de la musique, j'entends encore les brouhahas du bar dans mon crâne même à l'extérieur. C'est pourquoi je ne me rends pas compte qu'il y a bien quelqu'un dans l'impasse.

Prudente, je tourne la tête vers celui qui a brisé le silence.

Je n'avais pas rêvé. C'est Matthias. Mes paroles insensées me reviennent. Je me cache le visage dans mes mains.

— Je te dérange ?

— Non.

Sauf s'il est là pour me porter le coup de grâce. Il vient se placer en face de moi.

— Tu sais comment surprendre ton public, tente-t-il avec un petit rire incertain.

— Et moi-même.

Je me balance d'un pied sur l'autre. Je m'en remets à ses prunelles qui me transmettent un soupçon d'espoir. Ou c'est moi qui me l'imagine.

— Alors, ta mère m'a dit que le divorce allait bien avoir lieu ?

— Oui. Oh ! Tu as parlé avec elle ?

— Elle est venue au Styx, un soir.

— Hein ?!

— Ouais, c'est le genre d'événement qu'il faut voir pour le croire.

— Qu'est-ce qu'elle te voulait ? me demande-t-il avec inquiétude.

— Tout remettre à plat. S'excuser.

— Elle a eu plus de couilles que moi, marmonne-t-il.

— Et que moi.

Nous nous sourions timidement.

— Eva-Line, je pense que j'ai été stupide.

— Ah oui ?

Rien ne me laisse deviner qu'il est ici pour qu'on recolle les morceaux entre nous. Qu'il abrège, et vite.

— J'ai cru que… que tu ne voulais plus rien avoir à faire avec moi, ma famille, nos problèmes.

Je hausse les sourcils. C'est quoi cette histoire ?

— Quand tu es partie, précise-t-il.

— Je suis partie parce que ta mère me l'a demandé et que vous étiez en plein règlement de comptes familial et que je n'avais rien à faire au milieu de ça. Et que… que j'ai cru ton père, sur le coup.

Il affiche un air interrogateur.

— J'ai cru que c'était à cause de moi que ta mère prenait cette décision pas forcément bonne pour elle. Que c'était à cause de moi que tu avais dû tout avouer… alors que tu ne le souhaitais pas.

— J'aurais dû le faire il y a longtemps, m'interrompt-il. Cela aurait été moins douloureux à affronter. Mais finalement, c'est une excellente chose que la vérité soit sortie.

Je m'écarte du mur, l'air affligé. Je n'y tiens plus, je dois l'interroger :

— Pourquoi tu ne m'as donné aucune nouvelle, Matthias ?

— Je te retourne la question.

— Je te l'ai dit, je me sentais responsable.

— Et moi, j'ai pris ton départ pour une rupture.

Les raisons de notre séparation sont-elles aussi… bancales ? Irène a évoqué un manque de communication. Il semblerait qu'elle ait vu juste.

Mais alors… tout ne serait pas fini entre nous ?

— On ne savait pas ce qu'on était, l'un pour l'autre, le corrigé-je.

— N'était-ce pas évident pour toi ?

Bien sûr que si.

Je balaie sa question d'un mouvement de main.

— Donc tu n'es pas en colère contre moi ?

— Si je dois être en colère contre toi, c'est pour m'avoir fait passer une semaine de merde, parce que tu étais trop loin de moi.

On ne m'a jamais fait de déclaration d'amour. J'ai veillé à arrêter chaque relation avant d'en arriver à ce stade.

— Tu as dit quelque chose, tout à l'heure, se rappelle Matthias. Je voudrais que tu le répètes.

Ses yeux me dévorent. Leur lueur qui exprime un désir plus fort qu'une attirance physique, plus fort que tout, me décide à me livrer comme je le fais rarement :

— Je t'ai dit, commencé-je, des papillons naissant dans mon ventre, que j'étais tombée amoureuse de toi. C'est assez clair pour toi ?

Il fait un pas en avant.

— Non. Redis-le.

— Je suis amoureuse de toi, Matthias De Bregeac.

Ses bras se saisissent de ma taille.

— Je n'ai pas compris.

J'éclate de rire.

— Là, je ne peux plus rien faire pour toi.

Tandis qu'il me serre fort contre lui, j'enroule mes jambes autour de ses hanches. Ma main caresse sa joue. Je retrouve cette sérénité qui m'étreint dès que je suis avec lui.

— À toi, lui dis-je.

— « Je suis amoureuse de toi, Matthias De Bregeac. »

À nouveau, mon rire résonne dans la ruelle.

— Hé !

Il reprend son sérieux et pose son front contre le mien.

— Je crois que je suis amoureux de toi aussi, Eva-Line.

— Tu crois seulement ?

— Je n'avais pas fini.

— Oh.

— Je crois… je crois que j'ai senti que ce serait toi dès qu'on s'est revus, à l'anniversaire de ma mère.

— Que je serais quoi ?

Un sourire tendre, illuminé de promesses, s'étire sur ses lèvres.

— Celle avec qui je veux passer le reste de ma vie.

CHAPITRE 37

Matthias
Trois mois plus tard

— Merci à tous d'être venus, je ne pensais pas que cette inauguration aurait autant de succès, vous ne savez pas à quel point je suis ravi de ce début.

Les membres de mon auditoire lèvent leurs coupes de champagne pour cette dernière célébration.

Je suis lessivé. Mal à l'aise devant cette assemblée, fatigué, je descends quasiment cul sec mon verre.

Je concrétise l'un de mes rêves, et j'ignorais que cela susciterait autant d'euphorie.

C'était aujourd'hui que nous lancions l'ouverture de mon café. C'est Sonia qui s'est occupée de promouvoir l'événement sur tous les réseaux sociaux possibles. Les retombées sont au-delà de mes espérances. Le lieu est plein. Tout l'après-midi, des habitants de la ville et même des communes alentour ont défilé pour découvrir cet endroit. Le personnel du refuge était là aussi. Et ils ont bien fait de venir, il y a déjà eu quelques coups de foudre entre des clients et des animaux.

Nous avons terminé les finitions de peinture hier, mais l'aménagement global de l'espace fonctionne parfaitement pour offrir aux futurs clients une aire de rencontre avec des chiens ou des chats abandonnés et disponibles à l'adoption, et une partie café plus classique.

Tout le monde se rue sur les petits-fours disposés sur les tables tandis que Christa se glisse à côté de moi.

— Je ne te remercie pas.

La jeune femme rayonne, ces derniers mois. Eva-Line m'avait

raconté que la désormais fameuse dispute chez mes parents avait été un élément déclencheur de grands renversements dans leur famille aussi.

— Pourquoi ça ?

— Regarde.

Elle me montre Maé, qui est en train de faire des papouilles à un vieux border collie.

— Le contact avec les animaux est très bénéfique pour les gamins, rétorqué-je, sachant très bien où elle veut en venir.

— Ha, ha. Ce n'est pas drôle du tout. Il m'a déjà réclamé d'avoir un chien.

— Vous aurez de la place, dans votre future maison du bonheur.

Autre grand tournant : Andréa a bel et bien vendu celle dans laquelle elles vivaient depuis quinze ans.

Mais elle et ma mère ont eu une lubie que je n'avais pas vue venir : elles en ont trouvé une en colocation en marge du centre-ville, dans laquelle elles pourront emménager avec Christa, son fils et Eva-Line.

Bon, la plus âgée des sœurs n'y sera qu'à temps partiel, étant donné qu'elle a un endroit où loger, fourni avec le meilleur colocataire du monde.

— Ne l'encourage pas, Matthias, je suis sérieuse. Avoir un chien, ce sont des frais en plus que je ne peux pas encore me permettre.

Christa s'accroche à ses études et a hâte de les terminer pour pouvoir offrir plus à son fils. Mais elle veut aller le plus loin possible afin de mettre toutes les chances de son côté.

— Mon chéri, je suis si fière de toi !

Ma mère m'enlace de son bras libre. Sa coupe manque de tomber et je la redresse de justesse.

Les Mimosas servis tout au long de la journée ont eu raison de sa sobriété.

Elle aussi, c'est une autre femme depuis qu'elle a choisi de divorcer. Je n'ai plus de contacts avec mon père, je crois qu'il ne vit même plus dans notre ancienne baraque. Je suis serein, je sais qu'il ne s'approchera plus de moi. Ma mère lui a juré d'appuyer là où ça fait mal et de s'en prendre à ce à quoi il tient le plus s'il revenait dans les parages : sa réputation. Elle semble détenir de quoi le faire trembler, en dehors de mon passif avec lui. Avec le recul, je serais prêt à parler s'il voulait de nouveau entrer dans notre vie. J'ai grandi.

J'ai entamé une procédure administrative pour récupérer le nom de ma mère. Je ne vois pas pourquoi je garderais celui de l'homme qui a manqué à son devoir paternel. C'est une démarche symbolique qui me permettrait de me couper définitivement de lui, j'aurais dû faire ça il y a longtemps.

En revanche, j'ai été surpris d'apercevoir Liam, plus tôt dans la journée. Il est venu me féliciter pour ma réussite. Je ne pense pas que notre relation changera. C'est volontaire si je garde mes distances avec lui, je ne me reconnais pas dans ses principes, et il l'a très bien compris.

— Merci, maman.

— Eva-Line est déjà partie au Styx ? me demande-t-elle en la cherchant du regard.

— Je ne crois pas, non.

Elle réfléchit à lâcher son boulot dans ce bar pour m'aider ici. Je ne l'ai poussée à rien, c'est elle qui a eu cette idée.

Visiblement, elle est emballée par le fait que je pourrais être son boss. Moi aussi, en fait.

Je scanne les lieux, mais aucune trace d'elle. Sonia est en train de discuter avec Yanis et Éloïse pendant qu'elle dorlote un chat noir.

L'ambiance chaleureuse et familiale de mon café est exactement celle que je souhaitais.

À part le bar-tabac du coin et le Styx, il n'y a aucun endroit au concept innovant dans les environs. J'ai foi en ce nouveau lieu.

— Bravo, monsieur le patron, me susurre une voix suave dans mon dos.

Elle est la première à m'encourager. Lors des moments où j'ai douté du succès de ce café, elle était celle qui me rassurait et y croyait à ma place.

Je suppose que c'est ça, l'amour. Faire en sorte de toujours tirer la personne qu'on aime vers le haut.

Eva-Line tape son verre contre le mien et avale une gorgée de champagne.

Je n'en reviens pas que ce soit aussi simple avec elle. Moi qui m'étais mis en tête qu'une relation sentimentale serait un poids, je m'étais bien trompé. Nous avons la même vision de la vie : pas besoin de beaucoup pour être heureux.

Ouais, ça ressemble à une chanson Disney. Mais c'est vrai.

Et ce qui me rend le plus heureux, c'est elle. Alors, tant que je l'ai, tout est beau.

— Tu sais, j'ai réfléchi, lui dis-je. À propos d'un possible poste pour toi.

— Ah oui ?

Elle passe son bras autour de mon cou. Sa peau sent le savon qu'il y a chez moi et que je lui ai appliqué ce matin lorsque nous avons pris notre douche tous les deux.

— Je peux te proposer un entretien vendredi prochain à 14 heures.

— T'es pas sérieux ?!

— Je ne vais pas faire de favoritisme parce qu'on sort ensemble, ce ne sont pas les valeurs de la maison.

Elle me pince la joue en se collant à moi.

— Est-ce que je pourrai tenter de te séduire pour te convaincre de m'embaucher ?

— T'es pas croyable.

Elle joue le jeu jusqu'au bout et ose me mordiller le lobe de l'oreille, dans cette pièce pleine de public. C'est ce que j'aime chez elle : son impertinence, dans laquelle je me reconnais.

— Et comment voudrais-tu me séduire plus alors que je suis déjà fou de toi ?

Avec tendresse, je lui embrasse le bout du nez.

— Tu sais que je me suis vite habituée à ce genre de phrases dégoulinantes de romantisme de ta part et que j'espère que tu continueras à m'en sortir ?

— J'y compte bien.

ÉPILOGUE

Eva-Line
Quatre ans plus tard

J'avais oublié ce que c'était, profiter de vraies vacances. Avec Matthias, nous nous donnons à cent pour cent dans le café depuis son ouverture. Nous formons désormais une équipe d'enfer. La rançon du succès est gratifiante, mais aussi exténuante.

Pourtant, je dois dire que notre vie est géniale. Je me suis investie entièrement à ses côtés. Danser au Styx, c'était sympa, mais contribuer à sauver des animaux de l'abandon, c'est bien plus intense. C'est transcendant.

J'ai pleuré la première fois qu'une famille s'est présentée dans l'établissement en affirmant qu'elle avait adopté un petit bichon qu'elle avait vu au café.

Je me sens utile pour ces bêtes.

C'est prenant émotionnellement, comme activité, alors je savoure le calme plat autour de moi, allongée sur ma serviette. Mes orteils s'enfoncent dans le sable chaud, et je me dis que Matthias a eu la meilleure idée de l'univers en nous réservant ces billets d'avion, il y a à peine trois jours.

Il lui a fallu une seconde pour décréter qu'il avait besoin de partir, avec moi, dans un endroit isolé où nous pourrions faire des grasses matinées et des cochonneries peu importe l'heure. Comment ne pas être emballée par ce programme ?

Nous nous sommes donc envolés pour la Grèce, sur l'île de Milos, célèbre pour sa Vénus aux bras manquants. J'admets que cela fait du bien, d'être loin de tous, quand nous devons affronter une clientèle toute la semaine.

J'admire à nouveau, sous le charme, la crique dans laquelle nous

nous sommes installés. C'est la réceptionniste de notre hôtel qui nous en a parlé. Accessible uniquement en quad via une piste de terre, c'est l'une des nombreuses plages paradisiaques et bien cachées de l'île.

Puisque nous sommes hors de la haute saison touristique, le lieu est désert.

Mes yeux sont attirés par la silhouette de l'homme magnifique qui partage mon existence et qui sort de l'eau turquoise.

Oui, je bave toujours sur lui comme lorsqu'il a resurgi dans ma vie, à l'anniversaire de sa mère.

Il me donne toutes les raisons de l'aimer plus fort chaque jour. Et je lui rends du mieux que je le peux, ce qui n'est pas difficile.

Matthias vient s'étendre sur sa serviette et secoue ses cheveux au-dessus de moi pour m'arroser.

— Mmm, encore, réclamé-je.

Il rit et dépose un baiser sur mon épaule. Il fait très chaud, alors ce brumisateur naturel était plus que jouissif.

— Un peu d'air aussi, monsieur.

Je lui passe mon éventail en papier mais, au lieu de me satisfaire, il l'utilise sur lui.

— Trop serviable, ronchonné-je.

— J'ai pensé à un truc, me dit-il en parcourant mon corps du bout des doigts.

— Quoi ?

— On devrait demander à ta sœur de faire les yeux doux à Yanis pour le débaucher.

Je pousse un grognement et recouvre mon visage de mon bras.

— On s'était promis de ne pas parler boulot.

Il y a un poste vacant au café. Christa et Yanis se fréquentent en secret, bien que nous soyons tous les deux au courant.

Je suis si heureuse pour elle. Et pour Yanis. Il est attiré par elle depuis un moment, et c'est le seul en qui j'ai confiance pour la choyer comme il se doit.

L'entreprise de Matthias est presque devenue une affaire familiale. Quand ma sœur a terminé ses études, il a sauté sur l'occasion pour lui proposer le poste de cheffe pâtissière de la boutique. Elle a désormais carte blanche pour créer sans arrêt de nouvelles merveilles gustatives, et les clients en raffolent.

— Ah, c'est vrai. D'ailleurs, quand est-ce qu'ils vont enfin nous

annoncer qu'ils sont ensemble ? Ça dure depuis presque un an. À ce rythme, on l'apprendra quand ils auront un gosse.

— Faire du baby-sitting pour Maé ne te suffit pas, il te faut une deuxième tornade ? T'es maso…

Matthias se redresse sur un coude. Il me contemple avec tant de sérieux que je me tends instantanément.

— Tu m'inquiètes, j'espère que tu ne comptais pas sur ce séjour pour me demander en mariage… ?

Nous avons la même vision de cette tradition, aux origines patriarcales, selon moi, et que je déteste. Je ne m'y plierai pas.

— Non, bien sûr que non.

— Tu ne veux pas me virer ?

— Ça va pas ou quoi ?!

Soudain, sa paume chaude se met à caresser mon ventre.

— Comment tu imagines notre futur ? m'interroge-t-il. Tous les deux ou…

— Le ménage à trois n'est pas dans mes projets, plaisanté-je nerveusement.

Je commence à comprendre le virage que prend notre conversation.

— Faire du baby-sitting, c'est cool. Mais est-ce que… en avoir un à nous, ça ne te tenterait pas ?

Mon cœur se désintègre.

C'est une perspective à laquelle j'ai beaucoup pensé, le soir avant de m'endormir, ces derniers temps. J'ignore d'où m'est venu ce basculement. En tout cas, il me prend au plus profond de mon être.

C'est la première fois que nous abordons le sujet. J'avale ma salive, sentant que nous avons atteint une nouvelle étape, peut-être la plus cruciale.

— Matthias.

— Parce que, moi, je te verrais bien porter mon enfant.

Oh ! bordel, on y est. J'observe l'homme de ma vie, son visage au-dessus du mien, ses prunelles égarées dans les miennes.

Je m'imagine avec un ventre rond comme un ballon, je l'imagine avec un petit bébé dans les bras.

Je nous imagine assister à ses premiers pas, ses premiers mots. Je nous imagine lui donner tout l'amour que nous possédons.

— Je crois que… je crois que je te verrais bien comme le père de

cet enfant.

D’un geste vif mais doux, il me hisse sur son torse. Nous échangeons un baiser à la saveur du bonheur. Et d’un avenir éclatant.

— Je t’aime, Eva. Et le mot est faible.

© 2024 HarperCollins France S.A.

Conception graphique : Tangui Morin

© Freepik / aftabsiddiqi99

ISBN 978-2-2805-0992-3

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr/collection/eth

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.